



L'ORPHELIN

ET

L'USURPATEUR.



L'ORPHELIN
ET
L'USURPATEUR,

DÉDIÉ

A M. LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND,

PAR ALPH. FRESSE-MONTVAL.

Dieu et mon droit !



Judicaël

Paris.

CHEZ L. F. HIVERT, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 55.

1834.

A MONSIEUR

LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND.

MONSIEUR LE VICOMTE,

Dans l'honneur de vous dédier cet ouvrage, je n'ai point cherché une occasion à d'impuissans éloges : les œuvres du grand écrivain sont pour lui une assez magnifique louange ! Je n'ai point vu dans cette dédicace, un stérile hommage à un protectorat littéraire : pour le grand écrivain,

l'estime et l'admiration de l'équité contemporaine ont fondé un assez vaste empire dans le monde intellectuel!

Mais j'avais à exhumer de la poussière du onzième siècle un Orphelin *et un* Usurpateur. *Il me fallait montrer l'*Usurpateur *succombant sous l'*Orphelin, *et le* fait *vaincu par le* droit. *Or, dans une telle donnée, n'est-il rien de paradoxal pour notre siècle et notre pays? Pays et siècle positifs; et, si j'en crois certaines opinions, pour qui le* droit *a toujours tort devant l'actualité du* fait! *Aussi, Monsieur le Vicomte, ai-je cru devoir implorer pour mon ouvrage, la tutelle des croyances sympathiques au dénouement que je lui assignais; et, ces croyances, où les aurais-je mieux trouvées que dans l'écrivain pour qui l'infortune est une sanction nouvelle ajoutée aux titres les plus sacrés; dans l'écrivain que la légitimité attaquée ou proscrite vit dans tous les temps à la tête de ses plus intrépides défenseurs, et dont la généreuse éloquence a naguère prêté un appui fidèle à l'enfance d'un royal exilé?*

Voila mes motifs, Monsieur le Vicomte, pour solliciter de vous la permission de faire paraître ce livre sous vos auspices. Puisse mon Orphelin *ne pas être trop indigne d'une si haute protection !*

Tel est le vœu, je n'ose dire l'espoir, avec lequel je suis,

MONSIEUR LE VICOMTE,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

ALPH. FRESSE-MONTVAL.

Paris ce 14 août 1833.

I.

Quel est ce jeune enfant qui flotte sur les eaux ?
C'est lui qui des Hébreux finira l'esclavage.

(Fontanes.)

Judicael, vicomte de Goëllo, à la tête de chevaliers bretons, ses compatriotes, et feudataires comme lui du comté de la Dononée [1], était reparti de Rome, où il avait été en pélerinage au tombeau des saints apôtres; et, arrivé à la ville d'Ostie, le 3 juillet de l'an 1019, il s'embarqua deux jours

[1] La Dononée reçut plus tard le nom de Basse-Bretagne.

après, avec toute sa suite, sur le vaisseau qui l'avait conduit dans ce port trois mois auparavant.

Joyeux des nombreux reliquaires qu'ils doivent à la pieuse munificence du souverain Pontife, le vicomte et ses chevaliers font hisser toutes leurs voiles, ils pavoisent de leurs bannières la proue et la poupe de leur navire; selon l'antique usage de leurs ancêtres, ils attachent une épée au mât principal; et, entonnant tous ensemble l'hymne consacrée à la protectrice des nautonniers, à l'étoile de la mer, à la Vierge, mère du Sauveur, ils lèvent l'ancre à la vue d'une foule immense, qui, attirée par leur générosité, les avait suivis jusqu'à leur vaisseau. Secondés par un vent favorable, ils s'éloignent rapidement; et la multitude, dont les regards cherchent encore à les discerner, n'aperçoit plus que quelque incertain reflet des rayons que le soleil levant darde sur leurs armures, n'entend plus, au lieu de leurs chants, qu'un

mourant et confus murmure qui, s'affaiblissant davantage de moment en moment, se perd enfin tout-à-fait dans le bruit sourd et monotone des vagues frémissant autour d'eux.

Cependant le navire du vicomte de Goëllo parvient à la hauteur de la Sardaigne et va franchir le détroit qui sépare cette île de la Corse, lorsque les gens de l'équipage s'aperçoivent d'une voie d'eau. A l'instant même, le vent, qui, jusqu'alors avait toujours soufflé de l'est, passe rapidement au sud-sud-est, et contraint le pilote, qui avait reçu l'ordre de toucher à l'île de Sardaigne, de faire voile vers les côtes de la Gothie [1].

Ce contre-temps altéra un peu la belle humeur de nos romiers [2]. La crainte de voir se prolonger un voyage qui laissait

[1] Aujourd'hui le Roussillon.

[2] Nom que l'on donnait aux pélerins qui se rendaient à Rome, ou qui en revenaient.

leurs fiefs à la merci du premier occupant, le péril, plus imminent encore, de perdre dans un naufrage la précieuse moisson de reliques qu'ils venaient de faire dans la Ville Sainte, avaient répandu parmi eux une notable inquiétude.

Le vicomte de Goëllo fit sonder en sa présence la voie d'eau qui ne se trouva pas très considérable. Le vent soufflait d'ailleurs avec force; on voguait à pleines voiles; et, en peu de temps, on ne fut plus qu'à une lieue du rivage. Chevaliers et matelots saluent par des cris de joie le sol hospitalier où l'on va se procurer les moyens de réparer le navire et de se remettre en mer. Mais tout-à-coup interrompant ces acclamations: « Sire de Kersadeck, dit le vicomte à un chevalier qui se tenait debout près de lui, que voyons-nous donc à côté de cet écueil blanchâtre que la vague, en se retirant, vient de laisser à découvert? »

« — Quant à moi, noble vicomte, je ne verrais là que quelques débris de vaisseau échoués sur ce rocher. »

« — Et auxquels de malheureux naufragés ont peut-être demandé un asile contre les fureurs de la tempête, ajouta vivement le vicomte. De par Monseigneur Saint-Pierre ! s'il leur arrivait malheur par ma faute, je ne me le pardonnerais jamais. »

A ces mots, il fait mettre à la mer un canot, le sire de Kersadeck et plusieurs autres s'y jettent avec lui, et ils arrivent en peu d'instans près de l'écueil. Une vague venait d'en détacher l'objet qu'ils avaient distingué de leur vaisseau : c'était une espèce de brancard fixé à un radeau et sur lequel était attachée une femme encore jeune et belle, vêtue d'une robe brune, et dont les cheveux longs, noirs et bouclés tombaient en désordre sur son sein ; elle était évanouie. Un jeune enfant, lié à sa ceinture par une écharpe rose,

semblait chercher à la presser dans ses petits bras; et, sans crainte comme sans défiance, il dormait bercé par les vagues.

Le radeau, qui s'éloignait du rocher en longeant le rivage, allait se croiser avec le canot des chevaliers : le vicomte y fait aussitôt jeter les harpons, il le remorque à son canot; ses compagnons et lui rament avec vigueur, et ils ont bientôt rejoint leur navire. Bientôt l'inconnue et son enfant y sont transportés, placés dans le hamac du vicomte de Goëllo et rappelés à la vie par les soins les plus empressés.

L'enfant ne tarde pas à se réveiller : sa première action est de chercher sur le sein de sa mère sa nourriture accoutumée; mais, hélas ! les chagrins qu'elle a sans doute éprouvés, et surtout l'effroi qu'a dû lui inspirer l'horrible situation à laquelle on vient de l'arracher, ont desséché son lait. Renonçant à d'infructueux efforts, le petit innocent se

rejette en arrière et pousse des cris qui attendrissent tous les cœurs. Plus efficaces que tous les secours qu'on avait jusqu'à ce moment prodigués à la malheureuse mère, ces cris la font sortir de son évanouissement. Ses premiers regards tombent sur la pauvre petite créature dont les sanglots sollicitent, mais en vain, les alimens que la tendresse maternelle aimerait tant à lui prodiguer. Uniquement occupée du sort de cet infortuné, et sans attention pour tout ce qui l'entoure, elle presse dans ses bras ce cher enfant; elle le couvre de baisers et de larmes; et lui, reconnaissant sa mère à ses caresses, il interrompt ses vagissemens; sur ses lèvres, déja presque décolorées, vient errer à travers les pleurs un doux et tendre sourire, comme au milieu d'un orage brille parfois un rayon de soleil. A ce touchant spectacle, les bons romiers ne peuvent maîtriser leur émotion; et, tout accoutumés qu'ils sont à contempler d'un œil sec la mort et ses horreurs, la vue d'une pauvre mère

et d'un faible enfant suffit pour leur arracher des larmes.

Le vicomte de Goëllo est le premier à surmonter son attendrissement et à consoler l'infortunée par des paroles amies. A sa voix, l'inconnue tressaille d'épouvante; et, tournant vers lui ses regards: « En quel lieu m'a-t-on transportée? s'écrie-t-elle ; suis-je avec des tyrans ou avec des bienfaiteurs? »

« — Avec des cœurs compatissans, répond le vicomte. Vous voyez autour de vous Judicaël de Goëllo et ses frères d'armes, à qui un accident, en les détournant de leur route, a offert l'heureuse occasion de vous sauver vous et votre enfant. »

« — Sauveurs de mon enfant, soyez mille fois bénis ! Mais, au nom de la Vierge Sainte, qui, nous protégeant sur les flots, nous a conduits entre vos mains; au nom de vos filles et de vos fils, qui, durant votre ab-

sence, n'espèrent peut-être comme nous que dans un secours étranger, ne nous rendez point aux rivages de la Gothie ! Emmenez-nous où vous voudrez, nous vous suivrons avec joie, pourvu que ce soit loin de l'odieuse contrée où se sont vus condamner à la mort la plus cruelle une fidèle épouse par un époux barbare, un malheureux enfant par un père dénaturé.

« — Rassurez-vous, damoiselle... »

« — Je suis fille et femme de chevaliers, interrompit vivement l'inconnue; et, quelque peu que je tienne à des liens qui m'ont été si funestes, je ne souffrirai point que, par mon silence, mon fils, déja déshérité de la tendresse paternelle, le soit encore du seul avantage que sa naissance lui assure. »

« — Hé bien, noble dame; car à Dieu ne plaise que mon intention ait jamais été, en vous refusant le rang et le titre qui vous

dus, d'ajouter à votre affliction ; bannissez toute appréhension, et soyez sûre que nous ne déciderons de votre sort qu'avec votre aveu. »

Cependant le vaisseau a parcouru le court espace qui le sépare de la terre ; on arrive, on débarque ; le navire est débarrassé de toute l'eau qui s'y était introduite ; il est en peu de temps complètement radoubé, et bientôt il cingle vers la haute mer, à la grande satisfaction de l'inconnue, qui, tant qu'on est resté à terre, n'a pas goûté un instant de repos.

Nos voyageurs, poursuivant leur course, ont déja salué les côtes de l'Espagne et donné des larmes au sort de cette magnifique contrée, dont à peine une faible partie se dérobe par la valeur de ses habitans au joug que de vils mécréans font peser sur elle. Ils ont franchi le détroit de Gadès ; et, entrés dans l'Océan, ils ont doublé les côtes du Portugal, lorsqu'au moment de pénétrer dans le golfe

de Gascogne, ils sont assaillis, au milieu d'une nuit ténébreuse, par la plus horrible tempête : le ciel, tantôt d'une obscurité si profonde qu'on ne peut même distinguer la mer, tantôt tout étincelant du feu des éclairs et de la foudre; la mer qui, avec d'épouvantables mugissemens, bat sans relâche et agite le navire, accumule ses vagues et l'élève jusqu'aux nues, ouvre ses gouffres et le plonge aux enfers ; les vents qui, avec des rugissemens affreux, brisent vergues et mâts; toutes les horreurs, tous les tourmens imaginables, voilà ce qu'éprouvent, durant trois grands jours, nos malheureux pélerins.

Il ne faut pas demander quelle fut, durant ce temps, la situation de l'inconnue : le cœur le plus impitoyable n'aurait pu s'empêcher d'en être attendri. D'une main, serrant sur sa poitrine son enfant qui suçait sa mamelle où le lait était revenu, de l'autre, pressant sur ses lèvres un magnifique reliquaire qu'elle avait toujours caché jusqu'à ce moment, elle

invoquait en silence, mais de toutes les puissances de son ame, le Dieu qui avait fait éclater à son égard une si miraculeuse protection. Rendue plus résignée par sa prière, elle n'en souffrait pas moins : chacun des cris que poussait l'équipage, chacun des coups dont les vagues battaient la carène du vaisseau, retentissaient dans ses entrailles et les déchiraient. Cependant qu'avec ce calme si naturel à ceux qui sont habitués aux grands périls, les romiers se confessaient tranquillement les uns aux autres; et, à genoux, soit sur le tillac, soit dans la chambre même où gisait l'inconnue, ils priaient devant leurs reliques en attendant la mort sans la craindre ni la desirer. Les matelots partageaient leur fermeté et suivaient leur exemple.

Après qu'ils ont éprouvé une si longue agonie, la mer se calme graduellement, les vents se taisent, le ciel s'éclaircit. Le vicomte de Goëllo et son pilote s'aperçoivent que la tempête les a tout-à-fait écartés de leur route,

et qu'ils se trouvent en ce moment dans les parages de l'Angleterre, environ à un quart de lieue des côtes du pays de Devon. Le vicomte se souciait assez peu de mouiller près d'une île où régnait le danois Knut-le-Grand, le plus mortel ennemi de la Normandie, et par conséquent de la Bretagne, puisque le dernier de ces deux duchés relevait du premier, et que les deux princes qui les gouvernaient étaient unis par les nœuds de la plus étroite alliance. Néanmoins, il fallait bien qu'il se décidât à jeter l'ancre sur ce rivage, tout inhospitalier qu'il lui parût. Son vaisseau entièrement démâté, et faisant eau de toutes parts, était dans l'impossibilité de tenir plus long-temps la mer. Les matelots se mettent donc à le réparer encore une fois, tandis que le vicomte, avec une partie de ses chevaliers, porte l'inconnue au ménil voisin, où une vieille femme, nommée Herta, veut bien la recevoir dans sa cabane.

« — Nous n'avons pas grand'chose dans ce

canton, dit-elle au vicomte de Goëllo, et je puis dire qu'en mon particulier je ne possède rien du tout; mais j'y mettrai du moins de la bonne volonté; et, si ta protégée n'est pas contente, c'est qu'il m'aura été impossible de la satisfaire. »

« — J'en suis persuadé, bonne femme, et je ne prétends pas non plus que vous supportiez les dépenses causées par la malade que je vous confie; vous pourrez vous procurer avec cet or........ ».

« — De l'or? interrompit la vieille avec un sourire convulsif; de l'or?... et que veux-tu que j'en fasse? A quoi me servirait-il? serait-ce à exciter la cupidité du tyran ou de ses satellites? Ah! depuis que le fils de Swen [1] s'est assis au trône d'Ethel-red, a-t-il été permis au Saxon d'avoir de l'argent, ou de l'or, ou quelque autre chose que ce puisse

[1] *Knut* ou *Canut-le-Grand.*

être ? Depuis que le corbeau danois [1] a plané triomphant sur nos campagnes et nos villes, ne sommes-nous pas, nous et nos biens, la propriété de nos vainqueurs ? Garde donc tes richesses, seigneur étranger ; la vieille Herta saura bien pourvoir aux besoins de la malade qui, je l'espère, sera bientôt rétablie. En attendant, si tu veux m'en croire, tu ne te montreras pas trop fréquemment dans ce canton. Le fils de Swen, Knut, que les siens appellent le Grand, mais que je nommerais volontiers l'exécrable, a partout des espions; tout étranger lui est suspect, et tu dois savoir mieux que moi, si le nom de ta patrie est fait pour dissiper ou pour exciter ses soupçons. »

Pendant cet entretien, l'inconnue avait gardé le silence ; mais, au moment où le vicomte, prenant congé d'elle, allait se reti-

[1] Un corbeau noir était représenté sur le drapeau des Danois qui, dans le onzième siècle, conquirent l'Angleterre.

rer, elle se ranima ; et, avec toute la vivacité que lui permettait la faiblesse où elle était tombée, elle le conjura de ne point laisser son fils chez Herta. « —Quelque plaisir que j'eusse à le garder ici, je m'en priverai cependant, puisqu'il y courrait des dangers. Emmenez-le, prenez-en soin, plus tard, vous saurez tout; et, si jamais........ »

Oppressée par des sanglots, elle ne put continuer, et ses yeux humides de larmes, ses mains qui pressaient celles du vicomte, lui firent suffisamment comprendre ce que, par l'excès de son attendrissement, elle était hors d'état d'achever. Il la rassure de son mieux et prend l'enfant entre ses bras, tandis qu'elle détache de son cou son reliquaire, et qu'elle le passe au cou de son fils. Afin de pouvoir nourrir cette pauvre petite créature, le vicomte emporte une provision de lait, que Herta lui a procurée, et il va, avec son escorte, rejoindre le reste de l'équipage.

Il le trouve travaillant avec zèle à réparer le navire qui, malgré tous les soins qu'on y met, ne peut être prêt que dans trois jours au plus tôt. En toute autre circonstance, rien n'eût tant chagriné le vicomte; mais, dans celle-ci, il s'en console aisément, en songeant que ce délai forcé est à peu près ce dont a besoin, pour se rétablir, la jeune femme qu'il a sauvée. La crainte de mécontenter ses compagnons de pélerinage, l'aurait peut-être empêché de proposer un séjour aussi long, et qu'un événement imprévu peut même rendre fort dangereux; le mauvais état du navire lui épargne les risques de cette démarche, en lui donnant les moyens de satisfaire son desir; il en rend grâce à la Providence.

Pendant que l'ouvrage se poursuit avec ardeur et que le vicomte en surveille tous les détails, le sire de Kersadeck, qu'avait vivement touché le sort de l'inconnue, prend soin de son fils, que le vicomte de Goëllo lui a confié. Il fait rejaillir sur l'enfant l'intérêt

dont il est pénétré pour la mère. Il berce ce jeune infortuné dans un petit lit de tamarins et de joncs, que lui-même lui a fait; vient-il à s'éveiller, c'est encore le sire de Kersadeck qui apaise ses larmes au moyen d'un breuvage de lait et de miel, qu'il lui a composé; pendant la nuit, il le couche auprès de lui; pendant le jour, il le porte dans ses bras.

Cependant, le soir de la troisième journée qui suivit son arrivée sur cette côte, le vicomte alla voir la jeune malade, et il la prévint que, le vaisseau étant parfaitement réparé, on appareillerait le lendemain. Comme elle se trouvait en état de se rembarquer, il lui promit de venir la prendre quelques heures avant le départ. Fidèle à sa promesse, il se leva le lendemain de meilleure heure que le reste de l'équipage; et, laissant le sire de Kersadeck surveiller l'enfant, il prit avec six chevaliers seulement la route du ménil. Il n'en était plus qu'à une cinquantaine de pas, il se préparait à les franchir en gravis-

sant la petite colline sur laquelle le ménil est situé, lorsqu'une nombreuse troupe de cavaliers danois s'en précipitent à l'improviste et attaquent le vicomte avec une rapidité qui lui permet à peine de se mettre sur la défensive. Il y parvient néanmoins, et soutient le combat sans trop de désavantage, tandis qu'un de ses chevaliers va chercher au rivage le reste de ses compagnons. A leur arrivée, l'ardeur des Danois se ralentit, elle s'éteint même graduellement; enfin, ils se contentent de se tenir sur la défensive et de fermer aux Bretons le chemin du ménil. Ceux-ci, après avoir plusieurs fois tenté de se l'ouvrir, mais sans obtenir aucun heureux résultat, prennent le parti de battre en retraite, au grand déplaisir du vicomte de Goëllo et du sire de Kersadeck, qui ne peuvent cependant se plaindre : il eût été de la plus haute imprudence de prolonger un combat dans lequel les Danois n'avaient qu'à être secourus, comme on devait s'y attendre, pour que les Bretons périssent infailliblement. Ces der-

niers ne sont pas plus tôt parvenus à leur navire, qu'ils s'y embarquent promptement et lèvent l'ancre, sans être inquiétés par les Danois, qui, immobiles spectateurs de leur départ, ne quittent le rivage que lorsqu'ils les ont perdus de vue.

Dès la fin du second jour, nos romiers arrivèrent à l'embouchure de la Loire, et bientôt après au port de Nantes, où ils furent reçus avec tout l'enthousiasme qu'inspiraient, à cette époque, les pélerinages semblables au leur. Le vicomte et ses compagnons entrèrent dans la ville, nu-pieds, vêtus en pélerins, au son de toutes les cloches, aux acclamations d'une population immense, accourue de tous côtés à leur rencontre, et prosternée devant les reliques que des prêtres, en longues tuniques blanches, portaient devant les romiers, qui les suivaient en chantant de pieux cantiques. Auprès du vicomte, on voyait le sire de Kersadeck, tenant entre ses bras l'enfant de l'inconnue. Les grâces simples et naïves

de ce jeune infortuné, l'aimable sourire qui se jouait sur ses lèvres, un certain air de noblesse répandu dans tous ses traits, attiraient sur lui tous les regards, et lui gagnaient tous les cœurs.

Nos pélerins se rendent immédiatement à la cathédrale, où ils sont reçus par le comte de Nantes et par son intime ami, Robert, archevêque de Rouen. C'est là que sont déposées les reliques.

Après une longue adoration, accompagnée du chant des hymnes, le vicomte de Goëllo, le sire de Kersadeck, tous les autres romiers, l'archevêque de Rouen, l'évêque de Nantes, tout le clergé de la cathédrale, sont conduits par le comte de Nantes, au palais de ce dernier, où les attend un banquet somptueux.

Autour d'une immense table d'argent éclairée par des candelabres d'or s'asseyent les convives : le comte entre l'archevêque de Rouen

et la comtesse son épouse, que suivaient immédiatement l'évêque de Nantes et les ecclésiastiques qui l'avaient accompagné ; en face d'eux étaient placés les chevaliers romiers; le vicomte de Goëllo et le sire de Kersadeck occuppaient de ce côté-là le milieu de la table et étaient vis-à-vis du comte et de la comtesse de Nantes.

La conversation ne roula d'abord que sur le pélerinage de Rome : chacun racontait ou ce qu'il avait ouï dire, ou ce qu'il y avait vu. Tantôt c'est un saint ermite qui, revenant d'accomplir dans la capitale du monde chrétien le vœu de visiter les cendres des bienheureux apôtres, est arrêté par un seigneur félon et déloyal qui l'enferme dans une noire prison après lui avoir enlevé une bourse pleine de médailles bénites par le pape. Mais la main du châtelain impie n'a pas plus tôt touché ce saint trésor qu'elle se change en patte d'ours. Saisi d'épouvante à la vue de ce prodige, le seigneur se fait amener l'ermite, lui rend sa

bourse, le comble d'honneurs et obtient par son intercession que sa main reprenne sa première forme. Tantôt c'est un pieux et vaillant chevalier, qui, de retour des mêmes lieux, apprend qu'une jeune et belle châtelaine est retenue captive dans son propre château par les maléfices d'un vieux nécroman aussi méchant que difforme; il vole vers la belle opprimée; et, protégé par un cheveu de monseigneur Saint-Pierre, il attaque le magicien dont les charmes sont mis en défaut par la relique; il le fait tomber sous ses coups, et délivre la belle châtelaine, qui, pour le récompenser, lui accorde le don d'amoureuse merci.

Quand le repas fut terminé, les romiers se remirent en route pour s'en retourner chacun chez soi. Les sires de Goëllo et de Kersadeck, ne furent point les derniers à monter à cheval; et, portant alternativement dans leurs bras le jeune orphelin qu'ils avaient adopté, ils ne tardèrent point à parvenir au manoir de Goëllo,

Grande et universelle fut la joie qu'y répandit leur retour : tous les vassaux du vicomte s'empressèrent d'accourir au-devant de lui ; à leur tête était la vicomtesse dont les larmes n'avaient presque point tari depuis le départ de son époux et qui, tous les jours, n'avait cessé de fatiguer le ciel par ses prières. Mais, à ce moment, que d'allégresse a succédé dans son cœur à sa longue et douloureuse tristesse! Les vêtemens de deuil, qu'elle avait pris en recevant les derniers embrassemens du vicomte ont fait place aux plus riches atours et laissent triompher dans tout leur éclat la jeunesse, les attraits et le bonheur qui l'embellissent. C'est elle qui, sur le perron et selon l'antique usage, donne l'eau au vicomte et à Kersadeck, tandis que des pages rendent le même service à la suite des deux nobles romiers.

Quand le vicomte de Goëllo se fut essuyé les mains avec une serviette de fine toile de Bourgogne, il prit le jeune orphelin qu'il

avait momentanément remis à son écuyer; et, présentant à la vicomtesse ce petit infortuné : « Dame, lui dit-il, voici un pauvre innocent que la providence du ciel a confié à notre merci; j'ignore quels sont ses parens; tout ce que je sais de lui, c'est qu'il est de noble race et que son propre père l'avait abandonné à la mort. » Alors, et en rentrant dans le château avec toute sa suite, le châtelain de Goëllo raconte à la vicomtesse comment il a rencontré et sauvé le jeune orphelin, comment il l'a pris sous sa protection et a été forcé de laisser en Angleterre l'infortunée à qui cet enfant doit le jour.

« Jusqu'à présent, continue le vicomte, notre union a été stérile; nul fruit de notre tendresse n'en a encore augmenté les charmes; eh bien, que cet enfant adopté par nous fasse éprouver à nos cœurs les délices d'un sentiment que la nature voulut nous interdire. »

La vicomtesse lui répond par un triste et doux sourire; elle prend l'enfant dans ses bras, le comble de caresses et semble se rendre garant des promesses que son époux a faites à la mère de cet orphelin.



2.

Quel est cet enfant débile
Qu'on porte aux sacrés parvis?
Toute une foule immobile
Le suit de ses yeux ravis;
Son front est nu, ses mains tremblent,
Ses pieds, que des nœuds rassemblent,
N'ont point commencé de pas;
La faiblesse encore l'enchaîne;
Son regard ne voit qu'à peine,
Et sa voix ne parle pas.

(VICTOR HUGO.)

Trois jours après leur arrivée, le vicomte et Kersadeck se rendirent, avec la vicomtesse et le petit orphelin, à la chapelle du gothique manoir. Déja s'y étaient rassemblés leurs écuyers et la plupart de leurs commensaux. Au milieu d'eux, près des fonts sacrés, et revêtu de la robe de lin, se tenait debout un saint prêtre. Tout le monde s'écarte avec respect à l'apparition des nouveaux personna-

ges : le vicomte, ayant placé le faucon grilleté que porte son poing, sur la balustrade en bronze doré qui coupe en deux l'oratoire baptismal, prend l'enfant des bras de Kersadech ; la vicomtesse se joint à lui; le pontife épanche sur l'orphelin l'eau sainte de la rédemption; et, du nom de son parrain, l'appelle Judicaël.

La cérémonie étant terminée, le vicomte tire son épée, il la met dans les mains de son filleul, qui, soit par hasard, soit par instinct, la serre de toutes ses forces. Le vicomte s'en aperçoit, il en tire un favorable augure; et, s'adressant au petit orphelin : « — Or ça, cher enfant, lui dit-il, accoutume-toi, dès ton jeune âge, à manier habilement cette sauvegarde de toute gentillese, cette fidèle compagne de toute bravoure. Fais lui défendre avec vaillance ton honneur et tes droits; qu'à sa vue le méchant pâlisse et le vertueux prenne courage; qu'elle soit entre tes mains le rempart de la loyauté et de l'innocence; et,

dans les jours de l'adversité, ta consolation et ta gloire ! »

Ainsi dit le vicomte de Goëllo : la vicomtesse, s'approchant à son tour, passe au cou de l'enfant une riche chaîne d'or et profère ces paroles : « — Reçois, beau filleul, reçois cet insigne de noblesse et de haute naissance ; rends-le respectable par ta piété, aimable par ta courtoisie envers les dames et damoiselles ; glorieux, enfin, par tes gestes et faits belliqueux. »

Notre héros, à qui nous donnerons désormais le nom de Judicaël, ne manqua pas en grandissant de réaliser ces vœux. Il avait atteint sa seizième année, quand eurent lieu des évènemens qui, bien qu'ils lui fussent personnellement étrangers, n'en influèrent pas moins puissamment sur le reste de sa vie.

Vainqueur de tous ceux de ses grands vassaux qui avaient osé secouer le joug de sa

puissance; heureux pacificateur des états de Henri I, son suzerain, dont il avait fait reconnaître les lois à une multitude de seigneurs révoltés; après avoir soumis à ce monarque, non-seulement Constance, sa mère, Beaudouin-le-Barbu, comte de Flandre, et le comte de Champagne, qu'il chassa de la ville de Sens et contraignit de rentrer dans ses états, mais encore les seigneurs de Soissons, de Melun, de Dammartin, de Coucy, du Puyset; après avoir deux fois humilié les Bretons et forcé Alain III, leur duc, à venir nu-pieds lui faire hommage de ses terres; ayant établi comme son légitime successeur Guillaume, son fils naturel, et fait admirer à tout l'Orient sa générosité, son esprit et sa courtoisie, Robert le *libéral*, le *magnifique*, le *diable*, à son retour de la Terre-Sainte, était mort empoisonné dans la ville de Nicée.

Au bruit de cet événement déplorable, la Normandie s'émeut : ces fiers barons, que le bras d'airain de Robert tenait inclinés devant

les lois, se relèvent impatiens de venger sur son faible successeur la longue obéissance que son père leur avait imposée. A la tête des rebelles se distinguaient Guillaume d'Arques, comte de Tello, oncle du jeune duc Guillaume-le-Bâtard; Roger de Tony, comte de Conches, porte-étendard de Normandie, moins fier de ses titres et de ses richesses que de descendre de Mahoul, oncle de Rolf, premier duc des Normands. Immédiatement après eux marchaient Guillaume, surnommé Talvas, comte de Belesme, d'Alençon et de Seez, aussi fameux par sa barbarie et sa déloyauté que par son origine illustre et son vaste pouvoir; Guillaume de Montgoméry, vicomte d'Hiesme; ses quatre frères, Hugues, Roger, Robert et Gilbert de Montgoméry; le comte de Montreuil, chef de la maison des Giroies, et ses trois frères, Raoul-Mallescouronnes, Robert et Odon-le-Gros; enfin, un grand nombre d'autres chevaliers, seigneurs, hauts-barons, qu'animait également le desir d'arracher aux mains d'un duc, qui

touchait à peine à sa douzième année, les rênes d'une autorité qu'ils rougissaient d'avoir respectée trop long-temps.

Que pouvait le jeune Guillaume, seul contre tant d'ennemis, tous plus entreprenans les uns que les autres? Sans doute, il eût infailliblement succombé; et l'héritage que les fiers enfans du Nord s'étaient fait l'épée à la main, déchiré par celles de leurs descendans, serait rentré sous l'empire de ses anciens maîtres, si la Bretagne, faisant taire la voix d'une ancienne rivalité, n'eût entendu les cris de détresse du futur conquérant de l'Angleterre. Le duc des Bretons, Alain III, mettant donc en oubli les nombreuses défaites que naguère encore il avait éprouvées en combattant contre Robert-le-Magnifique, et ne se souvenant que de l'étroite parenté qui unissait sa maison à celle de Normandie, marcha en personne au secours de Guillaume-le-Bâtard. Avec Alain se mirent en campagne et son frère Eudes,

comte de la Dononée, et son oncle, le comte de Nantes, et une infinité d'autres seigneurs dont les fiefs relevaient ou du comte de Nantes, ou de celui de la Dononée, ou du duc de Bretagne. Au nombre des chevaliers et des hommes d'armes par lesquels fut suivi le frère de ce dernier, n'oublions pas de nommer le vicomte de Goëllo, le sire de Kersadeck et le jeune Judicaël, leur pupille.

Vif, ardent, plein de courage, avide de gloire et d'aventures, Judicaël regardait les troubles de la Normandie comme le plus grand bonheur qui pût lui arriver, et il partait pour sa première campagne avec autant d'allégresse qu'un avare vole vers son trésor.

Ce fut au château de Vaudreuil, qui, dans la suite, devint le séjour habituel de Guillaume-le-Bâtard, qu'Alain III et ses guerriers se rendirent d'abord. Ils y trouvèrent réunis tous les seigneurs du parti de Guillaume : c'étaient, entr'autres braves chevaliers, Allure-

le-Géant, en qui Alain avait autrefois trouvé son vainqueur; Osbern de Crespon, sénéchal de Normandie, avec son beau-père Raoul, comte d'Ivry, et le surintendant de sa maison, Burnon de Glos; Hugues-à-la-Barbe, comte de Montfort; Robert, archevêque de Rouen, avec ses deux fils, Richard, comte d'Évreux, et Raoul, sire de Guacé; Humphroy de Vieilles, comte de Pont-Audemer, avec ses deux fils, Henri, et Roger, vicomte de Beaumont. Tous ces loyaux et nobles chevaliers reçurent avec acclamations le duc des Bretons et ses braves.



3.

Un cœur noble se sent de sa noble origine.

(Delille.)

De tous les seigneurs normands que la défense de leur prince légitime avait réunis au château de Vaudreuil, le premier en courage était sans contredit Roger de Beaumont. Génie hardi et entreprenant, très habile pour ce temps-là dans l'art militaire, il eût été, plus que tout autre, capable de conduire avec succès la guerre que l'on se préparait à faire aux comtes de Tello et de Tony; mais, ne voyant

déja que trop de partir se disputer le commandement de l'armée ducale, au lieu d'en former un nouveau et d'accroître ainsi la difficulté, il aima mieux appuyer de toute sa puissance celui qui devait procurer à son prince le plus grand nombre de défenseurs. Il seconda donc et fit triompher les prétentions du duc de Bretagne au généralat, malgré la vive opposition d'Allure-le-Géant et d'Osbern de Crespon, qui le briguaient chacun pour son propre compte.

Par cette conduite, le vicomte de Beaumont s'insinua sans peine dans les bonnes grâces d'Alain et s'acquit, avec l'amitié du comte de la Dononée, l'attachement de tous les autres seigneurs bretons. Le vicomte de Goëllo, Kersadeck et Judicaël ne furent pas les derniers à se lier avec lui. Leur intimité devint même telle que le vicomte de Beaumont, ne pouvant plus se passer de Judicaël, voulut l'avoir auprès de lui en qualité de page. Ce fut sous ce titre qu'il fit sa première cam-

pagne, ou plutôt qu'il assista à celle qui s'ouvrit, peu de temps après, sous le commandement d'Alain : car il n'était loisible ni aux pages ni aux écuyers de se mêler aux combattans; grande et cruelle privation pour le futur chevalier, dont toutes les pensées n'avaient encore d'autre but que la guerre et les combats!

Pour tout dédommagement, Judicaël admirait les faits d'armes de son maître et des autres chevaliers; il s'en entretenait avec les écuyers et les pages qui formaient sa société ordinaire, et se plaisait à les leur entendre comparer aux exploits du preux Méliadus, ou de son fils Tristan, ou du vaillant Lancelot. Quelquefois, après avoir nettoyé les armes et pansé le coursier du vicomte de Beaumont, il se hasardait à revêtir son haubert, à se recouvrir de son casque, à s'élancer sur son destrier. Alors le cœur du jouvencel palpitait de joie; une noble fierté s'emparait de lui; mais tout-à-coup, reportant ses regards sur sa si-

tuation présente et considérant avec tristesse le champ de gueules au griffon d'or qui brillait sur le pavois du vicomte, son front se baissait, et de ses yeux s'échappaient des larmes amères. Telle était la situation dans laquelle le vicomte de Beaumont le surprit un jour. Long-temps ce châtelain l'observa, cherchant à découvrir le motif qui l'avait fait monter à cheval et prendre son armure; mais, plongé dans ses réflexions, le damoisel semblait s'y enfoncer de plus en plus. Le vicomte, se lassant donc d'attendre, s'avance à pas de loups derrière lui; et, l'ayant désarçonné en un clin d'œil, il va le réprimander sévèrement; lorsque, l'envisageant, il voit sa figure inondée de larmes. A cette vue, se réveille dans son cœur toute son amitié pour le jeune page, il oublie sa réprimande, il embrasse le damoisel, et lui demande avec sollicitude la cause de son chagrin. Judicaël lui montre, pour toute réponse, le bouclier qui est à son bras et il pleure encore plus fort. Le chevalier ne peut concevoir ce que ce bouclier a de

si affligeant pour le jouvencel; il réitère donc sa question et redouble de caresses. Caresses perdues! questions inutiles! Pendant longtemps le damoisel ne peut y répondre. Enfin, après bien des efforts, il parvient à se maîtriser; et, à travers de fréquents sanglots, il fait entendre au vicomte de Beaumont que la vue de ses armoiries et l'impossibilité où il se trouve d'en avoir jamais, ont été cause des pleurs qu'il vient de répandre.

« — Eh! pourquoi en serais-tu privé? » lui demande le vicomte de Beaumont.

« —Orphelin, comme je le suis, d'où pourraient-elles me venir? J'ignore ma famille; et, bien que de noble lignage, qui sait si l'on voudra jamais m'admettre aux honneurs de la chevalerie? »

« — De quel droit t'en écarterait-on? Ta jeunesse et tes sentimens n'ont-ils pas été jusqu'à ce jour ceux d'un noble damoisel? et, s'il ne

fallait qu'un témoignage pour te faire admettre au nombre des chevaliers, moi avec tous les miens, le vicomte de Goëllo avec le sire de Kersadeck et tout le reste de ses tenanciers, ne serions-nous pas disposés à jurer sur les saints Évangiles que tu es de noble race et digne de chausser l'éperon? Rassure-toi donc, cher Judicaël, continue comme tu as commencé, et sois sûr que le baudrier à plaques d'argent et la bannière armoriée ne te manqueront pas plus qu'elles n'ont manqué au vaillant Amadis des Gaules, à l'aventureux Perceforêt, et à tous les paladins *de la Table-Ronde.* »

Nous n'entrerons dans aucun détail au sujet de la guerre cruelle qui, mettant aux mains l'une avec l'autre les deux moitiés de la noblesse normande, faillit à faire écrouler le trône ducal au milieu de ces sanglantes collisions. Les Bretons que ces différends avaient éloignés de leur patrie, n'y ramenèrent qu'une faible partie de leurs lances. Alain III, leur

duc, que le poison leur ravit, le vicomte de Goëllo et le sire de Kersadeck, que frappa l'épée des braves, et une foule d'autres guerriers, engraissèrent de leurs funèbres dépouilles le théâtre de leurs exploits ; notre jeune Judicaël n'eût plus à compter à l'avenir que sur la protection de la Providence et la tutelle du vicomte de Beaumont. Il suivit ce seigneur et le servit en qualité de page dans les négociations et les combats, où le vicomte fut engagé par son devoir et son attachement à son suzerain. Mais notre héros ne joua dans toutes ces circonstances que le rôle passif de spectateur, auquel son âge et ses fonctions l'obligeaient de se résigner.

Lorsqu'enfin l'intervention de la France, de Henri I, son souverain, et de son intrépide noblesse eut mis un terme à tant de funestes hostilités, le château de Beaumont devint pour Judicaël la plus agréable demeure. Le damoisel y était traité comme le fils du vicomte ; il y

trouvait tous les exercices casaniers par lesquels, sur les préaux de Goëllo et de Kersadeck, il s'était aguerri à la fatigue des camps et aux périls du champ de bataille. Les momens qu'il n'accordait point à ces amusemens belliqueux, il les occupait à entendre les ballades et les fabliaux des trouvères et des ménestrels, dont il y avait toujours grand encombrement au château de son protecteur. Quelquefois aussi, il se plaisait à écouter et à graver dans sa mémoire les principes de sagesse et de loyauté qui, comme de leur source naturelle, coulaient de la bouche du vicomte de Beaumont, enfin, plus souvent encore, il devisait avec la fille de ce châtelain, la jeune et belle Hellissente, en qui, chaque jour, il trouvait de plus en plus la tendresse d'une sœur. Elle aimait à lui faire raconter l'histoire de ses premières années; elle s'attendrissait avec lui au souvenir des dangers qu'il avait courus en naissant; et lui, se reportant à cette époque en même temps funeste et prospère, ne pouvait retenir ses pleurs au souvenir de

la fatalité qui l'avait arraché si jeune encore aux embrassemens maternels.

Cependant, la plupart des seigneurs auxquels les divisions intestines de la Normandie avaient mis les armes à la main, les ont déposées chacun dans son *chef-moy*. La pique, la dague, le glaive, la rondache reposent suspendus aux voûtes ceintrées, aux gothiques colonnades, aux murailles blasonnées. Pour ces châtelains, le pieu ferré et le quenivet remplacent déja la lance et l'épée, déja les plaisirs de la chasse succèdent aux dangers des combats. Plus d'une noble dame fait, à leur exemple, voler au travers des forêts son docile et léger palefroi sur les traces des chevreuils, souvent même des sangliers; de leur main gentiment engantelée, maintes beautés intrépides voient le rapide émérillon, prenant son essor, aller chercher dans les airs et rapporter une proie encore vivante.

Alors, la cour de France, où Guillaume-

le-Batard était élevé sous les yeux de Henri I, jugea convenable de renvoyer en Normandie ce jeune feudataire qui comptait à peine douze années. Guillaume arriva donc au château de Vaudreuil avec le comte d'Hiesme, que le monarque français avait nommé gouverneur du duc et régent de Normandie. Ce retour inopiné, et la protection que Henri I paraissait disposé à accorder au fils de Robert-le-Magnifique, imposèrent aux mécontens. Ceux-ci publièrent aussitôt qu'ils avaient pris les armes, non point pour attenter à la dignité ducale, mais afin de repousser la honte que l'intervention bretonne faisait rejaillir sur leur suzerain. « — Ce n'est donc point sur nous, continuaient-ils, que doit retomber le sang qui a été répandu, c'est sur les imprudens qui ont appelé des étrangers à s'immiscer dans notre gouvernement. »

Ces discours, par lesquels le vicomte de Beaumont, son père, son frère et leurs amis étaient assez ouvertement désignés, flattaient

la haine qu'Osbern de Crespon leur gardait à cause de la préférence qu'ils avaient donnée sur lui au duc de Bretagne. Aussi ce sénéchal, qui d'ailleurs avait été gagné d'avance par le comte de Tello et ses partisans, accueillit-il et appuya-t-il de tout son crédit ces sortes d'allégations.

Cependant, le comte d'Hiesme et ses conseillers, en prenant au nom du jeune duc le gouvernement de la Normandie, sentirent que, le moment d'être sévères n'étant pas encore venu, il était d'une sage politique de fermer les yeux sur des torts dont on aurait eu à accuser la plupart de ceux qui venaient protester de leur obéissance.

Ce premier acte de faiblesse en entraîna un second ; après avoir traité des rebelles comme de fidèles sujets, il fallut traiter de fidèles sujets comme des rebelles. C'est ce que le vicomte de Beaumont, son frère et son père, ne tardèrent point à éprouver. Venus comme

tous les autres pour rendre leurs hommages à leur jeune suzerain, il ne reçurent de lui et de ses conseillers qu'un accueil glacé et dédaigneux. Aussi le comte de Pont-Audemer et ses deux fils, le vicomte de Beaumont et Henri de Vieilles, accablés des dégoûts qu'on ne cessait de leur prodiguer, n'attendirent point la célébration du tournoi qui devait se donner sous peu de jours, et retournèrent dans leurs fiefs au grand déplaisir de Judicaël, arraché par-là aux travaux et aux amusemens qui, en temps de paix, étaient toujours les plus chères occupations de tout noble jouvencel.

Quelques jours après le départ de notre héros et de ses protecteurs, le tournoi qu'on avait annoncé eut effectivement lieu. On ne s'attend pas à ce que nous nous étendions sur une fête à laquelle notre jouvencel ne prit aucune part; et nous n'en dirions effectivement rien, si un léger incident, qui menaça d'en troubler la tranquillité, n'avait eu par ses

résultats une influence extraordinaire sur le sort du jeune orphelin dont nous écrivons l'histoire.

Vers la fin de la troisième journée de ce tournoi, le baron de Ferrière et le comte de Montfort, qui avaient obtenu l'honneur des deux premières, se tenaient debout, appuyés sur leurs lances, non loin du trône ducal. Comme tout le reste de l'assemblée, ils prenaient plaisir à contempler les joutes qui se livraient dans la vaste lice ouverte devant eux. Dans l'intervalle de deux passes-d'armes, ils s'amusaient à causer; mais ils ne le purent long-temps sans laisser éclater la divergence de leurs opinions. Hugues-à-la-Barbe, fils de Turstin de Hastembourg, et comte de Montfort-sur-Rîle, était l'intime ami du vicomte de Beaumont; il n'avait donc vu qu'avec chagrin, qu'avec indignation, l'outrageant accueil fait au comte de Pont-Audemer et à ses deux fils. Il n'en était pas de même du baron de Ferrière; il ne s'était armé contre le comte

de Tello que par la crainte que lui avait inspirée le vicomte de Beaumont, auquel il n'avait jamais pardonné cette espèce de violence; aussi était-il du nombre de ceux pour qui l'affront fait au comte de Pont-Audemer et à ses enfans avait été un véritable triomphe. Voilà ce qui faisait l'ordinaire entretien de toute la cour et ce qui ne tarda pas par conséquent à être le principal sujet sur lequel roula la conversation du comte de Montfort et du baron de Ferrière.

« — Par mon faucon et mes lévriers ! s'écria celui-ci, après quelques considérations préliminaires : j'aurais sacrifié de grand cœur le plus beau de mes destriers pour qu'on arrêtât et qu'on punît des seigneurs qui ont appelé sur nos terres le duc Alain et ses Bretons. »

« — Et moi, répliqua sur-le-champ et avec vivacité le comte de Montfort, je jure, par l'ame de Turstin, mon père, de ne man-

ger pain sur table qu'après avoir brisé les écussons du chevalier menteur et déloyal qui ose calomnier ainsi de bons et fidèles vassaux. »

Une aussi vive réponse ne serait certainement pas restée sans réplique de la part du baron de Ferrière, si des hérauts-d'armes ne fussent venus, de la part du duc et du comte d'Hiesme, couper court à ce différend et séparer les deux interlocuteurs. Les choses en restèrent donc là pour le moment ; mais, deux jours après, le comte de Montfort avait quitté la cour, et un courrier vint apprendre au baron de Ferrière que ce seigneur avait exécuté sa menace en abattant les poteaux armoriés, qui, selon l'usage, étaient placés à la porte du château de Ferrière. Telle fut l'origine d'une querelle dont les suites, à jamais funestes, furent une source d'adversité pour les principaux personnages qui figurent dans ce récit, et principalement pour notre jeune et infortuné damoisel.

4,

Le sentiment auquel il obéissait alors appartient à une nature d'ame si mystérieuse qu'il faut avoir été jeune homme, et s'être trouvé dans une situation semblable, pour en comprendre les muettes félicités et les bizarreries : toutes choses qui feraient hausser les épaules aux gens assez heureux pour toujours demander du *positif* à la vie.

(De Balzac.)

A LA nouvelle de l'outrage qu'il venait de recevoir du comte de Montfort, le baron de Ferrière se rend aussitôt à son manoir : il y convoque les sires de Montgoméry, Giroie, comte de Montreuil avec ses trois frères, et leur donna connaissance de l'affront qui lui a été fait.

Les chevaliers répondent au baron de Fer-

rière en lui promettant, d'un commun accord, de l'aider de tout leur pouvoir, et ils le quittent afin d'aller faire tous leurs apprêts pour cette expédition.

Le comte de Montfort avait déja terminé les siens; et, rassemblés dans son château, ses amis et tous les hommes d'armes à leur disposition étaient prêts à entrer en campagne. Sur leurs tentes dressées dans les environs, flottaient leurs bannières et leurs devises; et parmi ces tentes, se distinguaient surtout celles du vicomte de Beaumont. On pense bien que ce seigneur n'avait pas été le dernier à embrasser une cause à laquelle il était si puissamment intéressé. Il marchait accompagné de Judicaël, dont le noble cœur se partageait entre le regret de voir exposée la vie de tant de braves chevaliers et le plaisir de passer encore quelques jours au milieu des armes et des combats. Mais, en ne songeant qu'à s'instruire dans l'art glorieux de la guerre, il se trouva, sans qu'il s'en fût

douté, captivé par la fille du comte de Montfort, la jeune et charmante Adelinde.

N'oublions pas non plus de compter, parmi les partisans de Hugues-à-la-Barbe, comte de Montfort, Henri de Vieilles, frère du vicomte de Beaumont; leur ami, le sire de Grantménil, et le vaillant comte de Brionne. Ce seigneur, informé que les Giroies, ces détenteurs du comte de Sap, annexé jadis au comte de Brionne, faisaient cause commune avec le baron de Ferrière, abandonna sur-le-champ tout autre intérêt et vint joindre sa bannière à celles qui s'étaient levées en faveur de Hugues-à-la-Barbe. Il avait amené avec lui ses deux fils Beaudouin et Richard, suivis du sire de Guitol, leur gouverneur.

Ce fut le 11 septembre de l'an 1035 que les espions, qui, par l'ordre du comte de Montfort, s'étaient constamment tenus aux environs du château de Ferrière, vinrent annoncer à leur maître la prochaine arrivée du

baron avec des forces imposantes. Outre les sires de Montgoméry et les quatre frères Giroies, il avait encore engagé dans son parti le perfide Talvas et Arnulphe son fils, dont les troupes avaient ajouté une force imposante à l'armée du baron de Ferrière.

Hugues-à-la-Barbe s'occupait à faire entrer dans son château une abondante quantité de vivres, quand ces nouvelles lui furent apportées. Aussitôt il charge son sénéchal de le suppléer; et, ayant traversé l'étroit corridor qui conduit de la tour de Turstin, où il faisait déposer ces approvisionnemens, à la vaste salle où étaient rassemblés ses alliés, il leur annonce ce qui vient de lui être appris.

« — Par le beffroi de mon château! s'écria le vicomte de Beaumont, j'aurais donné jusqu'à mon dernier lévrier, pour que ce scélérat de Talvas se fût trouvé au nombre de nos ennemis, et le baron de Ferrière a la courtoisie de nous l'opposer! Voilà, par tous les

saints du paradis! la plus belle action qu'il ait jamais faite de sa vie! »

« —Et moi, répond le comte de Brionne, je donnerais bien jusqu'à mon dernier faucon pour que Talvas n'eût jamais songé à joindre sa bannière à celle du baron de Ferrière et de ses adhérens. »

« — Vous avez raison, comte de Brionne, dit à son tour Henri de Vieilles; de tous les seigneurs de Normandie, Talvas est, sans contredit, l'un des plus perfides et des plus puissans. Tout le monde connaît les ruses infernales par lesquelles il vient chaque jour à bout d'attirer soit à Séez, soit à Betême, soit à Alençon, nombre de chevaliers tant ennemis qu'amis; on n'ignore pas davantage la cruauté avec laquelle il les a tantôt mutilés, tantôt battus de verges, tantòt fait périr dans une longue et barbare agonie. Qui ne sait la fin déplorable de son épouse, étranglée par ses ordres, en plein jour, à la porte de son

palais d'Alençon? Tel est l'homme que nous avons à combattre. Fût-il sans pouvoir, son adresse, et ses machinations nous seraient encore redoutables; comment espérer de lui échapper, quand il y joint les forces les plus imposantes et qu'il voit au rang de ses confédérés ce Malles-Couronnes, que sa bravoure, son expérience et surtout ses maléfices rendent lui seul plus formidable que tous les paladins de la Normandie? Je vous l'avoue, je doute que nous puissions résister à de si terribles adversaires. »

» — Ce sera en nous armant à l'instant même, réplique Hugues-à-la-Barbe, et en marchant à nos ennemis. »

Pendant cette conversation, qui avait lieu près de l'immense chauffoir, Judicaël se tenait devant la belle Adelinde, fille de ce seigneur. Cette jeune damoiselle, à peine arrivée à sa quatorzième année, réunissait les plus ravissans attraits à l'ame la plus belle et la plus sen-

sible. Notre jouvencel était à genoux et lui présentait sur ses bras à demi-ouverts l'écheveau de soie qu'elle dévidait et qui devait lui servir à achever deux écharpes qu'elle destinait, l'une à son père, et l'autre..... Oh! l'autre, elle ne l'avait encore destinée à personne; du moins s'en croyait-elle bien sûre; et, pour s'en persuader davantage, elle se le répétait quinze ou vingt fois dans la journée. Pour Judicaël, ses yeux ne se lassaient point d'admirer l'aimable Adelinde; mais ils se détournaient avec timidité, lorsqu'ils rencontraient les regards de la jouvencelle, que les derniers mots proférés par son père, ont glacée de frayeur.

« — Chère Adelinde, lui dit Hugues-à-la-Barbe qui s'en aperçoit, ne vous troublez point; nous avons tout lieu d'espérer que le sort des armes ne nous sera point contraire: nos forces ne sont guère moins considérables que celles du baron de Ferrière; il n'est pas un de nous qui veuille le céder en courage à

lui ou à quelqu'un des siens, et notre activité saura, avec le secours du ciel, nous mettre à l'abri de leurs intrigues. »

Il dit, et embrasse tendrement la pauvre jouvencelle, qui le serre dans ses bras et l'inonde de ses larmes. Hugues-à-la-Barbe fait de vains efforts pour retenir les siennes, et bientôt, lassé d'une lutte impuissante, il les laisse couler en abondance.

« — Allons! allons! comte de Montfort, dit alors le sire de Grantménil qui de tous les chevaliers présens était le moins ému; rappelez votre fermeté, et laissez les pleurs à des yeux plutôt faits que les vôtres pour en répandre. »

« — Pardonnez, cher sire, répond le comte de Montfort; je ne crains pas plus qu'un autre la guerre et ses périls; nul de vous ne peut en douter; mais où serait le cœur assez dur pour quitter sans regrets une fille ten-

drement chérie que mon départ va laisser seule dans ce château, puisque sa mère, ma chère et vertueuse Œnor, a perdu la vie en la lui donnant. Qui sait même....... »

« — Trève aux funestes présages! interrompt vivement le comte de Brionne; partir au plus tôt et revenir vainqueurs, telle est la seule idée qui doive nous occuper. Que si vos tristes pressentimens venaient à se réaliser, comptez, cher et vaillant sire, comptez sur notre épée et notre bravoure pour défendre vos biens et votre fille. »

« — Oui, nous la défendrons, s'écrie Judicaël hors de lui-même; nous la.....! »

Tout confus d'en avoir tant dit, le pauvre damoisel, qui, aux dispositions les plus héroïques joint la simplicité de la première enfance, va, la figure dans ses deux mains se cacher derrière le vicomte de Beaumont, tandis que cette exclamation involontaire est accueillie

par un éclat de rire universel. Universel? je me trompe, car la belle Adelinde ne se permit pas le plus léger sourire. Intérieurement, elle savait gré au jeune page des sentimens dont il n'avait pu maîtriser l'expression, et elle n'était pas peu contrariée de l'intempestive gaîté des assistans. Toutefois, quand les bruyantes marques en eurent tout-à-fait cessé, le vicomte de Beaumont, prenant Judicaël par le bras et le ramenant malgré lui, mais avec bonté, au milieu de l'assemblée,

« — Eh bien! sire page, lui dit-il, pourquoi donc être si honteux? Quel si grand mal y a-t-il à défendre les damoiselles? N'est-ce pas là le plus bel apanage de la chevalerie? et ne devez-vous pas quelque jour porter la chaîne d'or et chausser l'éperon? »

« — Sans doute, dit le sire de Guitot, et je ne crains pas d'affirmer que ce jouvencel serait indigne d'un tel honneur, s'il n'était

point pénétré des sentimens qu'il vient de manifester. »

« — Tenez, sire Hugues, reprend le vicomte de Beaumont, voici un preux damoisel qui brûle du désir de consacrer sa valeur aux dames. Je ne connais point sa famille, il ne la connaît pas plus que moi; mais je jure sur ma lance et sur mon honneur qu'il est de noble race, et surtout qu'il est digne d'en être; voulez-vous lui permettre d'espérer qu'il sera un jour le chevalier de la belle Adelinde? »

« — C'est aux dames à se choisir leurs chevaliers, répond en souriant le comte de Montfort; et à Dieu ne plaise que je prétende leur rien enlever de leurs droits. »

« — Prononcez donc, charmante Adelinde, poursuit le vicomte de Beaumont, en conduisant devant la jeune personne le pauvre Judicaël, presqu'aussi déconcerté que lors de

la malheureuse exclamation qui avait tant fait rire à ses dépens. Prononcez, charmante Adelinde : vous voyez devant vous un brave jouvencel, il sera, dans quelque temps, vaillant chevalier; l'autoriserez-vous à croire que son bras pourra un jour se signaler en votre honneur? »

Adelinde eût bien voulu que son père se fût chargé de répondre pour elle à ce qu'elle regardait comme une plaisanterie; mais Hugues-à-la-Barbe gardait le silence. Que faire? Écouter son cœur et répéter la réponse qu'il lui dictait, c'eût été à la jouvencelle chose aussi douce que facile, et dont notre page n'aurait certainement pas eu lieu d'être fâché; mais cette pudeur, la plus belle parure de son sexe, cette modeste timidité, si pardonnable à son âge, tant de regards fixés sur elle et paraissant vouloir pénétrer jusqu'au fond de son ame pour y lire ce qui s'y passait, tout mettait Adelinde dans l'impossibilité de répondre un seul mot. Enfin, après

un long retard, d'une main tremblante et mal assurée, elle présente à Judicaël l'une des deux écharpes qu'elle vient d'achever. S'en saisir, la presser sur son cœur, et disparaître comme un trait, afin de cacher son émotion et de jouir à loisir et sans témoin d'un don si cher et si précieux, tout cela est pour notre damoisel l'affaire d'un seul instant; et cependant Adelinde se cache, en rougissant, entre les bras de son père, qui, l'embrassant avec tendresse, calme, par son approbation, le regret qu'éprouve son cœur de n'avoir pu dissimuler plus long-temps ses sentimens secrets. Le vicomte de Beaumont, presque aussi satisfait que son pupille, remercie Hugues-à-la-Barbe, tant en son propre nom, qu'en celui du jouvencel. Tous les chevaliers félicitent notre héros, qui était revenu dans la salle. Se dirigeant aussitôt vers ses hommes d'armes, chacun en prend le commandement et se met en route sous les ordres du vaillant comte de Montfort.

5.

Quels signes précurseurs d'un désastre prochain ?

(Casimir Delavigne.)

Tandis que les événemens dont nous venons de rendre compte se passaient au château de Montfort, la cour de Normandie en voyait d'autres qui aggravèrent singulièrement les périls de notre héros.

De tous les seigneurs normands, Guiffard, comte de Longueville, était celui qui exerçait la plus haute influence sur la noblesse de

son pays. Rien n'égalait et son immense crédit, dû à l'opulence de son comté et à la charge de chambellan de Normandie, dont le duc Robert avait investi ce seigneur après la mort de Tanel de Longueville, son père; enfin, la bravoure personnelle de Guiffard l'avait mis à couvert des sourdes menées d'Osbern de Crespon, qui le considérait, sinon avec amitié, du moins avec respect. Ces sentimens avaient été partagés par le vieux comte d'Hiesme, gouverneur du jeune duc. Aussi, Guiffard se trouvait-il, par sa position, fort en état ou de nuire ou de se rendre utile à qui bon lui semblait. Le comte de Crespon, qui le sentait autant, et peut-être mieux que le comte de Longueville lui-même, voulant en tirer tout l'avantage possible, parvint peu à peu à se lier avec lui. Les choses en étaient à ce point, lorsqu'éclata la mésintelligence qui rendit plus implacable et ulcéra sans retour la haine que s'étaient jurée depuis longtemps les barons de Ferrière et les comtes de Montfort. Le sénéchal de Normandie n'igno-

rait point le vif et sincère attachement qui existait entre cette dernière famille et celle de Guiffard. Aussi, Osbern ne fut-il pas plus tôt informé des dispositions hostiles de Hugues-à-la-Barbe et du baron de Ferrière qu'allant trouver le comte de Longueville, il lui promit de débarrasser le comte de Montfort de la plus grande partie de ses ennemis, en faisant rappeler Talvas par le comte d'Hiesme, les sires de Montgoméry par Talvas, et les Giroies par le sire de Guacé. Il ajouta qu'il réunirait même ses forces à celles de Hugues-à-la-Barbe pour l'aider à vaincre le baron de Ferrière, seul adversaire qui lui resterait, et qu'en retour d'un si important service, il ne demandait que la main d'Adelinde pour son fils, à qui, en considération de ce mariage, serait assurée, en survivance, la charge de sénéchal de Normandie.

Guiffard ne vit dans cette proposition que l'union de deux illustres familles, qui, en

se confondant de cette sorte, parviendraient indubitablement au plus haut point de prospérité. Son attachement pour Hugues-à-la-Barbe et pour la fille de ce châtelain lui faisait entrevoir, non sans orgueil, qu'il serait l'instrument du bonheur, dont la conclusion de cette affaire allait embellir les jours de son ami; et, sans y réfléchir davantage, il donna parole à Osbern au nom du comte de Montfort. Mais le sire de Crespon avait trop vivement à cœur d'accélérer l'exécution de ce dessein pour se contenter de la promesse d'un tiers qui, quels que fussent sa bonne foi et son zèle, ne pouvait cependant rien faire de décisif sans la participation du principal intéressé. Il prie donc, il sollicite, il presse, il détermine, enfin, le comte de Longueville, qui se rend près de Hugues-à-la-Barbe.

Celui-ci et ses alliés étaient parvenus, à la fin du jour, à un demi-quart de lieue de la forteresse nouvellement construite par le ba-

ron de Ferrière et de la rivière de Carentonne, qui baignait les murs de cette place d'armes. Ils venaient de dresser leurs tentes, d'attacher leurs coursiers aux arbres les plus voisins; et, après s'être désarmés à demi, ils allaient prendre sur l'herbe un joyeux et frugal repas, quand, tout-à-coup :

« — Prenez garde à vous, nobles sires, s'écria Judicaël, voici deux troupes de guerriers : ils traversent la plaine qui s'étend sur la rive opposée à celle-ci, et ils se dirigent à toute bride de ce côté. »

« — Il n'y a rien à craindre, du moins, pour aujourd'hui, répond le vicomte de Beaumont; ils tournent vers le nouveau fort du baron de Ferrière. »

« — Oui, réplique le comte de Montfort, l'une de ces troupes vient d'y être admise; mais l'autre continue de s'avancer vers la ri-

vière : elle la traverse, et nous allons bientôt l'avoir sur les bras. »

« — En ce cas, sires chevaliers, dit froidement le comte de Brionne ; nos armes ! nos destriers ! nos soldats ! et nous aurons bientôt montré à ces insolens quels sont ceux auxquels ils osent se jouer. »

Chacun s'empresse de céder à cette exhortation, quand le sire de Guitot, resté en observation sur le sommet d'un monticule, part tout-à-coup d'un grand éclat de rire :

« — Courage ! preux chevaliers, s'écrie-t-il, courage ! Tandis que vous vous disposez à combattre, moi, je vais visiter les provisions de nos gens, et tâcher d'augmenter notre chétif *mangier*, que je partagerai bravement avec les ennemis. »

« — Partager notre *mangier* avec les ennemis? reprend le sire de Grantménil ; mais

la plaisanterie serait originale, et j'aurais bien envie de rester neutre pour y prendre part. »

« — Et vous le feriez, sans contredit, repart le sire de Guitot, si vous saviez que ces adversaires si formidables, ne sont autres que Guiffard de Longueville et une vingtaine de ses chevaliers. »

« — Y pensez-vous, sire de Guitot! lui répond le comte de Brionne : ce que vous dites là me paraît totalement improbable. »

« — Mais, par Madame Sainte-Marie, sire Crêpin, reprend le comte de Montfort, ne vous pressez pas tant de blâmer le sire de Guitot ; ce sont effectivement là les bannières du comte de Longueville et celles de ses chevaliers. »

« — Il n'y a pas moyen d'en douter, ajoute Henri de Vieilles, j'aperçois Guiffard

lui-même au premier rang ; il le quitte, il le devance, il arrive. »

« — Salut, cher et brave Guiffard ! »

« — Salut, comtes de Montfort et de Brionne, vicomte de Beaumont, sires de Grantménil, de Vieilles et de Guitot ! Honneur et victoire à vous tous, nobles et valeureux chevaliers ! »

« — L'un et l'autre nous sont assurés, si vous venez joindre vos armes aux nôtres. »

« — C'est ce dont vous allez juger après que vous aurez fait retirer vos écuyers, vos pages et vos soldats. »

Les chevaliers firent un signe : tous leurs serviteurs et leurs hommes d'armes se retirèrent avec la même promptitude, mais non pas avec la même indifférence. Judicaël n'était pas trop éloigné de se croire intéressé aux

communications du comte de Longueville; car un de ces secrets pressentimens qu'on ne saurait ni définir, ni révoquer en doute, semblait l'en avertir : il était donc, à cet égard, dans une extrême anxiété. Aussi, s'éloignant du reste des varlets et des servans, il alla s'asseoir sur le bord d'un ruisseau qui serpentait de prairie en prairie, et se perdait, enfin, dans la Carentonne. Il y resta plongé dans une morne stupeur, et plus semblable au criminel qui attend son arrêt de mort qu'au gai damoisel qui se repose jusqu'à ce que soit arrivé le moment du combat. Tandis que l'onde pure qui coule à ses pieds réfléchit et ses brodequins de peau de loutre serrés autour de ses jambes par un cordon d'argent et de soie, et sa tunique en mailles de fer captivée autour de ses reins par une ceinture de cuir d'Irlande, et l'écharpe qu'il reçut de sa chère Adelinde, la fraîche brise du soir se joue dans le jais de sa chevelure longue et bouclée, qui, s'échappant à flots épais de dessous

un feutre de forme élégante, de couleur noire et surmonté de plumes blanches, vient se confondre avec son écharpe. Cependant, notre jeune héros ouvre son cœur aux plus sinistres pressentimens; il accuse son étoile et laisse un nuage de tristesse obscurcir sa belle et noble figure.

Long-temps il songe à l'arrivée du comte de Longueville et aux propositions qu'il a probablement faites, ou qu'il fait en ce moment. Long-temps il s'égare, à ce sujet, de conjectures en conjectures. Las, enfin, de former des suppositions que rien n'autorise et qui ne lui procurent que des impressions douloureuses, il cherche à se distraire de ses sombres idées en promenant ses regards sur les campagnes qui l'environnent; mais chacun des objets qui auraient agréablement occupé tout autre esprit que le sien, lui offre matière à de plus tristes pensées. A deux pas de lui, s'élève un jeune ormeau, dont les branches tendres encore et la tige encore frêle s'appuient au tronc

du vieil orme qui lui a donné l'existence. « — Heureux arbrisseau ! s'écrie Judicaël, faut-il que la douceur de ton sort me fasse mieux sentir la rigueur du mien ! Ainsi qu'à toi, la nature m'avait accordé un soutien tutélaire; hélas ! pourquoi l'ai-je sitôt perdu ! O ma mère ! ma mère ! que n'es-tu près de ton fils ! S'il était interdit à ton amour de préserver du malheur le destin de ton enfant, du moins, tes paroles, douces comme le réveil du printemps, atténueraient pour mon cœur la déchirante âpreté de l'infortune... » Il dit, et tombe dans une profonde et silencieuse rêverie : il n'en est tiré que par la piquante atteinte du vent du soir, qui, soufflant avec violence, soulève, en tourbillonnant, un épais nuage de poussière. Bientôt toute la plaine en est couverte; bientôt en est troublée la limpidité du ruisseau, qui, peu d'instans auparavant, réfléchissait les traits du jeune page. « — Ruisseau, image de ma vie, reprend Judicaël, avec l'accent de la douleur, voilà comment le souffle de l'ad-

versité a troublé, dans sa source la tranquillité de ma destinée ! » Il dit, et détournant ses yeux, qu'avaient humectés des larmes involontaires, il voit un jeune ramier regagnant à tire-d'aile un pin touffu, dont le feuillage protége le nid, où l'attendent et sa colombe et ses petits ramiers. Déja il est au moment de les rejoindre, quand, du bout de l'horizon, se précipite un épervier. Le ramier s'éloigne à regret de la retraite chérie, d'où il est contraint de fuir plus rapidement encore qu'il ne s'y rendait. Judicaël suit d'un œil inquiet le ramier malheureux, qui bientôt disparaît derrière un épais massif de sapins bornant la vue à l'ouest. Quelques instans après, l'épervier se montre seul : il plane triomphant au-dessus de la tête de notre damoisel, et se perd ensuite derrière les blancs créneaux de la nouvelle forteresse du baron de Ferrière. Notre héros ne peut alors arrêter ses larmes. « — Hélas ! dit-il, serait-ce l'emblème de ce qui doit m'arriver ? Comme toi, pauvre ramier, j'ai été contraint

de quitter celle qui m'est chère, dois-je devenir, comme toi, la victime de l'épervier cruel? » Et, en achevant ces paroles qu'entrecoupaient ses sanglots, il pleurait, le pauvre jouvencel. Le doux nom d'Adelinde errait encore sur ses lèvres, charmait sa douleur, en adoucissait l'amertume.

Pendant ce temps-là, les chevaliers étaient assis dans la tente du comte de Montfort, où ils formaient un cercle. L'épée étaient la seule arme, la clamide le seul vêtement qu'ils eussent conservés. Leurs têtes n'étaient couvertes que de la calotte de fer. A leurs cous pendait la chaîne d'or, à laquelle s'entrelaçait leur écharpe, et qui tombait sur leur baudrier plaqué en argent. Le comte de Brionne occupait le haut bout et faisait face à la porte; à sa droite était Hugues-à-la-Barbe, à sa gauche, le sire de Guitot, à côté duquel siégeait le vicomte de Beaumont; celui-ci était suivi du comte de Longueville, auprès duquel était assis le sire de Grantménil; enfin, entre ce dernier

et le comte de Montfort avait pris place Henri de Vieilles. Après qnelques instans de silence :

« — Comte de Montfort, dit Guiffard de Longueville, et vous, nobles et loyaux sires, souffrez qu'avant tout, je vous demande si votre intention, en réunissant vos armes, a été de vous soustraire seulement à la vengeance du baron de Ferrière, ou de l'exterminer lui et les siens? »

« — Une guerre d'extermination, repart le comte de Montfort, n'est jamais entrée dans nos projets. Bien que, dès avant le règne de Richard I, les barons de Ferrière aient fait éclater contre nous la haine la plus invétérée, nous n'avons cependant couru aux armes que pour nous préserver des malheurs que nous prépare le ressentiment du représentant actuel de cette famille. Vous ne pouvez ignorer, sire Guiffard, combien peu est fondé ce ressentiment, puisque, en insultant le pre-

mier le comte de Pont-Audemer, et ses deux fils ici présens, le baron s'est véritablement rendu l'agresseur. »

« — Je suis enchanté, mon cher comte, de vous voir vous et les vôtres dans des dispositions aussi modérées, et je suis persuadé qu'elles vous engageront à adopter avec empressement les moyens de terminer la guerre le plus promptement possible, ou de ne la rendre funeste qu'à vos ennemis. »

« — Soyez convaincu, brave Guiffard, réplique le comte de Montfort, que nous ne rejetterons aucune des voies de conciliation qui pourront être avouées par l'honneur. »

« — Rien au monde n'est plus honorable que ma proposition : c'est le mariage de damoiselle Adelinde, votre fille, avec Guillaume de Crespon, fils du sénéchal de Normandie. »

« — Avec le fils d'Osbern ? »

« — Précisément, sire de Montfort. »

« — Le parti est brillant et glorieux, » dit en souriant le vicomte de Beaumont.

« — Et fort avantageux surtout, poursuit le comte de Longueville, puisque, d'une part, le duc de Normandie s'engage à donner au fils d'Osbern la charge de sénéchal après la mort de son père, et que, de l'autre, le comte de Crespon doit, en faveur de ce mariage, vous débarrasser de Talvas, des Giroies, des sires de Montgomery ; et, dans le cas où le baron de Ferrière ne voudrait entendre à aucune pacification, le comte de Crespon se joindrait encore à vous pour vous aider à vaincre ce seigneur. »

« — Je vous remercie, comte de Longueville, répond le comte de Montfort : nous ressentons tous, comme nous le devons, la bien-

veillante sollicitude qui vous a déterminé à cette démarche; mais il nous est impossible d'en profiter. »

« — Que dites-vous là? » s'écrie Guiffard.

« — Que je me suis engagé avec le vicomte de Beaumont; il m'a demandé la main d'Adelinde pour le jeune orphelin qu'il protége et qu'il s'est engagé à doter convenablement; je ne puis donc adhérer à la proposition que vous m'adressez en faveur du comte de Crespon. »

Au moment que Hugues-à-la-Barbe profère ces derniers mots, un bruit éclatant et sonore retentit derrière lui et arrête sur les lèvres du comte de Longueville l'expression du mécontentement que lui a causé la réponse adressée à ses propositions. Ce bruit avait été occasionné par la chute de l'armure du comte de Montfort, qui, trop lourde pour le clou auquel elle avait été appendue à la hâte, l'a fait

céder sous son poids. Cet incident, assez indifférent par lui-même, produit une vive impression sur tous les assistans, sans en excepter Hugues-à-la-Barbe. Mais il est inébranlablement résolu de tenir au vicomte de Beaumont la parole qu'il lui a donnée en particulier et dont la ratification a été publiquement obtenue d'Adelinde par l'adresse de ce seigneur. Aussi le comte de Montfort est-il loin de céder aux terreurs superstitieuses qu'inspire alors à tous les esprits ce qui semble avoir quelque air de présage; relevant donc tranquillement ses armes et les plaçant sur son lit : « — Elles sont lasses de rester oisives et suspendues, dit-il en souriant; et, pour demeurer en repos, elles ont trop l'habitude de faire fléchir tout ce qui les retient.» Mais sa feinte gaîté n'en impose à personne : tous les chevaliers ont déja démêlé, dans l'égarement de ses yeux, le trouble dont ils sont eux-mêmes agités. »

« — Adieu donc, sire Hugues! dit le comte

de Longueville en rompant avec effort le silence général; adieu! vous n'avez point voulu en croire les conseils d'un véritable ami, je n'ai plus rien à vous dire..... Fassent seulement et la bienheureuse Vierge, et votre saint patron que vous ne vous repentiez pas avant peu d'avoir rejeté mon avis! »

A ces mots, les yeux humides de larmes, car il était vivement affecté, il se dirige vers la porte de la tente. Tout-à-coup, la vicomte de Beaumont, qui se trouve alors le plus près de lui, le saisissant par le bras :

« — Comte de Longueville, dit-il, tout n'est pas encore désespéré pour la cause que vous êtes venu défendre. »

Les chevaliers, près de se retirer, s'arrêtent aussitôt :

« — Cher sire, continue le vicomte de Beaumont en s'adressant à Hugues-à-la-Barbe,

je vous sais gré de la promesse que vous m'avez faite pour mon jeune ami, et surtout de la persévérance que vous mettez à l'accomplir, mais je vous suis trop sincèrement attaché pour en réclamer l'exécution au risque des périls que vous auriez certainement à courir. Il est indubitable qu'Osbern, dont vous rejetez l'alliance, ne verra rien de mieux que de s'en venger en s'unissant à vos ennemis; ainsi rendra-t-il tout-à-fait disproportionnée une lutte où le désavantage du nombre est de votre côté. Réfléchissez donc mûrement, cher et valeureux sire, avant de donner une réponse de laquelle dépendent sûrement votre avenir et le bonheur de votre noble fille. Songez au nombre de lances que le sénéchal de Normandie peut lever, ne fût-ce que dans ses terres; songez à la puissance dont l'investissent une immense clientelle, des alliances innombrables, et une multitude d'amis; considérez enfin la faveur dont il jouit auprès de notre duc et du comte d'Hiesme; pensez que, quand même vous seriez vain-

queur dans une première affaire, Osbern ne tarderait point à vous écraser sous des forces auxquelles ni vous ni aucun des vôtres ne seriez capables de résister. Pesez à loisir tous ces motifs. Que l'intérêt dont vous a pénétré Judicaël, que la crainte de nous blesser ne vous détournent point du seul parti que je croie raisonnable; si Judicaël se trouvait ici, vous le verriez, malgré sa jeunesse, sacrifier à votre salut et à celui d'Adelinde l'amour qu'elle lui a inspiré. Pour ce qui nous regarde, soyez sûr que votre décision, quelle qu'elle puisse être, n'altèrera, en aucune façon, l'inviolable amitié que nous vous avons vouée. Si vous renoncez à votre première détermination pour adopter le parti que je viens moi-même de vous ouvrir, nous n'en resterons pas moins avec vous jusqu'à ce que tous vos adversaires aient déposé les armes; nous n'en serons pas moins disposés en toute autre circonstance à vous secourir de nos biens, de nos troupes, de nos personnes. Si, au contraire, votre premier sentiment prévalait, vous

nous connaissez assez pour ne pas douter de nos dispositions à votre égard. »

Ainsi parla le vicomte de Beaumont, et tous les autres partisans du comte de Montfort appuyèrent ce discours par un signe approbateur ; quant au comte de Longueville, quoiqu'il fût naturellement beaucoup moins généreux que le comte de Montfort et le vicomte de Beaumont, il ne put cependant s'empêcher de serrer affectueusement la main de ce dernier seigneur. Il allait même lui témoigner de vive voix l'admiration que lui inspirait son désintéressement, lorsque Hugues-à-la-Barbe prenant la parole :

« — Non, dit-il, brave et généreux vicomte ; je n'abuserai point du noble abandon que vous faites de vos droits. Quelques dangers qu'il me faille affronter, je suis prêt à les subir pour garder ma parole à mon ami, pour maintenir un choix d'où dépend le bonheur de ma chère Adelinde. Eh ! pourquoi de chi-

mériques terreurs m'en dissuaderaient-elles? pourquoi m'en laisserais-je détourner même par les craintes les mieux fondées. Ah! si j'avais la faiblesse de céder à de telles appréhensions, si la crainte faisait rentrer dans le fourreau l'épée que la victoire seule a droit d'y replacer, quel opprobre pour mon honneur! quelle infamie pour mon écusson! O Turstin! ô mon père! c'est alors qu'au fond de ta tombe tressailleraient d'indignation tes ossemens sacrés; c'est alors que, soulevant la pierre qui te couvre, tu trouverais une voix pour maudire et renier un fils que la frayeur aurait rendu foi-mentie et déloyal. Mais, j'en jure par mes éperons, par ma bannière, par ma fille chérie à laquelle je veux conserver mon nom aussi glorieux que mes ancêtres me l'ont transmis; jamais ni lâcheté, ni mensonge, ne seront reprochés avec justice à Hugues de Hasteinbourg, comte de Montfort. Recevez donc, brave Guiffard, recevez mes remercîmens et exprimez à Osbern le regret que j'éprouve de ne pouvoir ac-

céder à des propositions dont je me tiens honoré. »

Le comte de Longueville était trop affligé de ce refus pour qu'il lui fût possible d'y répondre. Il se sentait attendri, en dépit de lui-même, par le combat de générosité que venaient de se livrer le vicomte de Beaumont et le comte de Montfort; la paternelle tendresse et les nobles sentimens de ce dernier produisaient sur son cœur une impression encore plus profonde; cherchant en vain à se dissimuler tout ce qu'il y a de justice dans la cause de ce seigneur, il sort au plus tôt de la tente, il rappelle au son du cor ses gens qui s'étaient dispersés; et, sans vouloir accepter les raffraîchissemens qui lui sont offerts, il remonte à cheval, et se dirige, à toute bride, vers le fort nouvellement construit par le baron de Ferrière.

Cependant, le comte de Brionne, les sires de Grantménil et de Guitot, Henri de Vieil-

les et son frère, entouraient le comte de Montfort et lui juraient, pour la millième fois peut-être, qu'ils sacrifieraient à sa cause tout ce qui était en leur pouvoir. L'héroïsme de Hugues-à-la-Barbe était surtout célébré par le comte de Brionne. Celui-ci, brave et intrépide chevalier, qui dans un âge déja avancé conservait toute la vivacité et toute la chaleur de la première jeunesse, n'avait acquis en vieillissant qu'un grand sang-froid, dont jamais on ne s'apercevait mieux que lorsqu'on avait à redouter quelque grand péril. De là prenait sa source une prudence consommée, dont il savait cependant négliger les avis pour peu qu'ils eussent de la ressemblance avec ceux de la lâcheté, ou que les intérêts de l'honneur leur fussent contraires. Le danger se montrait-il; l'honneur l'amitié, l'humanité, la piété, exigeaient-ils quelques grands sacrifices; alors éclataient dans le comte de Brionne cette ardeur et ce zèle que la jeunesse est habituée à mettre en tout ce qu'elle fait et dont la vieillesse paraît n'être plus suscep-

tible. Il n'y avait que lorsque l'ambition s'emparait de son cœur, que tant de grandes et belles qualités se trouvaient en un instant flétries par une politique quelquefois trop voisine de la duplicité et par une hardiesse qui aurait plutôt mérité le nom d'imprudence. Néanmoins, d'après les vertus qu'il possédait, on voit combien le comte de Brionne devait goûter le parti pour lequel avait opté le comte de Montfort. Mais ce n'était pas seulement à raison de son caractère que le comte de Brionne approuvait cette résolution, un motif bien plus puissant le lui faisait embrasser de toutes ses forces; c'était le tendre attachement qu'il ressentait pour l'aimable Adelinde, dont il était le parrain. Cet attachement ne ressemblait pas à l'intérêt qu'éprouvent pour de jeunes personnes les vieillards qui les ont vues naître et grandir; ce n'était pas non plus de l'amour paternel; bien moins encore cette passion vive et ardente qu'allument ordinairement dans de jeunes cœurs des rapports de caractère et des avantages physi-

ques; c'était une espèce de vénération telle que nous l'éprouverions pour les intelligences célestes, s'il nous était donné de passer notre vie avec elles et de contempler de près leurs perfections; c'était un enthousiasme d'admiration et d'amour, épuré par ce respect, en quelque façon religieux, qu'avait toujours ressenti le bon chevalier pour la faiblesse et la beauté réunies à la vertu. A tout cela se joignait cette délicieuse suavité que répand sur les liaisons des deux sexes une intimité aussi douce qu'innocente.

Pour le comte de Montfort, il n'était pas moins enchanté du tour que venait de prendre cette affaire; non que les funestes pressentimens inspirés par la chute de ses armes eussent fait sur lui une impression moins durable que sur tout autre; mais c'est que, n'ayant en aucun temps faussé sa parole, il se fût méprisé lui-même s'il avait, de gaîté de cœur, violé celle qu'avait reçue de lui le vicomte de Beaumont. Aussi jouissait-il avec

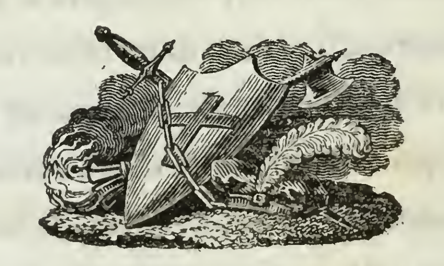
calme, mais avec un indicible plaisir, de la satisfaction inspirée à une ame noble par les sacrifices qu'elle fait au devoir.

De tous ces chevaliers, le vicomte de Beaumont et Henri de Vieilles étaient les moins contens : l'abnégation de tout intérêt personnel par laquelle s'était signalé le comte de Montfort, avait sans doute redoublé leur attachement pour ce seigneur; mais ils souffraient en secret d'en être la cause innocente. Non moins généreux que Hugues-à-la-Barbe, ils auraient préféré que les sacrifices fussent de leur côté plutôt qu'à la charge de leur ami, et ils soupiraient tout bas de le voir s'immoler à leur cause, car ils regardaient celle de Judicaël comme la leur. A ces sentimens se mêlait l'effroi occasionné par le fâcheux pronostic que les armes du comte de Montfort leur avaient offert en tombant. Alarmé par cette circonstance, l'esprit de nos deux chevaliers ne présageait que désastres. Quant aux sires de Grantménil et de Guitot, bien

qu'ils fussent préoccupés des mêmes pensées, ils n'en songeaient pas moins à se montrer toujours bons et loyaux alliés.

Telles étaient les dispositions des châtelains protecteurs de notre héros, quand le son de leur cor rappela pour le souper leurs pages, leurs écuyers et leurs hommes d'armes. Au nombre des premiers se trouvait Judicaël. Il arriva, dissimulant, de son mieux, les impressions douloureuses laissées dans son esprit par ses tristes réflexions, et réprimant au fond de son cœur, le desir de connaître le résultat qu'avait eu le voyage de Guiffard. Mais la feinte était trop étrangère à notre damoisel pour qu'il réussît dans cette double intention; et le vicomte de Beaumont, malgré les idées qui l'obsédaient, n'eut aucune peine à lire dans l'ame du jouvencel. Néanmoins, en proie au découragement que lui avaient inspiré ses pressentimens funèbres, l'esprit du vicomte, abattu, livré à une espèce d'indolence et de mal aise, aurait eu trop de

difficultés à porter son attention sur ce qui lui était extérieur. Il n'eut donc pas l'air de s'apercevoir des dispositions du jeune page. Après le souper, où le sire de Grantménil et le comte de Brionne avaient été les seuls à alimenter un peu la conversation, chacun se retira dans sa tente, et le vicomte de Beaumont, quand Judicaël l'eut aidé à se déshabiller et à se mettre au lit, congédia le damoisel, en le chargeant de venir l'éveiller aussitôt que l'aurore rougirait l'Orient de ses premiers feux.



6.

Un ennemi qui peut pardonner une offense,
Ou manque de courage, ou manque de puissance,
Rien ne peut arrêter mes transports furieux;
Je voudrais me venger, fût-ce même des dieux.

(Crébillon.)

Continuellement poursuivi par les prévisions les plus sinistres, Judicaël n'alla point sur la couche que devait partager avec lui l'écuyer de son maître, chercher le repos qui le fuyait. Il sortit du camp; il chemina quelques instans dans la campagne; il s'assit enfin sur un tertre d'où l'on apercevait toute la plaine que partageait la rivière de Carentonne et dont une épaisse et noire forêt bornait l'horizon.

La lune, alors à son second croissant, semblait, en s'élevant dans le ciel, sortir de cette forêt; et, pareille à la vierge pudique qui s'avance aux autels de l'hymen, laissait plutôt soupçonner qu'entrevoir ses traits, dont un nuage vaporeux amortissait l'éclat. Judicaël, dont le cœur était oppressé et la tête brûlante, ôta son feutre : il le plaça à son côté; et, le front appuyé sur sa main, il tomba dans les méditations que lui offraient naturellement et la position où il se trouvait et les chances probables qu'il allait courir.

Deux grandes pensées apparaissaient à son ame et s'en disputaient l'empire : tel, sur les monts de la Calédonie, le Barde aperçoit dans ses visions poétiques deux esprits jouter dans le vague des airs et s'en enlever tour-à-tour la domination. Mais quelles étaient donc, ô Judicaël, les pensées qui t'occupaient? Eh! quelle autre pensée que celle de ta mère et d'Adelinde pourrait faire avec tant de force palpiter ton cœur, avec tant d'abondance

couler tes larmes ? Oui, c'est de sa mère, c'est d'Adelinde qu'il s'entretient avec lui-même. Hélas ! il n'a pas connu la première ; il n'a pas, à son doux sourire, distingué de toutes les autres femmes celle qui lui donna le jour ; sa mémoire ne saurait lui rappeler la douceur des maternelles caresses, et voilà ce qui le fait gémir. En tout temps, son ame ardente et passionnée n'a que trop cruellement senti le vide douloureux que lui a laissé la privation d'une mère tendre et chérie ; mais, maintenant plus que jamais, maintenant qu'il est dans le chagrin, il éprouve tout ce que cette privation a de déchirant. Providence de son enfant affligé, une mère, par ses soins et son amour, lui adoucit l'amertume des plus mortels ennuis, et lui tient lieu, elle seule, de tous les biens qu'il regrette. « — Si le ciel m'a refusé le bonheur d'en faire la douce expérience, se disait le jouvencel, mon cœur me le dit trop pour que je le puisse ignorer, une mère est un trésor de consolation pour son enfant malheureux ; et voilà qu'au mo-

ment où mon infortune en aurait le plus besoin, je suis réduit à le desirer sans espoir de l'obtenir un jour. Hélas ! hélas ! je suis sur le point de perdre Adelinde : mille affreux pressentimens m'en donnent la désolante certitude; mon ame, abîmée dans un océan de tristesse, lutte en vain contre les angoisses d'une épouvantable agonie.... O ma mère ! ma mère ! pourquoi le ciel inexorable interdit-il aux douleurs de ton enfant le baume de tes exhortations et de tes caresses? »

Tandis qu'il roulait ces pensées au fond de son cœur, il ne remarquait ni les nuages qui s'accumulaient de toutes parts et qui avaient totalement éclipsé le peu de clarté que répandait la lune, ni les vents qui luttaient avec fureur dans la forêt voisine, poussant des hurlemens semblables à ceux de la sorcière Harpine, lorsqu'à la tête des esprits infernaux elle parcourt les airs et en fait pleuvoir le sang et les cadavres humains. Cependant, des ondes abondantes et froides, tombant avec

impétuosité, formaient de tous côtés de larges ruisseaux; notre jouvencel ne voyait, ne sentait rien; il n'entendait même pas le tonnerre dont les éclats tantôt sourds et lointains, tantôt rapprochés et éclatans, roulait avec un fracas terrible et solennel, répété de rivage en rivage, de forêt en forêt, d'écho en écho. Enfin, la foudre, qui s'est graduellement rapprochée, tombe tout-à-coup avec une effroyable détonation sur un jeune arbuste qui croissait aux pieds du tertre. Ce bruit arrache Judicaël à l'espèce de léthargie où il est plongé. Il se lève avec une rapidité qui indique assez la surprise dont il n'a pu se garantir, lorsqu'il entend de grands éclats de rire retentir presque à son oreille. Il se tourne et il aperçoit très distinctement une espèce de fantôme noir, debout derrière lui. On conçoit que cette vue, loin de calmer l'émotion du jouvencel, ne fit que l'augmenter; toutefois, il sut la maîtriser assez pour ne la manifester ni par des gestes, ni par des cris; mais, s'avançant d'un pas assuré vers l'inconnu, il

vint se placer fièrement vis-à-vis de lui. Le fantôme fait d'abord deux pas en arrière, il s'approche ensuite de Judicaël et le frappe légèrement sur l'épaule ; celui-ci tressaille involontairement.

« Par l'enfer et tous ses diables ! s'écria l'inconnu, je crois, mon jeune camarade, que, si tu n'accueilles pas mieux tes anciennes connaissances, elles ne doivent pas avoir grand plaisir à te revoir. »

« — Pas plus, sans doute, que je n'en ai à les rencontrer, » répond Judicaël, sorti tout-à-coup de son recueillement et n'étant pas fâché de laisser croire à son singulier compagnon qu'il l'avait deviné.

« — J'entends, sire damoisel, réplique l'inconnu; tu aimerais beaucoup mieux me savoir entre les griffes de la sorcière Harpine qu'à tes côtés; et, par l'enfer ! tu n'as peut-être pas tort : ennemi de ta race, je me sens,

par l'invincible pouvoir de ma haine, poussé à t'arracher la vie ; et je ne sais pourquoi, une volonté supérieure enchaîne mon glaive et retient mon bras ; sinon...... »

« —Sinon, vous ne m'épargneriez point? »

« — Pas plus qu'on ne m'a épargné moi-même. »

« — Et cependant, quel mal vous ai-je fait? »

« — Et quel mal avais-je fait au perfide Arnould? Qu'avait-il à me reprocher? Mes ancêtres n'avaient-ils point rendu aux siens les plus importans services? Combien de fois n'avais-je pas moi-même levé la lance pour le secourir? Demande comment il m'en a récompensé! »

En prononçant ces mots, l'inconnu pressait avec force le bras de Judicaël, dont l'es-

prit, s'habituant aux manières et au langage de son interlocuteur, cessait de redouter sa présence. Il ne se sentait même plus animé à son égard que de cette pitié profonde qu'inspirent de grandes infortunes. Le damoisel reconnaissait en lui un cœur fait pour la vertu, mais que le malheur avait exaspéré, et qui se laissait entraîner aux derniers excès par cette soif immodérée de vengeance dont les caractères les plus forts sont ordinairement les plus susceptibles.

Cependant, toujours intimidé par le silence imposant qui régnait autour d'eux, par cette obscurité majestueuse qui les environnait de ses voiles, par l'impression que lui avait faite le discours de l'inconnu, Judicaël se taisait en sa présence , desirant et craignant tout à la fois qu'il reprît la parole. Mais l'inconnu, les bras pendans, la tête penchée sur la poitrine, les regards fixés à terre, semblait plongé dans une sorte de stupeur léthargique ; son chaperon, qui, tandis qu'il parlait, était tombé

sur ses épaules, laissait flotter ses cheveux encore longs et beaux, mais que la vieillesse commençait déja de blanchir. Attentif à observer cet extraordinaire personnage, Judicaël ne remarquait pas non loin de lui une ombre gigantesque et noirâtre qui, tantôt s'agitant, tantôt restant immobile, alla enfin se placer à peu de distance de nos deux interlocuteurs sur une espèce de monticule assez semblable à ces anciens *monts-joies* que nos ancêtres érigeaient comme monument de quelque importante victoire. Tout-à-coup, sortant en sursaut de ses réflexions :

« — C'était à cette heure, s'écria l'inconnu d'une voix altérée et sépulcrale; la lune épanchait alors sur la terre cette sinistre clarté qu'elle ne paraît encore maintenant ne nous envoyer qu'à regret; nous traversions ces mêmes champs; elle te tenait dans ses bras, et toi...... »

« — Moi? que dites-vous? » interrompt Judicaël.

« — Ce que je dis, réplique l'inconnu; tu demandes ce que je dis?... En effet, tu ne peux le savoir, et, d'ailleurs, en as-tu besoin pour mourir? »

« — Mourir? »

« — Oui, ta dernière heure a sonné! fils de Raoul-le-Preux, petit-fils d'Arnould : tombe à ton tour, tombe sous le poignard qui a immolé ton aïeul et ton père! »

En prononçant ces homicides paroles, l'inconnu avait, d'une main, saisi Judicaël, tandis que de l'autre, il levait sur lui l'arme dont il allait le percer. C'en est fait : quelques instans encore, et le damoisel a vécu. Vainement se débat-il avec force sous le bras qui l'enchaîne à la même place; vainement cherche-t-il à éviter l'atteinte

meurtrière dont le menace son ennemi ; il voit cet ennemi féroce abaisser lentement le poignard comme pour s'enivrer à longs traits de l'affreux plaisir de la vengeance et multiplier ses jouissances atroces en multipliant les angoisses de sa victime. Tout-à-coup s'agite, saute et éclate en mille fragmens un énorme bloc de granit qui était en face : il recule épouvanté, l'inconnu félon et inhumain ; il recule en abandonnant Judicaël, que la terreur dont il est la proie ne lui permet point de retenir. Craignant de voir sous ses pieds s'entr'ouvrir à chaque instant quelque volcan nouveau, l'inconnu n'ose faire un seul pas parmi les décombres enflammés dont la terre vient de se couvrir ; et, du gouffre embrâsé d'où s'élancent des gerbes de flammes, des torrens de fumée, une abondance incroyable d'exhalaisons sulfuriques et bitumineuses, à travers cette vive et effroyable image des enfers, dont l'obscurité de la nuit redouble encore l'horreur, l'assassin entend des gémissemens sourds et la-

mentables; il voit s'élever des figures sanglantes, hideuses, déformées par les convulsions et les tortures; et soudain : « — Fuis de ces lieux ! s'écrie une voix terrible; fuis, coupable Vassy !... Fuis !... ou la vengeance céleste va te précipiter à la place que t'ont marquée depuis long-temps tes innombrables forfaits. »

A ces mots, l'inconnu, ou le sire de Vassy, descend précipitamment du tertre par le côté opposé et disparaît aux yeux de Judicaël, qu'il laisse en proie à un étonnement et à un trouble inexprimables. Long-temps le jouvencel y resta comme enseveli et semblable à un homme frappé de la foudre. Enfin, il revint peu à peu à lui-même, acheva de recouvrer l'usage de ses sens; et, s'apercevant que les premiers feux du jour commençaient de nuancer l'Orient, il craignit que son absence, si elle se prolongeait, ne mît dans l'inquiétude le vicomte de Beaumont. Notre jouvencel se dirigea donc aussitôt vers le camp du

comte de Montfort et de ses alliés. Mais à peine avait-il fait, de ce côté, une vingtaine de pas, qu'il vit, au bord de la route, assis sur une meule de vervaine, un homme de moyen âge, dont la robe et le bonnet noirs étaient parsemés de signes cabalistiques, brodés en laine rouge. Ce singulier personnage tenait la tête droite et tournée vers l'Occident; ses yeux étaient fixés sur un cercle magique tracé vis-à-vis de lui, et sa bouche ne s'ouvrait que pour articuler à demi-voix des paroles aussi inévitables que les flèches de la mort. De la main droite, il portait un javelot teint dans du sang et du venin de vipère; de la gauche, une coupe dont le triangle symbolique laissait échapper, en jets couleur de feu, les flammes d'une liqueur embrâsée.



7.

Vous êtes la fable et la risée de tout le monde ; et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain, et de fesse-Matthieu.

(MOLIÈRE. *L'Avare.*)

En vertu comme en vice ils font tout à moitié.

(CASIMIR DELAVIGNE.)

Le baron de Ferrière, *ce fier chevalier, escussonné d'hermines et de fers à cheval*, comme l'appellent nos anciennes chroniques, après avoir congédié ses défenseurs, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus, retint auprès de lui Roger de Montgoméry et le comte de Montreuil, les deux personnes de leurs familles en qui Talvas de Belesme avait le plus de confiance. Le baron s'assit entre

eux dans la salle commune du château de Ferrière; il donna ordre à ses écuyers de n'y laisser entrer personne; ensuite, jetant un regard tout à la fois altier et mélancolique sur les lourdes colonnes hermétiques qui supportaient la voûte enfumée de cet antique bâtiment et auxquelles étaient appendues des armures de toute espèce, et diverses bannières conquises par le châtelain et par ses ancêtres sur les seigneurs voisins, le sire de Ferrière s'adressa, en ces termes, à ces auditeurs :

« — Gêné dans mes plus chères affections par le comte de Montfort et par ses amis; contraint, il y a peu de temps, à combattre contre vous, à m'opposer en faveur d'un bâtard aux droits que les maisons de Tello et de Tony tiennent de la légitimité de leur extraction, voici pour moi le moment de me venger de cet outrage, ainsi que de punir l'insolente audace de ce même Montfort, qui n'a pas appréhendé de renverser mes écus-

sons. C'est pour vous une occasion nouvelle de vous montrer, comme par le passé, alliés fidèles et loyaux. J'aurais pu, dans cette occurrence, m'appuyer de l'amitié qui exista toujours entre l'archevêque de Rouen et moi, et appeler à mon aide ses deux fils, le comte d'Évreux et le sire de Guacé; mais le premier, tout entier à son amour pour la dame de Tony et à l'intérêt qu'il porte à sa cause, ne voudrait peut-être ni quitter cette châtelaine, ni risquer de verser son sang pour une querelle étrangère à l'objet de ses feux. Ce sont d'ailleurs de plus mâles courages que le sien dont je recherche le secours; le comte d'Évreux n'a-t-il pas en effet montré assez peu d'énergie pour se rendre au château de Vaudreuil lors de l'arrivée des Bretons en Normandie, quoique, par avance, il eût vendu son appui aux comtes de Tony et de Tello? Quant au sire de Guacé, il est livré à ses menées politiques pour parvenir à la régence, et à ses intrigues avec la dame de Grantménil. D'ailleurs, sire Roger, le sei-

gneur de Guacé, vous ne l'ignorez point, est toujours irrité contre vous, qui, à l'assaut d'Arques, avez failli à le faire prisonnier; et, inébranlable dans le ressentiment qu'il vous garde depuis lors, je doute, soit dit sans vous offenser, qu'il eût voulu embrasser un parti pour lequel vous avez tiré l'épée. Quoi qu'il en soit, je n'ai point desiré recourir à ces deux seigneurs, dont le caractère et les inclinations ne m'offraient aucune garantie. J'ai même pensé qu'il vaudrait mieux rester seul, que d'avoir à compter sur des auxiliaires pour le moins incertains. Voilà, sire Roger de Montgoméry, ce qui m'a détourné d'appeler, comme vous m'y aviez engagé, les deux fils de l'archevêque de Rouen, à joindre leurs bannières aux nôtres. Mais vous pouvez, ainsi que le comte de Montreuil, me procurer un appui bien plus solide, une aide dont la seule présence nous vaudra mieux que les deux seigneurs dont vous prisez tant le secours, cette aide, cet appui, c'est le comte Talvas de Belesme. Décidez-le à favoriser, à défendre

notre cause, et nous n'avons rien à redouter ni de Montfort, ni de Beaumont, ni d'aucun autre de nos adversaires. »

Le sire Roger de Montgoméry et le comte de Montreuil convinrent sans peine de la haute et heureuse influence que la présence de Talvas exercerait sur leur expédition. Ce seigneur la ferait respecter en cas de revers; et, en cas de succès, l'intérêt qu'y prendrait Talvas empêcherait toute intervention du pouvoir ducal, toujours attentif, durant ces temps de troubles et d'orages, à ne point s'immiscer dans les querelles des grands vassaux. Mais comment décider Talvas à se mettre en campagne pour le baron de Ferrière? Ni le sire de Montreuil ni Roger de Montgoméry ne s'en flattaient ou ne s'en dissimulaient toute la difficulté; ils s'en chargèrent néanmoins, convaincus que rien ne serait plus utile à la cause qu'ils défendaient.

Profitons du temps qu'ils emploient à par-

courir la route de Ferrière à Belesme pour faire, en peu de mots, connaître à nos lecteurs, le puissant châtelain de cette dernière seigneurie.

De toutes les figures qui s'offrent aux regards d'un spectateur érudit, dans cette immense galerie que nous appelons *le moyen âge*, Talvas, comte de Belesme, de Séez et d'Alençon, est le personnage qui attire et captive le plus l'attention par ses couleurs tranchées et ses traits caractéristiques; mais il ne faut chercher, dans ces traits, ni noblesse, ni grandeur; dans ces couleurs, ni éclat, ni harmonie. Son caractère, à côté de celui de ses plus illustres contemporains, est comme un nuage noir et fétide dans un ciel pur et radieux. De quelques vices que fussent entachées les sommités aristocratiques qui dominaient cette époque, on les voyait pourtant reluire d'un reflet d'héroïsme, de générosité et d'honneur; après de nombreux témoignages de brutalité et de despotisme, la

magnanimité prenait souvent le dessus, et ces ames, excessives en toute chose, ne se signalaient pas moins par leurs vertus que par leurs crimes. Talvas, au contraire, ne connaissait qu'une seule voie : celle du forfait. La cupidité l'y avait introduit; la plus astucieuse hypocrisie n'avait pas cessé un instant de l'y guider. Pour de l'or, il eût, pendant trente ans, renié sa pensée la plus chère, et rampé aux genoux de ceux qu'il aurait voulu étouffer; pour de l'or, il eût prodigué les sermens à l'heure même où il ne méditait que parjures; pour de l'or, il eût guidé un poignard mercenaire au cœur de son plus proche parent; il eût proscrit sans pudeur sa famille entière. C'était la ruse incarnée, l'avarice vivante, le type primordial de ces ames basses, insatiables, qui, nées dans un rang obscur, au sein d'une société policée, n'eussent trouvé en elles, selon la circonstance, que de quoi faire un usurier ou un filou; mais qui, jetées dans les hautes régions sociales, s'y changent toujours en oppresseurs,

en rebelles, en usurpateurs; et ce sont des usurpateurs de la pire espèce, que ceux dont l'ambition toute métallique n'a en vue qu'un but matériel : la postérité ne réserve à leur turpitude que le plus ignoble degré de l'échelle du crime; et, pour cette populace de scélérats, les annales de l'histoire sont d'éternelles gémonies. Talvas n'avait point résisté à de si coupables penchans; il les avait encore augmentés en s'y livrant sans cesse, et avec une passion que l'âge accroissait de jour en jour. Aussi nul de ses voisins n'avait-il pu se soustraire à sa rapacité; et, de toutes les victimes de ses usurpations, il n'en était point de plus à plaindre que les principaux membres de sa famille; c'est ce que nous apprendra assez clairement la suite de ce récit. Qu'il nous suffise, pour le moment, d'avoir esquissé un caractère appelé à y jouer un rôle d'autant plus remarquable, que les vices de Talvas et les crimes qui en étaient les résultats, ne l'empêchaient point d'exercer une haute influence sur la noblesse de Norman-

die, et, comme l'a dit Henri de Vieilles, trouvaient un puissant moyen de développement dans ses immenses richesses.

Arrivés au château de Belesme, les deux envoyés du baron de Ferrière y rencontrèrent tout d'abord Arnulphe, fils de Talvas. Aussi cupide, mais moins adroit que son père, Arnulphe portait dans sa physionomie une rare expression d'avarice jointe à la plus stupide insolence qu'il fût possible de rencontrer. Sa figure aurait été agréable si l'effronterie de la débauche ne s'y était montrée dans tout son luxe, et peut-être se serait-on aperçu qu'il avait une taille assez avantageuse, si sa faiblesse morale n'eût imposé à son physique un affaissement d'où l'exaltation seule de ses passions était capable de le tirer.

« — Par monseigneur St. Michel, s'écria Roger de Montgoméry, en s'adressant à Arnulphe qui venait de lui apprendre que Talvas s'était condamné à la plus profonde solitude,

pourquoi donc cet isolement? et à quoi ton père a-t-il pensé en allant s'ensevelir dans *la salle du long deuil*? »

« — Par le diable! répliqua Arnulphe, je ne sais quelles folles visions lui ont passé par la tête; mais, depuis quelque temps, on dirait que le vieux renard sent à ses trousses tous les chiens du pays. »

Roger de Montgoméry, qui ne se piquait point de respecter beaucoup son futur beau-père, accueillit d'un sourire approbateur cette indécente saillie, et quand il eut donné carrière à sa gaîté :

« — Ne serait-il pas possible, demanda-t-il à Arnulphe, d'entretenir ton père, ne fût-ce qu'un instant? »

« — Comme si vous ne saviez point, repartit l'insolent damoiseau, que le vieil ours, une fois dans sa tannière, ne peut en être

relancé par nulle meute, tant soit-elle bonne, et que le plus intrépide chasseur doit alors se résoudre à grailler. »

« — Comme nous avons encore quelques jours devant nous, dit le comte de Montreuil, nous pourrions attendre, jusqu'à demain, le moment d'entretenir le comte de Belesme ; car j'avoue que je n'aimerais pas plus qu'un autre à l'aller interrompre au milieu de ses méditations. »

Ce parti étant adopté par le sire Roger de Montgoméry, les deux chevaliers et le damoiseau de Belesme entendirent corner le souper, et ils s'y rendirent. De là, ils se retirèrent dans leurs chambres. Le comte de Montreuil n'était guère dans la sienne que depuis une heure, quand il vit se détacher de la voûte une espèce de cadre massif où était représenté un combat dans lequel Ségefrid, évêque du Mans et grand-oncle de Talvas, avait remporté la victoire sur *Hébert-*

éveille-chien, comte de la même ville. Ce cadre, suspendu à de gros câbles de fer, caché dans des squelettes gigantesques, vint descendre près du comte de Montreuil, qui se vit tout-à-coup en face de Talvas. Celui-ci offrait sur sa figure les traces de la plus vive anxiété. Un sourire amer, convulsif, tel que celui des réprouvés, crispait ses lèvres, et répandait quelque chose d'infernal sur sa figure naturellement hideuse ; de noirs et chétifs vêtemens, les seuls que lui permît sa sordide avarice, ajoutaient encore à sa laideur ; et, lui donnant toute l'apparence de ces sombres visions que les écrivains de cette époque supposent toujours dans de vieux manoirs ou de ténébreux souterrains, ce lugubre costume contrastait d'une manière étrange avec les vêtemens écarlates et brodés en or, que portait le comte de Montreuil.

« — Te souvient-il de Hildeflède? » lui dit Talvas d'une voix sépulcrale et en lançant

sur lui les sinistres éclairs qui jaillissaient de ses yeux.

« — Sans doute, répond le comte de Montreuil, quoique j'aie pour me la rappeler de moins bonnes raisons que toi. »

« — D'accord, réplique Talvas; mais qu'il te suffise des tiennes !...... Et Arnould, son beau-père, t'en souvient-il? »

« — Que t'importe? »

« — Et Raoul-le-Preux, le fils infortuné d'Arnould et l'époux de Hildeflède? »

« — Scélérat! s'écrie le comte de Montreuil, as-tu donc juré de passer en revue toutes tes victimes? »

« — Dis plutôt les tiennes, comte de Montreuil, reprend Talvas; oui, les tiennes : car,

ou tu les as frappées ou tu les as livrées à mon poignard. »

A ces mots, la figure du comte de Montreuil, jusqu'alors grave et impassible, se trouble et pâlit; les genoux de ce châtelain chancellent; un mouvement convulsif agite tous ses membres; et, hors d'état de se soutenir, il tombe sur un banc qui se trouve derrière lui. Talvas le considère quelque temps avec une joie féroce; et bientôt: « Tremble! tu le dois, lui dit-il d'une voix farouche et plutôt semblable au rugissement du tigre qu'à une voix humaine; Arnould, sa bru et son fils vont avoir un vengeur, et ce vengeur, c'est toi qui le leur as conservé. Va, être vil et méprisable, qui ne sais ni devenir criminel ni demeurer vertueux, va recevoir, des mains de celui qu'a conservé ta pitié lâche et timide, le châtiment dû au coupable dont la faiblesse....... »

« — Arrête, Talvas,! arrête! interrompt

d'un ton énergique le comte de Montreuil en se levant avec vivacité; n'espère pas que je me repente jamais de n'avoir pas été aussi barbare que tu l'aurais voulu. Plût au ciel que j'eusse toujours ainsi résisté à ton exécrable ascendant! je n'aurais point, au milieu de la nuit, étranglé les deux fils d'Arnould, tes parens, dont tu ne m'as prescrit la mort que pour ajouter à tes biens leur funèbre héritage; je n'aurais point arraché ta parente Hildeflède à l'asile qu'elle s'était choisi; et, sans respect pour le veuvage auquel ta scélératesse l'avait condamnée par l'assassinat de son époux, je ne lui aurais point arraché, à force de tourmens, le secret de sa grossesse. C'est bien assez pour moi, de l'avoir entraînée, elle et son enfant, loin de sa patrie; et, par l'exil d'une veuve infortunée, par celui d'un malheureux orphelin, d'avoir concouru à les dépouiller de leurs domaines pour en enrichir un usurpateur. »

A cette vive réplique, Talvas ne put retenir

un mouvement de frayeur mêlé de confusion. L'infâme hypocrisie, la perversité, la barbarie, dont toute son existence n'était qu'un long tissu, se retracèrent rapidement dans sa mémoire, comme dans un magique et fidèle miroir; il eut horreur de sa propre image, et faillit à perdre l'ascendant que sa vieille expérience du crime lui donnait ordinairement sur ses complices. Il se remit pourtant après quelques minutes de réflexions, et éclaircissant par un sauvage et disgrâcieux sourire les sombres nuages qui avaient momentanément voilé son front :

« — Comte de Montreuil, dit-il, voilà sans contredit une homélie on ne peut plus édifiante; le vénérable prieur de l'abbaye du Bec, fût-il assisté de tous ses moines, aurait grand' peine à la surpasser; j'en conviens, mais elle est parfaitement superflue. Il fallait te l'adresser quand Arnould, ses enfans et sa bru vivaient encore. Leur mort rend aujourd'hui ton éloquence aussi ridicule qu'inutile, et tu l'em-

ploierais beaucoup mieux, si tu la faisais servir à nous délivrer de l'odieux héritier de leurs droits. A quoi bon tes doléances et tes remords? empêcheront-ils tes actions de t'être imputées, et fussent-ils cent fois plus poignans, t'absoudront-ils de toute complicité avec moi? Non, non, la solidarité qui nous unit t'enveloppera dans ma ruine; et la seule différence qu'il puisse y avoir entre ta destinée et la mienne, c'est que je profite de mes crimes, et que tu es la dupe des tiens. »

La profonde scélératesse qui avait dicté cette réponse, avait espéré frapper d'effroi le comte de Montreuil par la menace d'un châtiment commun. Ce but fut parfaitement rempli. Ce faible et coupable seigneur ne put contempler sans épouvante l'abîme où l'entraînerait la chute de Talvas; l'intérêt personnel étouffa le cri de la conscience; et ce ne fut point pour la première fois, ni pour la dernière non plus, que le criminel instrument d'une ambition étrangère, n'ayant gagné à

l'assouvir que honte, ingratitude et malheur, crut moins dangereux de persévérer dans la proscription de l'innocence, que de chercher à la sauver par un noble et vertueux retour.

Reprenant donc la parole d'une voix brève et saccadée : « Sire de Belesme, dit le comte de Montreuil, je ne veux point perdre en discussions oiseuses un temps aussi fugitif que précieux; mais si c'est une faute que de n'avoir point immolé le petit-fils d'Arnould, elle est encore susceptible d'être réparée; tu peux te rendre maître de celui qui sera toujours pour toi, quoique tu en dises, plus formidable que pour moi. Il se trouve avec ses protecteurs dans l'armée que le comte de Montfort rassemble contre le baron de Ferrière. Prends avec nous le parti de ce dernier châtelain; tes forces sont plus que suffisantes pour le faire triompher, pour écraser avec ses ennemis l'objet de ton aversion, je devrais plutôt dire de tes craintes. »

« —Est-il sûr, demande Talvas, qu'il doive se trouver à l'armée de Hugues-à-la-Barbe? »

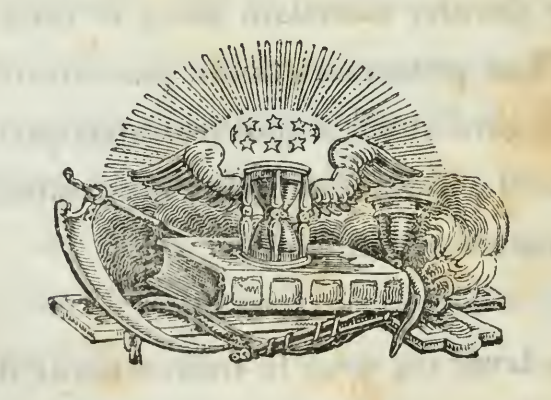
« — Le vicomte de Beaumont et le sire de Grantménil y devaient être; peux-tu douter que leur protégé ne s'y soit rendu avec eux? »

« — Il suffit, » réplique Talvas; et, pressant un ressort caché dans l'un des câbles qui retiennent la machine sur laquelle il est descendu, il remonte avec elle dans l'appartement situé au-dessus de celui qu'occupe le comte de Montreuil.

Ce dernier châtelain passa le reste de la nuit à se promener, tantôt parcourant d'un œil hagard et effaré tous les objets qui l'environnent, tantôt souriant avec satisfaction comme s'il se fût félicité.

Le lever du jour le trouva réuni dans la salle d'armes avec Talvas, Roger de Montgoméry et le jeune Arnulphe de Belesme. Après

une courte conférence dont le sujet n'est point parvenu jusqu'à nous et pendant laquelle on réunit les milices dont Talvas pouvait actuellement disposer, ces quatre seigneurs se mirent en route pour Alençon, où ils furent joints par Hugues, Guillaume, Robert et Gilbert de Montgoméry; ayant accru le nombre de leurs troupes par celles que leur fournit cette ville et qu'ils firent venir de Séez, ils partirent tous les huit pour la baronnie de Ferrière, où les trois frères du comte de Montreuil, Malles-Couronnes, Robert et Odon-le-Gros ne tardèrent point à arriver.



S.

. . . . Adeòque infestis animis concurrerunt....... ut, contrario ictu per parmam uterque transfixus ,......... moribundi ex equis lapsi sint.

(Tit. Liv.)

. . . . Et tous deux s'entre-choquèrent avec tant d'acharnement..... que , s'étant percés mutuellement à travers leurs boucliers,..... l'un et l'autre, à demi-morts, tombèrent de cheval.

Le lendemain du jour où le comte Guiffard de Longueville avait si infructueusement négocié avec le comte de Montfort et ses amis, le soleil darda ses premiers rayons sur les armes de Hugues-à-la-Barbe et de ses partisans, sur celles du baron de Ferrière et de ses nombreux défenseurs. La première de ces deux troupes, se tenant fièrement postée sur les bords de la Carentonne qui couvrait son

front de bataille, s'adossait à son camp, et avait le comte de Montfort au centre ; à l'aile droite, le comte de Brionne et Henri de Vieilles ; le vicomte de Beaumont, et le sire de Grantménil à l'aile gauche; au corps de réserve, le sire de Guitot sur un tertre à la droite du camp. Le baron de Ferrière avait rangé ses adhérens dans un ordre à peu près semblable; à sa gauche était le comte de Montreuil qu'accompagnaient ses trois frères; à sa droite, les sires de Montgoméry au nombre de cinq; à la réserve et sur le flanc du comte de Montreuil, Arnulphe de Belesme avec les guerriers que son père avait armés. Quant à Talvas, prétextant son âge et la faiblesse de sa santé, il était demeuré à la forteresse récemment construite par le baron de Ferrière, et il y avait retenu le jeune Olivier, son neveu, auquel il ne se fiait nullement depuis que ce damoisel, dans l'expédition d'Alain, contre les comtes de Tello et de Tony, avait ouvertement quitté Arnulphe, son cousin, afin de se joindre au vicomte de Beaumont, ce

qui, pour le dire en passant, alluma entre les deux jouvenceaux une haine qui, dans la suite, ne fut pas sans influence sur la vie de Judicaël.

Cependant, le baron de Ferrière et les siens, ayant passé la Carentonne sur un pont de bateaux, à deux cents pas environ du poste qu'avait choisi le comte de Montfort, parurent sur la rive qu'il occupait, et se formèrent en ordre de bataille sur son flanc droit. Le sire de Guitot, s'apercevant le premier d'une manœuvre qui rend inutiles les dispositions de ses confédérés, en donne promptement avis au comte de Montfort. Celui-ci, changeant aussitôt de position, appuie sa gauche à la Carentonne, et sa droite à son camp; ainsi placé, le front de son armée, en avant duquel est posté le sire de Guitot avec sa réserve, fait face au front des ennemis. La gauche de ces derniers, quoique protégée par Arnulphe, ne peut par conséquent suivre leur corps de bataille, sans

s'exposer à être attaquée, sur un terrain désavantageux pour elle, par les troupes du sire de Guitot. Le baron de Ferrière, qui s'en aperçoit, laisse Arnulphe avec sa réserve au pied du tertre occupé par la réserve du comte de Montfort; et, avec toute l'impétuosité qu'ajoute à sa valeur naturellement bouillante sa haine invétérée pour son adversaire, il s'élance contre lui. Alors, s'ébranlent le comte de Montfort et les siens ; les deux armées, la lance en arrêt, se rencontrent à vingt pas du tertre du sire de Guitot, aux cris mille fois répétés, *vive Montfort! vive Ferrière!* Des deux parts, un courage égal donne et reçoit le premier choc ; et, quand les chevaliers renversés sont, par leurs écuyers, replacés sur leurs chevaux ; quand les rangs, un instant confondus, se sont reformés avec promptitude ; aux lances rompues succèdent les épées, les coutelas, les marteaux d'armes, les poignards; et un horrible carnage s'étend sur l'une et l'autre armée. L'aile droite de Montfort, où comman-

daient le comte de Brionne et Henri de Vieilles, attaquait avec un acharnement difficile à concevoir l'aile gauche de Ferrière, où combattaient les Giroies.

Appelant à grands cris le comte de Montreuil, chef de cette famille, le comte de Brionne, sa bannière d'une main, sa hache d'armes de l'autre, abattait, pourfendait tout ce qui s'offrait à ses coups. Déjà Odon-le-Gros est renversé, déjà Robert Giroie, dangereusement blessé, est emporté hors de la mêlée par ses écuyers.

Henri de Vieilles ne se distingue pas moins, et le rude combat, livré par lui au comte de Montreuil, est le seul obstacle qui empêche celui-ci de voler au secours de ses frères et de répondre aux défis réitérés que lui porte le comte de Brionne, auquel Malles-Couronnes s'oppose quelque temps avec succès.

A l'aile gauche, le vicomte de Beaumont et

le sire de Grantménil avaient donné avec bravoure contre les sires de Montgoméry. Trois fois désarçonné par eux, et trois fois replacé sur son destrier par Judicaël, le vicomte de Beaumont vient de commencer un terrible combat avec Roger de Montgoméry, quand Guillaume, frère de ce dernier, assène au protecteur de notre héros, un coup de hache qui fend son casque et laisse sa tête sans défense. Robert de Montgoméry se joint alors à ses deux autres frères; tous trois entourent le vicomte de Beaumont, qui leur fait face avec intrépidité. Mais, à la vue du danger de son maître, Judicaël, impuissant à modérer son zèle et son courage, se précipite avec une généreuse témérité à travers les glaives ennemis. Arrête, audacieux damoisel! arrête! qu'espères-tu? que peuvent ta faiblesse et ton jeune âge opposer à trois formidables chevaliers, la terreur des paladins les plus braves? Il n'écoute, il n'entend rien, le valeureux jouvencel; déjà s'est rougie sa dague dans le sang de Guillaume de Montgoméry; mais

Roger lève le bras, et d'un coup terrible, il va étendre sans vie le malheureux page; quand, survenant tout-à-coup du côté de la rivière, un chevalier aux armes brunes et sans devise, se précipite à travers les combattans, brise sa lance dans le corps de Roger de Montgoméry qu'il renverse, saisit notre héros, le place en travers sur son cheval, repasse la rivière, et en un clin d'œil a disparu. Tout cela s'est fait si promptement que le vicomte de Beaumont qui, pendant ce court espace de temps, a été entouré par ses hommes d'armes et s'est couvert d'un casque nouveau, n'a pu être témoin de ce qui s'est passé. Il ne songe donc qu'à rétablir le combat, lorsqu'un cri d'alarme poussé par l'arrière-garde du baron de Ferrière, un cri de triomphe par les gens du sire de Guitot, ralentissent l'énergie de l'une des deux troupes, et donnent à l'autre une nouvelle vigueur; c'était le corps de réserve du comte de Montfort, qui, las de voir la victoire incertaine, s'était élancé avec son chef sur Arnulphe de

Belesme, l'avait culbuté, et répandait le désordre dans les troupes du baron de Ferrière. Celui-ci, ayant joint Hugues-à-la-Barbe, commençait avec lui la joute la plus meurtrière et la plus acharnée. C'en était donc fait des vassaux du baron ; c'en était fait d'Arnulphe qui s'efforçait en vain de les soutenir; mais soudain se précipite sur le sire de Guitot le sire de Vassy, survenu à l'improviste ; ce dernier repousse, enfonce, met en déroute le sire de Guitot. De là, le sire de Vassy passe à l'endroit où les seigneurs de Montgoméry ne soutiennent plus que faiblement l'attaque des châtelains de Beaumont et de Grantménil; il rassure ceux-là par sa présence et celle de ces brigands; il parvient à faire reculer ceux-ci, véritablement trop inférieurs en nombre pour leur résister.

Il n'y a donc que le comte de Brionne qui combatte avec un succès marqué; ses gens, en repoussant ceux du comte de Montreuil, ont séparé ce châtelain de Henri de Vieilles, et le

comte de Brionne, de Malles-Couronnes, qui l'avait combattu jusqu'alors. Bientôt les comtes de Brionne et de Montreuil vont se joindre, quand un cri de détresse que font en même temps entendre et les vassaux du baron de Ferrière et ceux du comte de Montfort, rend tous les glaives immobiles, et appelle tous les regards vers l'endroit où combattaient les chefs des deux armées. Tremblant de crainte, le vicomte de Beaumont y est déjà accouru ; quel spectacle a frappé ses regards? D'un côté, le baron de Ferrière, le casque brisé et la tête fendue jusqu'au menton ; de l'autre, Hugues-à-la-Barbe, cet infortuné père d'Adelinde, le cou percé d'outre en outre par l'épée du baron de Ferrière, dans laquelle il s'est enferré en donnant la mort à ce seigneur. C'est en vain que les écuyers du comte de Montfort lui prodiguent tous leurs secours; le sang qui, de sa blessure, a coulé en abondance dans sa gorge, a hâté ses derniers momens, et le père d'Adelinde, l'un des plus véritables amis de Judicaël, a

confirmé de par sa mort l'arrêt de perte et d'extermination, dont les premiers protecteurs de notre héros ont déjà subi la rigueur!

Également consternées par la fatale issue de cette journée déplorable, les deux armées se séparent d'un commun accord; l'une retourne au fort du baron de Ferrière, et y transporte les restes de ce malheureux châtelain; l'autre rentre dans son camp, avec les dépouilles mortelles du comte de Montfort.

Les honneurs funèbres furent rendus à ces deux malheureux chevaliers, dans leurs châtellenies respectives, avec toute la pompe que réclamait leur rang et toute la douleur qu'inspirait à leurs vassaux la perte de deux seigneurs dont la générosité leur allégeait le poids de la servitude. Mais qui pourrait peindre le désespoir qui saisit l'infortunée fille du comte de Montfort? A la vue de cette foule de chevaliers, d'écuyers, de pages, d'hommes d'armes, de vassaux, qui, les armes renver-

sées, entourent tristement le cercueil de son père, ombragé par sa bannière couverte d'un crêpe noir; Adelinde sur la tour où elle se tient alors, tombe évanouie dans les bras de ses compagnes. Long-temps, elle y reste sans connaissance et sans couleur. Enfin, revenue à elle au milieu de la nuit suivante, la jeune orpheline se trouve sur son lit, entourée de jeunes vassales, Anaïs, Blictide et Cérona, qui dorment couchées près d'elle sur des bancs recouverts à la hâte de quelques tapis. L'apparence de désordre qu'elle remarque dans tout ce qui l'environne, affecte péniblement la jouvencelle, provoque ses recherches, et lui rappelle, après bien des efforts, l'immense et douloureuse perte qu'elle vient d'essuyer; ce souvenir attère toutes ses facultés sans lui arracher une larme.

Durant tout le reste de la nuit, la pauvre châtelaine languit plongée dans une sorte d'engourdissement qui donne à sa douleur ce caractère d'insensibilité, dernier période où

elle puisse arriver sans ôter la vie et le seul où cette douleur soit incurable. Huit jours, l'infortunée demeura dans cet état, les yeux fixes et baissés, le front pâle, la démarche chancelante; et la malheureuse jouvencelle ne sortit de cette torpeur que pour effrayer par des accès de démence ceux dont les soins cherchent à lui adoucir sa déplorable destinée. Tantôt elle pousse des cris aigus et déchirans; elle se débat pour s'arracher aux mains qui la retiennent; elle appelle son père d'une voix lamentable; tantôt elle éclate en ris insensés; elle parle de fêtes et de plaisirs; elle y invite ses amies, et demande à se parer pour le retour de son père. Mais à peine a-t-elle prononcé ce nom qu'elle frémit, qu'elle frissonne, qu'elle tremble; et, recommençant ses clameurs, elle rejette toute consolation, toute nourriture; elle s'arrache les cheveux; elle se meurtrit le sein, la figure, les bras, et tombe ensuite dans un accablement léthargique où elle ne paraît déja plus faire partie des vivans.

9.

Tous les morts aujourd'hui sortent-ils du tombeau?

(G. Legouvé.)

Le jour même où avaient péri le comte de Montfort et le baron de Ferrière, un conseil s'était tenu entre Talvas, son fils, les sires de Montgomery, de Vassy et Giroies. Durant tout le combat, Talvas, attendant avec impatience la réussite des mesures qu'il avait prises pour se rendre maître de Judicaël, avait passé tout ce temps dans l'anxiété la plus vive. Au retour de l'armée, il s'était hâté de réunir au-

tour de lui tous les nobles hommes dont nous venons de parler; et, après avoir éloigné sous différens prétextes tous les écuyers et les servans, il interroge le sire de Vassy. Mais de quelle fureur Talvas n'est-il point transporté, lorsqu'il apprend que l'innocent objet de sa haine s'est encore dérobé aux fers qui le menaçaient? Après avoir d'abord exhalé son ressentiment en imprécations et en blasphèmes, le féroce châtelain se calme un peu, et c'est pour éclater en reproches contre les sires de Montgoméry, de Vassy et Giroies.

« — Quoi! s'écrie-t-il, ce n'est donc pas assez que toi, sire de Vassy, tu te sois laissé sottement tromper à l'abbaye du Bec et que mon plus grand ennemi ait échappé à tes coups, quand il pouvait périr sans que j'en éprouvasse aucun dommage puisque ç'aurait été sans ma participation. » En prononçant ces mots presque avec le ton de la demande, il regarde Malles-Couronnes, qui lui répond par un signe affirmatif. « — Il faut encore,

continue Talvas, que le comte de Montreuil ait sauvé le petit-fils de cet odieux Arnould; il faut que les sires de Montgoméry aient perdu l'occasion de remettre en mon pouvoir cet exécrable rejeton d'une famille abhorrée! »

« — Mais par la malédiction de Caïn! réplique le sire de Vassy, qui donc vous a pu faire croire que je me sois laissé tromper à l'abbaye du Bec et qu'Arnould n'y soit pas réellement tombé sous mes coups? »

« — Ne m'as-tu point juré toi-même, dit Talvas, qu'il était apparu dans la forêt de Belesme? »

« — Oui, certes! je vous l'ai juré, repart brutalement le sire de Vassy; mais, de par Brudemort! est-ce là un motif pour m'accuser de m'être laissé duper comme un enfant dans une affaire où j'avais tant d'intérêt à ce qu'on ne m'en imposât point? Et, de par l'enfer et ses diables! serait-ce la première

fois que les morts auraient déserté leurs tombeaux pour faire damner les vivans? »

Un geste approbatif de Malles-Conronnes vint en ce moment corroborer le discours du sire de Vassy.

« — Cependant, répliqua Talvas en jetant autour de lui un regard dont la timidité démentait évidemment l'apparente fermeté de ses paroles, je ne sache point qu'aucun de ceux que j'ai fait périr soit encore sorti du tombeau. »

« — Regarde!........ » s'écrie une voix de tonnerre qui part de la porte de l'appartement et qui fait tressaillir les auditeurs. Tous les yeux se tournent de ce côté. Apercevant alors un chevalier sans casque, d'une figure encore jeune, mais où la douleur a imprimé ses rides :

« — Que vois-je? s'écrie Talvas, Raoul-le-Preux!....... »

Il se lève, étend les bras, retombe sur son siége, détourne les yeux, les reporte vers la vision, et ne distinguant plus rien :

« — Chevaliers, dit-il, me serais-je trompé? n'ai-je point vu ici, sur cette porte, le...... » Et ses yeux effarés, ses mains tremblantes, annoncent qu'il n'ose en dire davantage.

« — Nous l'avons tous vu comme vous, répond Malles-Couronnes, dont l'inaltérable impassibilité contrastait singulièrement avec l'émotion générale; c'était bien Raoul-le-Preux, et cependant, qui a de meilleures raisons que nous pour le croire parmi les morts ? »

« — Personne, par la foudre du ciel, reprend le sire de Vassy d'un ton triomphant dans lequel perçaient à la fois la surprise et la satisfaction. Dites donc maintenant, dites, comte de Belesmè, qu'aucun des ennemis envoyés par vous chez les morts n'en est encore revenu; vous le voyez, la tombe

ne vous est pas plus fidèle qu'à moi; et vos victimes ne gardent pas mieux que les miennes les ordres que notre poignard leur a intimés. »

« — Trève de plaisanterie, sire de Vassy, repart Talvas d'une voix plus ferme; et nous, sires chevaliers, éloignons-nous au plus vite de ces lieux, où, pour recevoir les derniers honneurs, le baron de Ferrière n'a pas besoin que nous prolongions notre séjour. »

A ces mots, chacun sort de l'appartement, rappelle ses gens en donnant du cor, monte à cheval, et suit le comte de Belesme à la ville d'Alençon. Ce seigneur n'y demeura que le temps nécessaire pour apaiser quelques différends qui s'étaient élevés entre ses officiers et ses vassaux. Il se rendit de là à Belesme où il continua de se partager entre le soin de couver ses trésors et celui d'en arracher d'autres encore à ses trop malheureux vassaux. Arnulphe, son fils, mettait dignement à pro-

fit les leçons d'un tel père, et, de son côté, il accroissait son avoir par des expéditions sur toutes les routes voisines, où, de compagnie avec le sire de Vassy, il rançonnait le riche et le pauvre, le laïque et le religieux : et levait des contributions sur les maisons et les monastères, sur les églises et les châteaux. Les sires de Montgoméry ne lui cédaient en rien; Hiesme, où ils dominaient, était devenu le théâtre des plus exécrables attentats. Quant aux Giroies, plus de prudence et de circonspection présidait à leur conduite; et, sans s'interdire les crimes qui leur paraissaient fructueux, ils évitaient soigneusement d'en commettre d'inutiles. D'ailleurs, deux d'entre eux ne tardèrent point à s'absenter. Mal-les-Couronnes retourna dans la caverne où il avait établi son magique laboratoire; profonde solitude que jamais mortel n'osa troubler; et Robert Giroie, après une secrète conférence avec Talvas, partit accompagné seulement du sire de Vassy.

Cependant, ni les uns ni les autres n'étaient parfaitement tranquilles sur les deux apparitions qui avaient eu lieu, l'une dans la forêt de Belesme, l'autre dans le fort du baron de Ferrière. Ces deux visions, qu'ils regardaient comme surnaturelles, bouleversaient leurs cœurs déjà bourrelés de remords; et, quoi qu'ils fissent pour s'étourdir là-dessus, elles leur montraient la vengeance divine planant sur leurs têtes coupables et près de s'y appesantir. Ce qui aggravait encore leurs craintes, c'étaient et la disparition de Judicaël, et le regret poignant qu'ils éprouvaient de n'avoir pu s'emparer de sa personne, et leur appréhension de recevoir un jour par sa main les châtimens dont ils ne pouvaient se dissimuler que leurs forfaits les avaient mille et mille fois rendus dignes.

Si des cœurs aussi criminels ressentaient avec un vif chagrin la disparition de notre héros, quelle douleur ne devait-elle pas causer au vicomte de Beaumont! Ce dernier,

lorsque le trouble causé par le trépas du comte de Montfort se fut un peu calmé, n'apprit pas sans le plus violent désespoir l'enlèvement de son page par un chevalier inconnu. A la voix du vicomte, partirent de tous côtés des hommes dévoués et sûrs, auxquels il enjoignit de le venir retrouver à Beaumont, où le rappelaient et le desir de revoir Hellissente, sa fille, et la nécessité de veiller par lui-même à ses affaires. Il était accompagné de son frère Henri de Vieilles, dont la sagesse lui était alors plus indispensable que jamais pour l'aider à tempérer par une courageuse fermeté l'amertume du chagrin que lui coûtait l'absence de notre héros.

Pendant ce temps, Humphroy, comte de Pont-Audemer, prévenu par un héraut d'armes que son fils, le vicomte de Beaumont, lui avait dépêché, se rend au château de Vaudreuil pour s'opposer aux manœuvres que Talvas, les sires de Montgoméry et Giroies emploieraient afin de présenter au comte

d'Hiesme la rencontre du baron de Ferrière et du comte de Montfort sous un jour défavorable aux partisans de ce dernier. Le succès de ces manœuvres était d'autant plus à redouter que le comte d'Hiesme, à qui sa double charge de gouverneur du duc et de régent du duché de Normandie donnait le plus grand pouvoir, tenait par les liens du sang à la famille des sires de Montgoméry. Quelle que fût l'impartialité naturelle de ce seigneur, il était susceptible de se laisser influencer en faveur d'une cause que les sires de Montgoméry avaient embrassée. Aussi ne fût-ce pas sans une vive appréhension que Humphroy se présenta à lui. Le comte d'Hiesme, qui se promenait alors dans une vaste galerie décorée de trophées d'armes, le reçut avec une froideur qui indiquait d'avance une sorte de prévention peu avantageuse à la cause que venait plaider le comte de Pont-Audemer; mais à cette froideur se joignait une courtoisie qu'on ne pouvait guère se dispenser de témoigner à un seigneur aussi recommandable

que Humphroy, par son âge et sa renommée. Quand ce châtelain, étant entré en matière, eut rapporté au régent l'origine et les tristes résultats de la querelle qui avait éclaté entre le comte de Montfort et le baron de Ferrière :

« — Comte de Pont-Audemer, répliqua le comte d'Hiesme, je n'ai jamais desiré m'entremettre dans les contestations des seigneurs, et dans celle-ci moins que dans toute autre; mais je vous avoue que, si les amis du baron de Ferrière portaient contre le comte de Montfort et ses adhérens une plainte au conseil de notre seigneur le duc, les avis ne se déclareraient certainement pas pour le parti que vos deux fils ont embrassé. »

« — Et l'on punirait comme coupables, répond Humphroy, les victimes de la plus indigne agression ? »

« — Je ne vois ici d'agresseurs, répliqua le comte d'Hiesme, que le comte de Montfort,

puisqu'il n'a pas craint de faire au baron de Ferrière le plus sanglant outrage que gentilhomme ait jamais reçu. »

« — Quoi! sire comte, repart Humphroy avec chaleur, vous compteriez pour rien les outrageuses paroles proférées publiquement par le baron de Ferrière contre moi, contre mes enfans, contre les plus nobles et les plus fidèles maisons de Normandie? Ah! lorsque des princes perfides levèrent contre notre jeune duc la bannière de la rébellion, lorsque son trône ébranlé allait disparaître au milieu des tempêtes, qui est-ce qui en a affronté les fureurs? Qui est-ce qui a donné le signal du dévouement et du zèle? N'est-ce pas moi? Ne sont-ce pas mes enfans? N'est-ce pas ce malheureux comte de Montfort, dont on voudrait troubler la cendre et flétrir la mémoire? Ne sont-ce pas enfin tous ceux qui ont embrassé sa querelle? Et quelle récompense nous réserve-t-on? Le dédain pour les outrages que nous avons reçus; l'intérêt le plus vif pour

ceux qu'ont soufferts nos ennemis, qui sont les ennemis de l'état bien plus encore que les nôtres! Voilà le prix que le premier, le plus habile ministre de notre duc, le protecteur de son enfance, garde à la courageuse loyauté des défenseurs de son jeune maître. Par le salut de votre ame! sire comte, songez-y bien: si c'est là l'encouragement que vous réservez à la fidélité et le châtiment dont vous menacez la trahison, c'en est fait de l'état, du duc Guillaume, et de vous-même. »

Ce discours parut faire impression sur le comte d'Hiesme. Loin que ce seigneur s'offensât de la généreuse liberté qui avait dicté ces véhémentes paroles, il n'en estima que davantage le comte Humphroy de Pont-Audemer; et, après s'être recueilli quelques instans :

« — Sire Humphroy, dit le régent de Normandie, nous connaissons le courage que vous et les vôtres avez déployé en fa-

veur de la cause ducale, et les obligations qu'elle vous a ; mais, je vous le répète, je doute que les avis du conseil ne vous soient pas contraires : vos ennemis tiennent de tous côtés aux plus illustres familles ; et, au milieu des embarras d'une minorité orageuse, il serait périlleux de choquer leurs nombreux partisans. Le premier de vos adversaires, Talvas, dont le fils a combattu contre les vôtres, forme avec les sires de Montgoméry et Giroies une ligue trop puissante pour qu'il nous soit permis de l'attaquer. Mais voici ce que je peux vous promettre : j'apprends que le comte de Brionne s'est saisi de la tutèle d'Adelinde, fille de Hugues-à-la-Barbe, et je vais lui confirmer cette tutèle; Guiffard de Longueville, qui me quitte, m'a fait pressentir qu'Osbern de Crespon, après avoir recherché pour son fils la main d'Adelinde et avoir éprouvé un refus de la part du comte de Montfort, songerait à s'en venger en attaquant les domaines et en enlevant la personne de cette orpheline; si Osbern exécutait

cette menace, je le regarderais comme coupable de félonie; et il le serait effectivement, puisqu'il aurait enfreint la volonté du duc, par qui le comte de Brionne va être institué régent de la seigneurie de Montfort. Dans ce cas, j'appellerais contre le rebelle les forces du roi de France, si les nôtres ne suffisaient pas. Enfin, le crédit que me donne sur les sires de Montgoméry ma parenté avec eux, me fournirait le moyen d'empêcher de leur côté toute tentative contre vous. Quant à Talvas et aux Giroies, leur secrète alliance avec les comtes de Tello et de Tony et avec le sire de Guacé m'oblige à trop de circonspection pour que je puisse, à cet égard, vous donner la moindre promesse. »

Tandis que le comte d'Hiesme achevait ces derniers mots, une ombre se détacha d'un trophée, suspendu dans l'endroit le plus obscur de la galerie : cette ombre la traversa légèrement, et alla se perdre sous les arcades qui en soutenaient l'extrémité. Cet incident

échappa au régent de Normandie et fut remarqué par le comte de Pont-Audemer, qui toutefois n'y arrêta pas long-temps son attention. Ce dernier, après avoir remercié vivement le comte d'Hiesme de l'espoir qu'il lui avait inspiré, sollicita et obtint de voir, le jour suivant, le duc de Normandie.

Le lendemain, comme il sortait de l'appartement de son jeune suzerain, Humphroy rencontra le comte de Longueville, qui s'y rendait. Ces deux seigneurs se connaissaient et s'estimaient depuis bien des années. Ils s'abordèrent donc, et leur entretien roula sur la fin glorieusement fatale qu'avait trouvée Hugues-à-la-Barbe.

« — Plût à Dieu, notre sire, dit le comte de Longueville, que ce brave châtelain de Montfort en eût cru les conseils de ma vieille amitié ! Il vivrait encore, ou du moins il aurait assuré à sa fille une protection puissante et un heureux avenir. »

« — Passe pour la protection, réplique Humphroy, mais pour l'heureux avenir, je n'en crois rien; car qui de nous ignore, sire comte, que, pour un cœur qui aime, le bonheur n'existe qu'avec l'objet de son amour. »

« — Songes d'amans que tout cela, comte de Pont-Audemer ! répond Guiffard : ne devriez-vous pas, à votre âge, être revenu de toutes ces fadaises? D'ailleurs, pensez-vous qu'Adelinde en possède mieux l'objet de sa tendresse maintenant que son père est mort, et que le jouvencel, possesseur de son affection, ou ne se trouvera plus, ou ne se montrera que pour tomber sous les coups des ennemis les plus acharnés? »

« — Que voulez-vous dire, sire chambellan? » demande Humphroy avec anxiété.

« — Ce lieu, répond le comte de Lon-

gueville, n'est point propre à une explication de cette nature. Quand partez-vous? »

« — Mon intention, réplique Humphroy, est de m'en retourner sur-le-champ à Pont-Audemer. »

« — Ne partez que ce soir à huit heures; allez au petit pas, mais ne vous arrêtez point. »

A ces mots, prononcés très bas et d'une voix presque inarticulée, le comte de Longueville se sépare du comte de Pont-Audemer. C'est avec une impatience extrême que ce dernier attend le moment fixé pour son départ. Enfin, huit heures sonnent; il monte à cheval et part avec sa suite, aussi lentement qu'on le lui a recommandé. Il chevauchait déjà depuis deux heures, se demandant à quoi tendait le délai qu'avait exigé le comte de Longueville et l'injonction qu'il lui avait adressée. Tout-à-coup il voit passer près de

lui un cavalier qui semble venir également du château de Vaudreuil. Peu d'instans après, le cavalier rebrousse chemin ; il passe près de Humphroy ; il y repasse encore, et, enfin, l'accostant :

« — Convenez, lui dit-il, comte de Pont-Audemer, que vous commenciez déjà à désespérer de ma venue. Mais doublons le pas, s'il vous plaît ; laissons un peu en arrière vos hommes d'armes, et surtout ne prononcez pas mon nom. »

Humphroy, qui a reconnu la voix du comte de Longueville, lui répond par un signe affirmatif, met, comme lui, son cheval au trot ; et, quand ils se sont suffisamment éloignés :

« — Comte de Pont-Audemer, dit Guiffard, je vais vous expliquer avec la plus grande franchise ce que je vous disais ce matin, et vous donner tous les éclaircissemens

que je me suis procurés par intérêt tant pour vous et vos deux fils que pour un jeune orphelin à la veille de tomber sous les coups de la haine la plus envenimée. Quand j'annonçai à Osbern de Crespon que son fils était refusé par le comte de Montfort, je ne vis que trop le violent ressentiment qu'en éprouvait cet orgueilleux sénéchal de Normandie; car, ses nerfs se contractant avec force, un tremblement soudain agitant tout son corps et la voix venant à lui manquer, il fut contraint de me congédier du geste. Le surlendemain, je le vis entrer dans ma chambre, le front rayonnant de joie : « — Hé bien, me dit-il, le sort des combats a pris soin de me venger d'un insolent refus : Hugues-à-la-Barbe a perdu la vie. » Je venais de l'apprendre comme lui, et j'en étais navré de douleur. « — Du moins, lui répondis-je, la pitié et le respect que devrait vous inspirer sa mort auraient pu vous faire dissimuler la satisfaction qu'elle vous inspire. » J'achevais à peine ce peu de paroles que, se levant avec viva-

cité : « — Du respect? me dit-il, de la pitié? Ah ! dites plutôt de la haine et de la vengeance ! Oui, je donnerai à mon fils, si bon me semble, celle qu'on lui a refusée, et je livrerai au dernier supplice le misérable aventurier qui n'a pas appréhendé d'être la cause du refus que j'ai eu à souffrir de Montfort. » A ces mots, il se retira. Effrayé de ces paroles, je fis soigneusement surveiller le comte de Crespon, et j'appris que deux étrangers, étant venus le trouver, avaient eu avec lui une assez longue conférence. Je sus également que l'un de ces deux visiteurs rôdaient dans le château de Vaudreuil. Enfin, jaloux d'éclaircir tous les soupçons que ces manœuvres m'inspiraient, j'ai été, ce matin, trouver le sire de Crespon. A mon arrivée, il reconduisait ses deux hôtes, en qui j'ai reconnu le sire de Vassy et Robert Giroie. Je n'ai entendu de leur part aucun discours suivi; seulement, les noms du comte d'Hiesme, du roi de France, de Judicaël, du comte de Brionne, d'Adelinde et de Talvas, revenaient souvent

dans leur conversation ; au moment de se séparer : « — Par la foudre du ciel et le feu des enfers ! dit le sire de Vassy, soyez sûr qu'avant demain matin, il aura perdu toute envie d'appeler le roi de France. Quant au jouvencel, nous le tenons, ou peu s'en faut ; et, pour la damoiselle, moyennant votre intervention, vous l'aurez à votre vouloir, quand bon vous semblera. » Je n'en pus saisir davantage. Dans l'entretien que j'ai eu ensuite avec le comte de Crespon, tous mes efforts pour le forcer à s'expliquer ont été inutiles. J'ai pourtant remarqué que la colère succédait sur sa figure à l'indifférence, quand il a été question d'Adelinde et de Judicaël. Il a été fait, une fois, mention du comte d'Hiesme, et j'ai vu le ressentiment se peindre dans les traits d'Osbern avec une espèce de joie féroce et de dédain insultant. Du reste, je n'ai appris absolument rien de positif ni sur les espérances ni sur les projets de ce seigneur. »

Tel fut le récit du comte de Longueville. Le comte de Pont-Audemer et lui cherchèrent inutilement à en tirer quelque conclusion qui les aidât à se conduire au milieu des embarras qu'on semblait sur le point de leur susciter : car le comte de Longueville s'attendait bien à ne pas être épargné, si l'on parvenait à écraser le comte de Brionne, le comte de Pont-Audemer et tous ceux qui leur étaient attachés par la parenté, l'amitié ou des alliances. Mais tout ce que Guiffard avait pu recueillir ne présentait qu'incertitude et obscurité. Ce qu'on voyait clairement d'après les paroles du sire de Vassy, c'est que les discours tenus la veille à Humphroy de Pont-Audemer par le comte d'Hiesme n'étaient point inconnus à ce féroce partisan de Talvas. On pouvait aussi conjecturer que les ennemis de Judicaël n'ignoraient point la retraite où ce jouvencel avait été conduit par son ravisseur mystérieux; enfin il était aisé de préjuger qu'Adelinde était comprise dans les projets de vengeance formés contre l'objet de son amour.

Ayant ainsi devisé, nos deux chevaliers se séparèrent; le comte de Longueville retourna chez lui et Humphroy continua sa route vers Pont-Audemer; d'où il dépêcha sur-le-champ un écuyer au vicomte de Beaumont, son fils, pour l'informer des promesses faites par le régent de Normandie, et des éclaircissemens obtenus par l'entremise de Guiffard.



10.

Tout est prêt pour l'attaque et tout pour la défense.

(VOLTAIRE.)

Le vicomte de Beaumont avec Henri de Vieilles, son frère, s'était rendu, comme nous l'avons dit plus haut, dans son château de Beaumont, où les caresses d'Hellissente lui faisaient supporter avec plus de courage l'absence de son page favori et le retard des écuyers qu'il avait envoyés à la recherche du jouvencel. Peu à peu, cependant, il les vit revenir. Les uns n'apportaient aucune nou-

velle ; les autres annonçaient vaguement qu'on avait vu sur le chemin de la *Forêt aux lions*, un paladin peu différent du chevalier qui avait enlevé Judicaël, et un jeune homme qui ressemblait fort à notre héros. Enfin, les derniers qui arrivèrent donnèrent des détails plus circonstanciés : ils avaient été à la *Forêt aux lions* ; ils y avaient pénétré ; ils en avaient battu toutes les allées et jusqu'aux retraites les plus solitaires ; dans une clairière voisine d'un roc formant, dans l'un de ses flancs, une grotte spacieuse dont l'entrée et le sommet étaient couverts de hautes et épaisses broussailles, ils avaient vu un jouvencel qui, à peu près de l'âge et de la taille de Judicaël, joutait contre une quintaine grossièrement fabriquée ; à quelques pas de lui était un homme assez vieux et vêtu d'un pourpoint en peau de buffle. Au bruit qu'en approchant firent les écuyers, le jeune homme et le vieillard se retournèrent, les aperçurent, et disparurent en un clin d'œil, sans que les envoyés du vicomte de Beau-

mont distinguassent le lieu par où ils s'étaient échappés. Ce fut en vain que les écuyers pénétrèrent dans la caverne; lorsque après bien des peines ils en eurent franchi le seuil, ils ne virent qu'une espèce de chambre assez vaste, mais où personne, avant eux, ne paraissait s'être frayé une route. Contrariés par la superfluité de leurs perquisitions, ils étaient revenus trouver leur maître et lui rendre compte du peu qu'ils avaient découvert.

Ce fut quelques jours après le retour de ces derniers serviteurs que le vicomte de Beaumont reçut le message du comte de Pont-Audemer, son père, et qu'il apprit les dangers qui planaient sur Adelinde et sur Judicaël. Se confiant en la protection que le comte de Brionne accordait à la fille de l'infortuné Hugues-à-la-Barbe, le vicomte de Beaumont convoque sur-le-champ le ban et l'arrière-ban de ses vassaux; il les range sous sa bannière; il expédie un exprès au sire de

Grantménil pour l'engager à réunir ses chevaliers et à se diriger avec eux vers les murs de Rouen, où il se propose de le joindre à son retour ; il fait ses adieux à Hellissente, et part pour la *Forêt aux lions*, résolu qu'il est de la visiter dans ses moindres parties jusqu'à ce qu'il ait trouvé et replacé sous sa sauve-garde le jeune damoisel dont il a juré d'être le protecteur. Henri de Vieilles, fidèle à accompagner son frère, le vicomte de Beaumont, lui promet de le seconder et de lui faciliter la découverte qu'il desire.

Ne nous figurons point que ce soit avec ces regrets timides qui caractérisent une fille vulgaire et d'un faible courage, que la noble et généreuse Hellissente voit partir son père : l'ame héroïque de cette jouvencelle sait que sans Judicaël, ce père chéri aurait succombé sous les coups de redoutables adversaires ; elle s'indignerait donc contre elle-même si un attachement plus égoïste que tendre la rendait contraire à la résolution qui

fait voler son père à la recherche de notre héros.

Il y chevauche déjà depuis quelque temps, lorsqu'il voit accourir à lui un chevalier armé de pied en cap, à cheval, tout couvert de sueur et de poussière; à son cimier, à son panache, à son bouclier, le vicomte a reconnu le sire de Guitot.

« — Tout est perdu, si vous ne nous secourez, crie le vieux chevalier du plus loin qu'il aperçoit le vicomte, je viens de Beaumont; et ne vous y trouvant pas, je me suis mis sur-le-champ à votre poursuite. Venez, ah! venez au secours du comte de Brionne et de ses chevaliers; venez, peut-être est-il temps encore! »

« — Que dites-vous? réplique le vicomte avec surprise; quel ennemi assez audacieux, quelle force assez imposante?...... »

« — Talvas, le sire de Vassy et les Giroies, auxquels Osbern de Crespon et les sires de Montgoméry se sont sans doute joints à l'heure qu'il est. »

« — Mais mon père m'avait mandé que, favorable à notre cause, le comte d'Hiesme.... »

« — Le comte d'Hiesme n'est plus; Vassy et Robert Giroie, sans pitié pour son âge, sans égard pour ses vertus, sans redouter le roi de France qui lui avait confié la Normandie et notre jeune duc, ont massacré dans son lit cet infortuné vieillard. Tout est en confusion au château de Vaudreuil; et, profitant de ce désordre, nos ennemis sont venus en force nous assaillir dans le château de Montfort. Hâtez-vous donc, si vous voulez embrasser vivans le comte de Brionne et Adelinde; car le comte, réduit au désespoir, non-seulement a juré de périr avec tous ses vassaux et tous ceux de Montfort plutôt que de rendre ce château, mais il proteste encore que, s'il ne

peut se défendre, il terminera la vie d'Adelinde avant de perdre la sienne. »

A ces mots, le vicomte de Beaumont, son frère, et tous leurs chevaliers, frémissent d'horreur et se récrient unanimement contre l'inhumanité d'une pareille détermination.

« — Quoi ! s'écrie le vicomte ; le sire de Brionne, qui s'est toujours montré plein d'un si tendre attachement pour la malheureuse Adelinde, sa filleule....? »

« — Et c'est parce qu'il lui est attaché, reprend le sire de Guitot, qu'il se porterait à une telle extrémité : il aimerait mille fois mieux la voir au tombeau qu'au pouvoir de Talvas et de ses complices. »

« — D'après ce que mon père m'a écrit, répond le vicomte, et ce que vous-même m'avez dit de l'appui qu'Osbern de Crespon prête à Talvas de Belesme, on peut conjectu-

rer que, si le comte de Brionne est vaincu, ce ne sera point dans les mains de Talvas, mais en celles d'Osbern, qu'Adelinde court risque de tomber. Or, vous n'ignorez point que le comte de Brionne eût volontiers donné son assentiment au mariage du fils d'Osbern avec Adelinde, si le père de celle-ci y eût adhéré. »

« — Sans doute, réplique le sire de Guitot, mais le comte de Brionne ne se trouve plus dans la même position. Le comte de Montfort a cessé d'exister, et l'on peut dire que s'il a perdu la vie, ç'a été pour sanctionner son refus à la demande du comte de Crespon. Le respect qu'aux dernières volontés d'un ami mourant doit le comte de Brionne, lui ferait donc une loi de mettre tout en œuvre pour empêcher que ces dernières volontés ne soient actuellement violées; combien plus ne doit-il pas s'opposer à ce qu'elles le soient, quand il est convaincu qu'un seigneur aussi cupide, aussi puissant, aussi orgueilleux que Talvas ne pourra dompter ses

passions, restreindre son autorité, humilier son orgueil, au point de céder à un autre une jeune et belle châtelaine, dont la possession flatterait son avarice en augmentant ses domaines? »

A ce discours, le vicomte de Beaumont tombe dans une profonde rêverie : il sent la justesse de cette réponse; il tremble à la seule idée de la cruelle alternative où se trouve la malheureuse fille de Hugues-à-la-Barbe, condamnée ou à périr sur le seuil de la vie, ou à subir les lois et les outrages d'un tyran avare et cruel. Aussi deux sentimens luttent-ils avec une force égale au fond de son cœur : l'un le porte à voler à la défense d'Adelinde, dont il a promis au comte de Montfort de protéger la personne et les biens; l'autre, non moins impérieux, parce qu'il est autorisé par la reconnaissance, l'engage à s'élancer sur les traces du jeune héros à qui il doit la vie, et que sa tendresse alarmée lui montre entouré de piéges et de périls.

Après avoir long-temps flotté dans l'indécision la plus cruelle, il adopte enfin une résolution qui lui semble concilier tous les intérêts : il donne à Henri de Vieilles la moitié de ses troupes et le charge d'aller avec le sire de Guitot au secours du château de Montfort et de ses habitans, tandis qu'avec ce qui lui reste d'hommes d'armes, il part pour la *Forêt aux lions*, promettant de revenir sous peu avec le sire de Grantménil joindre ses efforts à ceux du comte de Brionne. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'on parvint à faire consentir le sire de Guitot à cet arrangement.

« Ce n'est pas, disait-il, quand nos ennemis sont si puissans qu'il nous convient de partager nos forces. S'ils ont divisé les leurs pour courir sus en même temps à Judicaël et à nous, profitons de leur affaiblissement pour les écraser avec plus de facilité. »

Ainsi parlait le sire de Guitot; mais le vi-

comte de Beaumont était immuablement décidé à ne pas perdre un instant pour retrouver Judicaël.

En se fixant à cette résolution, le vicomte ne songeait pas qu'ayant diminué de moitié le nombre de ses combattans, il n'avait qu'à rencontrer quelques forts détachemens de troupes ennemies pour ne pouvoir ni se tirer du péril où il se trouverait, ni travailler avec quelque chance de succès à conserver les jours de Judicaël. L'imprudent seigneur en fit bientôt la triste expérience ; car à peine eut-il approché de la *Forêt aux lions*, que l'éclat de quelques armures qui rayonnaient dans l'épaisseur du taillis, frappa ses regards et l'avertit de se tenir sur ses gardes. Mais, comme il faisait faire halte à ses troupes pour prendre les précautions que la prudence prescrit en pareilles circonstances, on vient lui apprendre qu'un nombreux corps de cavalerie s'avance à toute bride et va le prendre en queue.

« — Quel blason porte sa bannière » ? demande le vicomte.

« — Trois chevrons de gueules sur un champ d'argent, » lui répond son écuyer.

« — Préparons-nous donc au combat, réplique le vicomte de Beaumont ; ces troupes sont celles de Talvas. »

Animé par le péril; et, puisqu'il ne peut l'éviter, résolu de le vaincre ou d'y succomber avec gloire, le vicomte court se placer au premier rang : il suspend son écu à son cou ; il saisit avec ses dents les rênes de son cheval ; il prend d'une main sa bannière, de l'autre son épée ; il fait sonner la charge, et s'élance avec les siens à travers la forêt. De là se font aussi entendre et des trompettes sonnant la charge, et le cliquetis des glaives qu'on tire de leurs fourreaux, et le hennissement des coursiers, et le bruit de leurs pas ; tous ces différens bruits répétés, renvoyés, redoublés par

les échos voisins, enflamment l'ame belliqueuse du vicomte de Beaumont, autant que celle de ses guerriers. Déjà ce généreux et brave châtelain a commencé une lutte non moins inégale et désavantageuse pour lui par le nombre de ses adversaires que par le poste dont ils ont eu d'avance le temps de se pourvoir et de profiter.

Tandis qu'afin de retrouver Judicaël, le protecteur de ce jeune page s'expose à des périls dont il n'a pas même eu l'idée avant d'y être abandonné, presque sans autre ressource que sa valeur, Henri de Vieilles et le sire de Guitot ont dirigé leur course et celle de leurs hommes d'armes vers le château de Montfort. Comme ils y arrivent d'un côté, ils voient s'en approcher de l'autre une petite armée, dont les bannières, portant un *champ de gueules à la quinte-feuille d'hermines*, leur font reconnaître les troupes du comte de Crespon. La *guaite*, qui, du beffroi du château, examine la campagne et la découvre

tout entière, fait retentir son cornet, et annonce aux habitans du manoir de Montfort le secours que leur amène le sire de Guitot et le renfort qu'Osbern guide vers le camp de leurs ennemis. Tous les défenseurs d'Adelinde accourent sur les remparts et contemplent les auxiliaires qui leur arrivent et dont l'approche d'Osbern de Crespon et de ses chevaliers leur fait encore mieux apprécier l'avantage. Déja les deux nouveaux protecteurs d'Adelinde ont été introduits dans le châtel. Le comte de Brionne, qui s'est avancé à leur rencontre, les embrasse avec reconnaissance; et, les conduisant dans la salle où, un an auparavant, ils s'étaient vus réunis au comte de Montfort, au sire de Grantménil, au vicomte de Beaumont, à Judicaël :

« — Sires chevaliers, dit le comte de Brionne, je ne saurais vous dire combien je suis affligé que le vicomte de Beaumont ait refusé de céder à vos instances, et se soit obstiné à s'exposer pour un enfant dont la

vie, quelque précieuse qu'elle lui paraisse, ne pouvait être préférée à celle de tant de braves chevaliers, auxquels il était si important de prêter assistance contre des adversaires aussi acharnés que nombreux. Plaise au ciel que ce téméraire châtelain n'ait pas lieu de s'en repentir ! et qu'un désastre !.... »

Comme il proférait ces paroles, la cloche d'alarme, qui, du haut du beffroi, ébranlait les airs de ses coups précipités, a soudain interrompu le comte de Brionne. Son écuyer, qui entre en ce moment, l'avertit que, fiers des alliés nombreux qui leur sont arrivés, les ennemis sortent de leur camp; et, rangés en demi-cercle autour du château de Montfort, ils se disposent à y livrer un assaut général. A cette annonce, les chevaliers rattachent promptement quelques-unes des pièces de leurs armures dont ils s'étaient débarrassés ; ils assignent à leurs gens les postes que ceux-ci doivent occuper sur la muraille; eux-mêmes ils y prennent les leurs, et attendent

les ennemis dont l'attaque vient éprouver leur vaillance et fournir à l'un et à l'autre parti une occasion de vengeance, de carnage, de gloire. Dans les deux armées régnaient effectivement ces puissans mobiles, à l'impulsion desquels ont presque toujours obéi les ames les plus héroïques. Encore dans leur native énergie, parce qu'une civilisation corruptrice n'en avait pas tari la source avec celle de toutes les grandes actions, ces passions fières et sauvages animaient d'une féroce ivresse ces cœurs où elles dominaient, et les précipitaient les uns contre les autres avec une indomptable fureur.



II.

Quel est cet inconnu ? . . . .

(Voltaire.)

PENDANT que tant de chevaliers magnanimes attendent, affrontent, donnent ou reçoivent la mort, quel est le destin de Judicaël, cause innocente de tout le mouvement qui s'opérait alors et de tous les malheurs produits par la discorde qu'il avait allumée sans le vouloir entre un si grand nombre de gentilshommes et de châtelains ?

Il avait été enlevé, avons-nous dit, par un inconnu. Quel cet inconnu était-il? nul ne le savait. Des armes noires, un casque sans cimier, un bouclier sans devise, ne permettaient de suppléer, par aucune appellation caractéristique, son nom que tout le monde ignorait. Seulement un magnifique fermail en diamant était attaché à son cou; de ce fermail pendait une main décharnée complètement et si bien qu'on distinguait à merveille les fils-de-fer au moyen desquels se rattachaient, les uns aux autres, les os qui en formaient les doigts. Aussi le peuple de ces contrées le nommait-il universellement le *Chevalier au brillant fermail.* A peine Judicaël eut-il donc été enlevé du champ de bataille par le *Chevalier au brillant fermail* et eut-il repris l'usage de ses sens, qu'il ne fut pas peu surpris de voir son guide diriger sa course vers le buisson de Cornilaſſe près duquel le baron de Ferrière avait bâti sa citadelle. L'étonnement du jouvencel redouble quand il s'aperçoit que c'est à cette citadelle qu'il est

conduit. Il y arrive en peu de temps. Déjà le *Chevalier au brillant fermail* en franchit avec lui les fossés et le fait s'arrêter devant une poterne qui s'ouvre dès que le chevalier a tiré, du cor qu'il porte suspendu sur sa poitrine, un son triste et mystérieux comme le chant que les bergers de la Brie répètent au lever de la pleine lune. Judicaël et son compagnon sont introduits dans l'intérieur du fort par Olivier de Belesme. Ce jeune homme, neveu de Talvas, était le seul membre de cette famille auquel une vertu éprouvée eût mérité l'estime générale. Olivier fait passer Judicaël et son guide par un escalier étroit et sombre d'où ils entrent dans un appartement assez vaste. Il remet alors une clef au chevalier et se retire ensuite. Judicaël, resté seul avec son extraordinaire compagnon, hasarde quelques plaintes sur son enlèvement.

« — Sans doute, lui répond le chevalier, j'aurais beaucoup mieux agi en te laissant

périr tout-à-l'heure sous les coups de Roger de Montgoméry? Talvas, du moins, m'en aurait su gré. »

A ces mots, il lève la visière de son casque et un sourire de dédain se dessine sur ses lèvres.

« — Damoisel, dit-il ensuite à notre héros après quelques instans de silence, ne pense pas que je désapprouve le noble sentiment qui te fait regretter de n'être pas près de ton bienfaiteur quand il est exposé au péril. Je te rendrai à ses soins, mais, avant de te confier à sa loyauté, je veux que tu m'aides dans l'exécution d'un dessein qui ne sera point sans influence sur le reste de ta vie. »

« — Et quel droit avez-vous pour me retenir ici contre ma volonte? » lui demande fièrement Judicaël.

« — Je t'ai sauvé la vie, lui répond son in-

terlocuteur; un pareil service ne m'autorise-t-il pas à en requérir un de ta courtoisie? »

Judicaël rougit à ces mots; et, s'accusant tout bas de manquer de reconnaissance et de générosité :

« — Je n'ignore point, reprend-il avec embarras, l'obligation que je vous ai; aussi, me serais-je empressé de satisfaire à vos desirs, si vous me les aviez manifestés plutôt comme une demande que comme un ordre. »

« — J'entends, jouvencel, tu veux qu'on te laisse le mérite de rendre service à ton tour; et ta fierté s'indigne de paraître recevoir des commandemens. Hé bien, sache que, si je te commande, c'est parce que j'en ai le droit. »

« — Le droit? répliqua Judicaël, et d'où le tenez-vous? »

« — Deux mots suffiront pour t'en instruire..... »

Le *Chevalier au brillant fermail* allait continuer, lorsque le bruit causé par une nombreuse troupe de cavalerie, l'avertit que la petite armée du baron de Ferrière revenait déjà dans le fort. Saisissant alors avec précipitation la clef qu'Olivier lui a remise, le chevalier ouvre un cabinet voisin, dont il ôte la clef et ferme la porte, après y avoir suivi Judicaël qu'il y a d'abord fait entrer.

« — Renvoyons à un autre temps, dit-il à notre héros, l'explication que je voulais te donner : le temps presse trop pour le perdre en des propos inutiles; souviens-toi seulement du péril dont je viens de te délivrer; regarde cette main qui est suspendue à mon cou, cette main qui te sera un jour plus chère que tous les trésors; et soumets-toi sans résistance à ce que j'exige de toi. »

A ces mots, prononcés d'une voix basse, mais ferme et pleine d'autorité, Judicaël, intimidé et ne sachant que répondre, à demi-persuadé par l'attachement qu'il se sent malgré lui pour son singulier Mentor, revêt par l'ordre de celui-ci une tunique blanche, brodée en laine verte; il adapte à son menton une barbe postiche; il se laisse dessiner des rides sur le front et chausse des brodequins dont les semelles épaisses exhaussent sa taille de quelques pouces. Dans ce moment, on entend plusieurs personnes passer dans la salle voisine; le chevalier prête l'oreille; il regarde à travers un étroit guichet qu'il referme aussitôt; il ouvre dans un coin obscur une porte secrète et pénètre avec Judicaël dans le vestibule de la salle où sont rassemblés Talvas et ses complices, dont la conversation est entendue par notre héros et par son guide. C'est Judicaël qui se montre à eux, quand le comte de Belesme, insultant à ses victimes, leur reproche de ne point sortir du tombeau; et c'est le *Chevalier au brillant fermail* qui,

par les paroles précédemment rapportées, jette la terreur dans l'ame de Talvas et de ses partisans. Profitant du trouble qu'ils viennent de répandre, notre héros et son mystérieux conducteur rentrent dans le cabinet; ils reviennent de là dans l'appartement où Olivier les a quittés; ils regagnent ensuite à l'aide de l'escalier, la poterne par laquelle ils se sont introduits dans le fort; et, après une marche forcée, qu'ils n'interrompent que pour prendre quelques alimens dans une cabane isolée, ils arrivent enfin dans la *Forêt aux lions*.

Le *chevalier au brillant fermail* descend alors de son coursier; Judicaël en fait autant; et, sur les pas de son protecteur temporaire, il s'avance à travers mille détours jusqu'à un rocher dont l'un des flancs est creusé en forme de caverne. C'est là que nos voyageurs laissent leurs destriers. Ils se dirigent ensuite vers le flanc opposé, où, sous d'épaisses broussailles, une porte formée d'un bloc de gra-

nit, de même couleur que le reste du rocher, est mise en mouvement au moyen d'un secret. Le chevalier le fait agir, aussitôt la porte s'ouvre et laisse à découvert l'entrée d'un étroit passage, où s'engage le damoisel précédé par son guide. Quand ils ont marché quelques minutes dans un couloir obscur, notre héros s'aperçoit que ce couloir devient à chaque instant plus tortueux, plus humide, et qu'il a une pente de plus en plus inclinée. Après une course d'environ une demi-heure, le chevalier s'arrête dans une espèce de carrefour. A une flamme rougeâtre, qui, de moment en moment, s'élance d'un vase de bronze placé sur un fût tronqué, un flambeau de résine s'allume et sert à diriger les pas de nos voyageurs dans un dédale de longs corridors. A chaque pas, les regards du jouvencel sont frappés de quelque objet nouveau et extraordinaire : ici, des cristallisations, en réfléchissant la clarté du flambeau, colorent de l'éclat le plus animé, le plus riche, le plus varié, les fantastiques et

bizarres images qui leur doivent l'existence ; là, une espèce de mur en rocailles est tapissé de guirlandes formées avec des ailes de hiboux et de chauves-souris, avec des peaux de couleuvres et de serpens, avec des crânes et des ossemens humains; un murmure sourd et sinistre, comme les gémissemens du cercueil, s'exhale de ces funéraires ornemens, agités par le vol des oiseaux de nuit que la lueur du flambeau arrache tout-à-coup à l'obscurité séculaire, où ils se plaisent à ensevelir leur être immonde et leur difforme laideur. Répercutés et renvoyés successivement d'échos en échos, les cris qu'en fuyant poussent ces monstres nocturnes, se mêlent, se confondent et se perdent dans le mugissement produit par les cataractes souterraines dont les eaux invisibles, se précipitant d'abîmes en abîmes, semblent miner à grand bruit et menacer d'un éboulement prochain le sol où marche notre héros. Mais lui, sans en paraître ému, s'avance avec intrépidité sur les pas du *chevalier au brillant fermail.*

Bientôt ils parviennent l'un et l'autre à l'extrémité d'une galerie basse et cintrée qui se termine par une petite porte. Les larges barreaux de fer qui la composent permettent à la vue de distinguer au loin, à travers leurs intervalles, une clarté noirâtre et sombre, entourée d'une nuée vaporeuse. Le *chevalier au brillant fermail* donne du cor ; les voûtes en retentissent long-temps ; et, quand le silence s'est rétabli, on entend un cor lointain répéter les notes que le chevalier a modulées. Un instant après, on voit se mouvoir et approcher insensiblement la clarté qu'on avait remarquée dans l'éloignement ; enfin elle n'est plus qu'à quelques pas de la porte, et l'on distingue un vieil écuyer revêtu d'un pourpoint en peau de buffle, une large et lourde épée au côté, et la tête couverte d'une calotte de fer ; d'une main il tient plusieurs branches de pin allumées, et de l'autre une grosse clef dont il se sert pour ouvrir la porte. Judicaël et son guide l'ont bientôt franchie. S'adressant alors à ce dernier :

« — Dieu soit béni! Monseigneur, dit le vieil écuyer en s'inclinant avec respect, je n'ai jamais ni tant desiré vous revoir, ni tant désespéré de votre retour. »

« — Et pourquoi cela, mon fidèle Guy? » lui demande le chevalier.

« — Parce que, me rendant hier au soir de Rouen dans cette retraite, je trouvai une foule de trouverres dont les uns célébraient la mort du baron de Ferrière, et les autres celle du comte de Montfort; car les premiers attribuaient la victoire à Hugues-à-la-Barbe, et les seconds à son adversaire. Ils mêlaient à leurs récits un grand nombre de circonstances incroyales. La manière dont ils racontaient la perte d'un jeune page et la mort des deux châtelains, me sembla surtout des plus étranges : le premier, disaient-ils, avait été dévoré par le diable, qui, sous la forme d'un monstre marin, s'était élancé de la rivière; puis ils ajoutaient, le baron de

Ferrière et le comte de Montfort allaient se joindre et se combattre, quand, la terre s'entr'ouvrant tout-à-coup devant eux, il s'en est élevé une fumée épaisse et bitumineuse qui les a suffoqués eux et leurs destriers. Vous sentez, Monseigneur, qu'après de semblables rapports je ne pouvais guère être sans inquiétude, puisque je vous savais sur le théâtre où s'étaient passés de tels événemens. »

« — Sois tranquille, mon brave Guy, réplique le chevalier; tu connais le sentiment qui m'attache encore à la vie, il te garantit ma prudence et ma circonspection. S'il en était autrement, comment aurais-je fait pour t'amener ce damoisel dont les traits ne te seront peut-être pas inconnus ? »

Le chevalier, Judicaël et Guy étaient alors arrivés à l'extrémité de la seconde galerie, en face d'un énorme bloc de rocher grisâtre, percé de quelques ouvertures de forme irré-

gulière. Guy approcha du visage de Judicaël les branches enflammées qu'il portait, et lorsqu'il eut attentivement fixé notre héros :

« — Beau sire Dieu ! s'écria-t-il, quelle ressemblance ! . . . . » Car Judicaël portait encore le costume sous lequel il était apparu à Talvas : « — Se pourrait-il, continue le vieil écuyer, que la tombe ne fût pas inexorable à nos prières, et que des vœux si ardens, mais pendant long-temps si inutiles, eussent enfin été exaucés?.... Raoul-le-Preux.... »

« — Non, brave Guy, reprend le chevalier avec un douloureux soupir ; la tombe est toujours inexorable. Ce n'est point Raoul-le-Preux que tu vois, c'est son fils, c'est celui de Hildeflède. Voici, damoisel, ajoute-t-il, en présentant un parchemin à notre héros, voici mes motifs pour réclamer de toi l'obéissance que j'en ai exigée : lis cet écrit ;

c'est le testament de ton aïeul, Arnould, comte de Sonnois. Par cet acte, cet infortuné seigneur m'investit de tout le pouvoir qu'il aurait eu sur toi, si la mort ne te l'eût enlevé. Tu ignores qui je suis; et, pour le moment, il m'est impossible de te l'apprendre; mais, je te l'atteste sur ma conscience, sur mon honneur, sur notre saint ordre de chevalerie, ce que je viens de te dire est conforme à la plus exacte vérité. Plus tard tu en sauras davantage. »

A ces mots, Judicaël prenant le parchemin qui lui est présenté, l'ouvre, le parcourt, et y trouve effectivement qu'Arnould, comte de Sonnois et père de Raoul-le-Preux, laisse au chevalier auquel il confie cet acte, le soin d'administrer ses biens et de tenir en tutèle jusqu'à parfaite majorité tous ceux de ses petits enfans qui se seront dérobés à la haine de ses ennemis. »

» — Jouvencel, continue alors le *cheva-*

lier au brillant fermail, c'est toi que ce testament regarde : tu es le fils de Raoul-le-Preux, par conséquent, le petit-fils d'Arnould. Si, pour le croire, tu as besoin d'un autre témoignage que le mien, ouvre le reliquaire que ta mère suspendit à ton cou peu de temps après ta naissance.... »

« — Quoi ! interrompt Judicaël, cette particularité vous serait connue? »

« — Je l'ai entendu raconter au vicomte de Beaumont par le sire de Kersadeck au château de Vaudreuil : c'est là que je te vis pour la première fois. M'étant glissé dès le point du jour, dans la tente où tu dormais ; l'inspection de ton reliquaire me confirma les soupçons que ta ressemblance avec ton père m'avait inspirés. Ouvre-le à ton tour, ce reliquaire ; tu y trouveras les portraits et les noms de Raoul-le-Preux et de Hildeflède ; tu y verras aussi leurs armes entièrement pareilles à celles que

te représente le cachet de cire apposé à ce testament. »

Judicaël avait mille et mille fois examiné dans le plus grand détail le seul gage qu'il tînt de la tendresse de sa mère; il n'était donc nullement nécessaire au jouvencel de le considérer de nouveau pour constater l'exactitude des indications fournies par le *chevalier au brillant fermail.* L'accord manifeste qui régnait entre les assertions de ce chevalier, le reliquaire et le testament, ne permettait pas la moindre indécision à l'inexpérience de notre héros ; sa résolution fut donc bientôt prise ; et, ne doutant pas un instant qu'il ne se conformât aux derniers vœux de son aïeul, le jouvencel jura au chevalier inconnu la soumission la plus absolue : il lui promit solennellement de partager toujours sa fortune quelle qu'elle fût.

« — Non, lui répond le chevalier, mon intérêt et le tien, car l'un et l'autre sont in-

séparables, exigeront peut-être bientôt que nous nous séparions; mais sitôt que je t'aurai rappelé, songe aux sermens que tu viens de faire; ils sont plus importans que tu ne l'imagines. »



12.

Tout change en un instant. . . . .

(Luce de Lancival.)

Comme il achevait ces mots, le *chevalier au brillant fermail* fit à demi le tour du rocher. En y pénétrant avec lui et avec l'écuyer, Judicaël se trouva dans une chambre assez vaste et creusée dans l'épaisseur du roc. On y voyait une croix, un bénitier, une haire, une discipline et deux grabats, l'un de planches recouvertes en feuilles sèches et en peaux de bêtes fauves, c'était celui de l'é-

cuyer; l'autre en bois de chêne dont rien n'adoucissait la nudité; c'était là que le chevalier prenait son repos. Au milieu de cette chétive habitation étaient une table et deux bancs.

« — Damoisel, dit alors le chevalier à notre héros, voici la seule retraite que j'aie à t'offrir. Si tu n'y es aussi magnifiquement que chez le vicomte de Beaumont, tu y seras du moins avec autant de sécurité. Le lit de mon écuyer sera le tien; il est assez grand pour que vous y puissiez coucher tous les deux. »

Ainsi dit le chevalier; et, après ces paroles qu'il accompagna d'un profond soupir, il adressa à son pupille quelques questions sur les premières années de sa vie. Ce ne fut point sans donner les marques de la plus vive émotion que le chevalier apprit comment Judicaël avait été trouvé. Un rayon de joie brilla sur la figure du mystérieux vieillard, quand

il sut que la mère du jouvencel, sauvée avec lui, pouvait encore exister en Angleterre. Enfin, rien n'égala le plaisir et la satisfaction de cet inconnu, lorsque notre héros l'eut informé de son intention d'aller à la recherche de sa mère, dès qu'il serait arrivé à un âge plus mûr, et qu'il aurait la faculté de disposer de sa personne.

Pendant qu'ils s'étaient ainsi entretenus, Guy, qui, peu de minutes auparavant avait quitté la chambre, y rentra, portant d'une main un pain rond chargé de gibier rôti, et de l'autre une cruche d'excellent vin. Il était suivi d'un lévrier blanc de la plus belle espèce, qui soudain se jeta sur le chevalier et lui prodigua ses turbulentes caresses. Le chevalier parut les lui rendre avec plaisir, et l'on vit même une larme baigner ses paupières. Le noble animal vint ensuite flairer Judicaël et tourner autour de lui. Le jouvencel ayant promené une main amie sur la tête et le cou du lévrier, celui-ci sembla prendre en affec-

tion le jeune page et s'établit sans façon entre ses jambes.

Cependant Guy avait terminé les apprêts du mangier. Le chevalier et notre héros approchèrent alors de la table le banc sur lequel ils siégeaient, et commencèrent un repas, sinon splendide, du moins capable de réparer leurs forces. Mais c'était avec nonchalance et distraction que Judicaël se livrait à un genre d'exercice qui, à son âge, est un des plus impérieux besoins de la nature. Le peu de mots échappés à l'écuyer au sujet de l'issue qu'avait eue le combat livré par le comte de Montfort au baron de Ferrière tourmentaient l'ame du damoisel et lui causaient une ineffable douleur. Flottant entre l'espérance et la crainte, tantôt il se rangeait à l'opinion des trouverres qui attribuait la victoire à Hugues-à-la-Barbe, tantôt il inclinait à croire vainqueur le baron de Ferrière. Aussi les morceaux restaient-ils tout entiers devant lui. Le chevalier, qui attribuait à la fatigue

le peu d'appétit de notre héros, ne le pressa pas long-temps de faire honneur à son souper; et, après avoir promptement achevé le sien, il alla s'étendre sur son lit, invitant Judicaël à imiter son exemple. L'écuyer, qui avait soupé en même temps que son maître, eut bientôt desservi; en sorte que les trois habitans du souterrain furent couchés en très peu de temps. Tandis qu'ils essaient de se livrer au repos, le lévrier erre en silence dans la galerie qui conduit au rocher. Le sommeil ne tarde pas à s'emparer du chevalier et de son écuyer; mais Judicaël veille encore. Les révélations qu'au sujet de sa famille lui a faites le *chevalier au brillant fermail*, absorbent d'abord toutes les pensées du jouvencel. Enfin, il connait le sang qui coule dans ses veines, c'est celui des comtes de Sonnois, issus des comtes du Mans. Plus d'une fois, il entendit chez le vicomte de Beaumont la harpe du trouverre célébrer la maison de Sonnois, sa puissance, sa valeur, et déplorer sa chute causée par Talvas, l'usur-

pateur de leurs seigneuries, par les sires de Vassy et de Montgoméry, et par les Giroies. Il se félicite, le jouvencel, il s'applaudit de devoir le jour à un si haut lignage; mais la noble et douce fierté qu'il en conçoit n'est point sans amertume : le cours de ses idées le ramène insensiblement à sa mère, à l'abandon où elle fut laissée, à la presque impossibilité de retrouver jamais ses traces. Cette pensée afflige le damoisel, et des pleurs coulent de ses yeux. Quand cette douleur s'est calmée, notre héros repasse dans sa mémoire cette longue série d'événemens, qui, dès ses premières années, l'ont toujours conduit de péril en péril et fait tomber entre les mains de quelque protecteur. Il paie à chacun de ses généreux amis son tribut de reconnaissance et d'affection, et il s'arrête surtout avec délices sur les instans pleins de charmes qu'il a passés près d'Adelinde. A ce souvenir coulaient de ses yeux des larmes douces comme celles de la volupté; et soudain une douleur poignante et pénétrait et déchirait son cœur.

En songeant au bonheur qu'il avait goûté naguère, Judicaël sentait qu'il ne le goûtait plus, et cette félicité éclipsée laissait son ame dans cette obscurité désolante, dans ce mortel isolement, où il semble à l'infortuné que l'univers entier n'est plus pour lui qu'un vaste lieu d'exil, une habitation de malheur, triste avenue de la tombe, réserve sépulcrale de la mort. Et cependant, on peut dire que, dans son malheur, le jeune page n'est pas absolument malheureux : l'adversité a aussi ses délices, et cette affliction, qui, dans le calme des nuits, se fait sentir aux infortunés, trouve en elle-même pour s'affaiblir et se modérer, une sorte de douceur que ne connurent jamais les favoris de la prospérité.

Telle était la situation de Judicaël : son esprit, s'appesantissant avec un douloureux plaisir sur ses jouissances passées, n'en sentait que plus vivement ses privations présentes; son ame, ardente et passionnée, semblable aux flammes rapides qui s'élancent

hors de la fournaise, se précipitait hors d'elle-même au-devant d'une félicité dont elle avait le sentiment plutôt que l'idée ; il s'apercevait, le jouvencel, que, sans s'en être douté, il avait seulement trouvé l'aurore de ce bonheur dans les délicieux instans qu'il avait vus s'écouler au château de Montfort.

Telles furent les réflexions de notre héros, jusqu'au moment où la fraîcheur du matin ayant tempéré, par son heureuse influence, l'effervescence des sens et de l'imagination du jouvencel, lui permit enfin de s'assoupir. Mais plus la veille du page avait été agitée, plus son sommeil fut profond ; et le jour était fort avancé, quand Judicaël ouvrit les yeux, non à la clarté du soleil, qui ne pouvait pénétrer dans le souterrain, mais à celle du flambeau de résine qui brûlait au milieu de la salle. Guy entrait en ce moment ; et, avec un malin sourire, il demanda au damoisel s'il avait bien reposé.

« — Pas trop mal, lui répond ce dernier, quoique je ne me sois assoupi que bien tard. »

Et Judicaël, continuant la conversation, interroge le vieillard sur Raoul-le-Preux et la famille de Sonnois. Mais Guy est d'une discrétion impénétrable. Tout ce que Judicaël peut apprendre de lui, c'est que le chevalier est parti de grand matin, et ne rentrera que le soir et peut-être même le lendemain. Pendant l'absence de son tuteur, Judicaël trouva le temps bien long ; sa jeune imagination s'épuisait en inutiles conjectures ; sa curiosité cherchait à faire parler son taciturne compagnon ; ses pas erraient aux environs du rocher, où ils étaient constamment ramenés par le lévrier fidèle, qui avait pris pour lui la plus véritable amitié. Pendant cette absence, dont le *chevalier au brillant fermail* prolongea la durée beaucoup plus que Guy ne s'y était attendu, cet écuyer, pour adoucir un peu l'ennui causé à notre héros, par une si profonde solitude, le con-

duisit une ou deux fois dans la forêt, et l'y fit jouter contre une *quintaine*, qu'il lui avait fabriquée. Mais, alarmé à la vue des hommes d'armes envoyés par le vicomte de Beaumont, Guy interdit pour toujours cette sorte de délassement. Enfin, après un laps de temps, que notre héros ne put évaluer d'une manière bien précise, mais qui lui sembla avoir été au moins d'un mois, *le chevalier au brillant fermail* arriva; son visage était encore plus sombre que de coutume; de nouveaux soucis obscurcissaient son front; il mangea peu, ne parla point, se coucha de bonne heure, et se leva le lendemain au point du jour. Long-temps il se promena dans les galeries qui aboutissaient à son rocher, revint ensuite dans la chambre, y déjeûna avec Judicaël et Guy, et se levait pour recommencer sa silencieuse promenade, lorsque les cris de son lévrier vinrent fixer toute son attention. Il s'avance aussitôt avec rapidité vers le lieu d'où partent ces cris; et il trouve l'infortuné lévrier percé d'un dard et ne

pouvant plus se traîner. Mais à peine le chevalier se met-il à le secourir, qu'il entend les pas et la voix de plusieurs personnes. Étonné, et ne doutant plus que son asile ne soit découvert, il court à ses armes et les saisit; Judicaël et Guy suivent son exemple; tous trois se trouvent déjà en mesure de repousser les assaillans, lorsqu'il en arrive une demi-douzaine. Le tuteur de notre héros, qui, à la couleur de leurs armures, reconnaît en eux des soldats de Talvas, les attaque sans leur donner le temps de remarquer le petit nombre d'ennemis auxquels ils ont affaire; Judicaël et Guy, secondent le chevalier avec valeur et impétuosité. Bientôt, leurs premiers coups ont fait tomber sans vie, trois de leurs adversaires. Effrayés d'une si vigoureuse résistance, les autres prennent la fuite, mais ils s'égarent dans des détours qui leur sont étrangers; s'éloignant d'un côté, ils arrivent par un autre dans les endroits où ils sont attendus, et ils y paient de la vie la témérité de leur entreprise.

Ce combat est à peine terminé, que le *chevalier au brillant fermail* revole à la place où il a laissé son lévrier ; mais il le retrouve mort. La douleur que cette perte lui cause est difficile à concevoir pour quiconque n'en voit que le motif apparent ; mais combien son affliction ne paraîtra-t-elle pas juste, lorsqu'on saura que ce lévrier était, de tous les biens possédés autrefois par lui, le seul qui lui fût resté? Quand il eut donné un libre cours à ses regrets, il songea à prévenir le péril que pouvaient attirer sur sa tête et celle de son pupille les recherches des soldats de l'implacable Talvas, pour retrouver ceux de leurs compagnons morts dans le souterrain. Le parti le plus court, et peut-être le plus sûr, était d'abandonner cette retraite. C'est ce que pensa le *chevalier au brillant fermail*, et ce qu'il exécuta. Il fit un paquet peu volumineux des objets qu'il desirait emporter avec lui ; il brûla tous les autres, et quitta sans retard, mais non sans regrets, le souterrain, asile long-temps favorable à sa vieil-

lesse et à ses malheurs. Il en sortit accompagné de Judicaël et de Guy, et il trouva encore ouverte la porte pratiquée dans le rocher; car, la veille, préoccupé des nouvelles qu'il avait apprises dans ses courses, tant sur la mort du comte d'Hyesme, que sur la ligue formée contre le château de Montfort et ses défenseurs, par les sires de Vassy, de Montgoméry, les Giroies et Osbern de Crespon, le *chevalier au brillant de fermail* ne s'était point aperçu que des soldats de Belesme le suivaient de fort près. Ces soldats, malgré leur attention à épier le chevalier, ne purent cependant pas voir de quelle manière il ouvrait l'entrée du souterrain; ils passèrent le reste de la nuit à en chercher le secret, et ne le découvrirent que le matin; alors, pressés de recueillir seuls le profit et la gloire de leur découverte, ils ne voulurent pas se donner le temps d'appeler leurs camarades, et tentèrent sans eux, et sur-le-champ, l'aventure où ils succombèrent. Voilà ce qui était arrivé et ce que conjectura le *chevalier*

au brillant fermail; il soupira à la pensée de ce fatal événement, qui le livrait sans asile à la merci de ses persécuteurs, et qui le privait de l'un des deux êtres restés fidèles à son infortune. De là, il alla prendre son cheval que son écuyer harnacha ; ayant sauté lestement pour son âge, sur ce courageux destrier, le chevalier, accompagné de Judicaël et de Guy, s'avança dans la forêt.



13.

. . . . . . Donne de l'intrépidité aux plus timides, de la force aux plus faibles, et fait passer dans leurs ames le feu héroïque que lancent ses regards.

(Le Cte L. P. de Ségur.)

A peine les trois voyageurs marchaient-ils depuis un quart d'heure qu'un bruyant cliquetis d'armes, des hennissemens de chevaux, des cris de joie et de douleur, vinrent tout-à-coup frapper leurs oreilles. Ils se dirigent avec prudence vers l'endroit d'où proviennent tous ces sons, et ils aperçoivent bientôt, d'un côté la bannière de Talvas, de l'autre, celle du vicomte de Beaumont, ral-

liant un assez bon nombre d'hommes d'armes qui se livrent un rude combat. A ce spectacle, Judicaël, emporté par un sentiment plus rapide que la réflexion, a tiré son glaive et s'est précipité dans la mêlée; en un clin d'œil, son tuteur et Guy, que son exemple a entraînés, se trouvent avec le jouvencel près du vicomte de Beaumont; mais ils n'y demeurent pas long-temps; ils ne font, pour ainsi parler, que passer à ses côtés; déjà ils sont au milieu des combattans ennemis; ils les poussent, les étonnent, les renversent par la multitude et la rapidité de leurs coups. Arnulphe de Belesme, qui, dans cette rencontre, conduit les troupes de son père, plus effrayé qu'aucun de ces guerriers, leur donne l'exemple de la fuite, et cet exemple, bientôt imité, laisse en possession de la victoire et du champ de bataille, le vicomte de Beaumont et ses trois vaillans auxiliaires.

Quelle ne fut point la joie de ce seigneur, lorsqu'il s'aperçut qu'il devait la conservation

de ses jours et le salut de ses hommes d'armes à ce damoisel tant aimé, pour qui il avait affronté de si graves périls et sans lequel il y aurait probablement succombé! Mais, après avoir témoigné sa reconnaissance à son jeune libérateur, quand il voulut adresser ses remercîmens aux deux guerriers qui avaient si puissamment secondé Judicaël, il ne les vit plus; et, quelque soin qu'il se donnât, il lui fut impossible de les retrouver.

Cependant, la déroute des troupes que commandait Arnulphe de Belesme, avait jeté l'épouvante parmi celles que conduisait le sire de Vassy et avec lesquelles ce dernier se préparait à prendre en queue les vassaux du vicomte de Beaumont. Ainsi donc, craignant de compromettre leur vie, ou du moins leur liberté, si, avec des troupes déjà mal disposées par un premier échec, ils se hasardaient contre des soldats qu'enorgueillissait l'honneur d'une première victoire, Arnulphe et le sire de Vassy battirent en retraite dans le

meilleur ordre possible et allèrent rejoindre devant Montfort le reste de leurs alliés.

Pendant ce temps, le vicomte de Beaumont se rendit dans la capitale de la Normandie; il y trouva le sire de Grantménil que le retour et la vue de Judicaël comblèrent d'allégresse. Ces deux bannerets, chacun à la tête de ses vassaux, se dirigèrent aussi vers Montfort, où notre damoisel les suivit, et où le secours de leur vaillance était impérieusement exigé par les intérêts d'Adelinde et le salut de tant de braves guerriers qui s'étaient si généreusement voués à la défense de cette jeune châtelaine.

Comment retracer la variété des sentimens qui, durant la route, se disputent le cœur de Judicaël? Le regret, le désespoir, la douleur, se succèdent tour-à-tour dans son ame et la torturent de mille manières différentes. Le trépas du comte de Montfort, dont il a enfin acquis la certitude, la triste situation dans la-

quelle Adelinde est tombée, l'impatience de la revoir et d'essayer si sa présence saura ameillorer son état; et, au milieu de toutes ces pensées, l'image d'un tuteur que recommandent de grands bienfaits et qui n'a pas un asile où il puisse reposer ses cheveux blancs, tout concourt à faire éprouver à notre héros les plus cruelles angoisses. Néanmoins, il sent battre son cœur d'espérance en se rapprochant du manoir où habite Adelinde; il aime à se la représenter, non plongée dans le chagrin, en proie au délire du désespoir, les joues creusées par le jeûne et l'insomnie, le sein meurtri, les yeux ou noyés de larmes ou desséchés par une brûlante chaleur, la bouche agitée par les convulsions de la démence, et ces cheveux jadis si soignés et si beaux, maintenant en désordre, entre-mêlés, et défigurant des traits que l'affliction n'a rendus que trop méconnaissables; non, ce n'est pas ainsi, ô Judicaël, que ton imagination t'offre la jeune châtelaine; et toutefois tel est l'état où elle se trouve; mais, flatteur autant que

mensonger, ton cœur te la montre brillante de beauté et de jeunesse, vive, aimable, enjouée, heureuse de te voir, plus heureuse encore de t'aimer. Hélas! hélas! quel foudroyant effet produira bientôt sur ton ame l'horrible réalité!

Pendant que le vicomte de Beaumont, le sire de Grantménil et notre héros tendent vers le château de Montfort, que se passait-il dans ce noble manoir? Le comte de Brionne, le sire de Guitot et Henri de Vieilles en avaient repoussé avec autant de courage que de bonheur leurs nombreux ennemis, quand ces derniers, encouragés par le secours que leur avait amené Osbern de Crespon donnèrent un terrible assaut à la demeure de l'infortunée Adelinde. Depuis ce jour, il y avait eu quelques joutes particulières, quelques brillantes sorties; mais rien de décisif en faveur de l'un ou de l'autre parti. Sur ces entrefaites, lassé de ne rien voir s'achever, craignant un revers imprévu, et appréhendant

la retraite de ses vassaux tenus à le servir pendant quarante jours seulement, Talvas propose au comte de Brionne une conférence, où l'astucieux châtelain de Belesme se flatte d'obtenir par sa ruse et sa politique un succès plus facile et plus sûr que celui dont ses vassaux ont inutilement brigué l'honneur les armes à la main. Le jour est donc fixé pour une entrevue où les chefs de l'un et de l'autre parti conviennent de se trouver. Elle a lieu au point du jour, entre le château et le camp des assiégeans, dans une enceinte quadrangulaire divisée en deux parties égales par de fortes barrières. A la tête de son camp, Talvas a rangé en bataille toutes ses troupes et celles de ses alliés; le comte de Brionne et ses amis ont placé en bel ordre leurs soldats sous les remparts du château. Lorsque ces préparatifs sont terminés et que le son du cor en a des deux côtés annoncé la fin, Talvas, Osbern, le comte de Montreuil entrèrent dans l'une des divisions du lieu choisi pour la conférence; dans l'autre, prirent place le comte

de Brionne, Henri de Vieilles et le sire de Guitot. Tous ces châtelains étaient couverts de leurs armes défensives, mais ne portaient point d'autre arme offensive que l'épée. Ils s'assirent d'abord en silence et le gardèrent quelques instans; Talvas fut le premier à le rompre. Il déplora en termes pompeux le malheur des circonstances qui avaient armé, les uns contre les autres, tant et de si intrépides seigneurs; il termina son discours, d'ailleurs assez insignifiant, par des vœux pour une pacification propre à satisfaire tous les intéressés, à contenter leur honneur, à couronner tous leurs desirs.

« — Le moyen d'atteindre à ce but, répondit Henri de Vieilles, n'est pas difficile à trouver; il ne dépend que de vous et des vôtres, comte de Belesme. Qu'êtes-vous venu chercher devant le château de Montfort? Quel intérêt si puissant vous fait dégrader la chevalerie jusqu'à n'employer le noble privilége de porter les armes que pour guer-

royer contre une orpheline et dévaster son héritage? Prétendriez-vous à venger la mort du baron de Ferrière? sur qui? Celui qui a fait périr ce châtelain n'a-t-il pas aussi reçu la mort? et, quand les proches de ce baron ne demandent aucun dédommagement, serez-vous reçus à en réclamer? Est-ce à la tutèle d'Adelinde, à l'administration de ses domaines que vise votre ambition? Le duc de Normandie qui seul a le droit de disposer de cette administration et de cette tutèle, en a investi le comte de Brionne. Enfin, si le desir d'obtenir satisfaction des pertes que vous et vos alliés avez essuyées en combattant pour le baron de Ferrière, vous a mis les armes à la main, vos prétentions à cet égard ne seront pas mieux fondées que sur tous les autres points, puisque ces pertes sont amplement compensées par celles que nous et les nôtres avons souffertes. Cessez donc de mettre le trouble dans l'état pour des motifs aussi frivoles; cessez de troubler la paix de Dieu, notre sire; cessez de désoler la campagne et

de mettre à mort les vassaux d'une jeune et noble châtelaine; cessez de violer les sermens que vous fîtes, lorsqu'en chaussant les éperons de chevalier, vous jurâtes de protéger l'orphelinage, de secourir la beauté, de donner assistance à la faiblesse; et songez que vous ne pouvez, sans forfaire à l'honneur, continuer cette guerre véritablement impie et sacrilége, puisqu'elle blesse les droits d'une jeune fille, d'une orpheline, à qui le malheur de sa position, la faiblesse de son sexe, lès grâces de son age donnent des titres sacrés à votre respect et à votre appui. »

Ainsi parla Henri de Vieilles; le comte de Brionne et le sire de Guitot approuvèrent ses paroles. Talvas allait lui répliquer; mais Guillaume Giroie, comte de Montreuil, prévint Talvas, et s'exprima en ces termes :

« — Non, sire de Vieilles, nous n'avons pas déployé nos gonfalons pour venger le trépas du baron de Ferrière; son adversaire

et lui ont trouvé la mort dans leur sanglant démêlé; que leurs ames reposent en paix, et leurs dépouilles avec honneur ! mais que leurs noms n'interviennent plus dans nos querelles ! Sans doute, en défendant le parti que nous avions embrassé par suite de leur différend, nous avons éprouvé, en hommes, en chevaux, en argent, des pertes considérables; mais c'était l'honneur seul et non l'attente d'un vil profit qui nous avait fait lever la lance; notre intention n'a donc jamais été de demander une compensation aux dommages subis par nous ; de tels dommages sont d'ailleurs coutumiers dans le noble métier des armes; que nous importent leur grandeur et leur gravité ? notre valeur ne les a-t-elle pas rendus et plus graves et plus grands pour nos adversaires que pour nous? Des trois griefs que vous avez traités, il ne reste plus qu'un dont nous ayons à nous prévaloir, et c'est justement celui qui nous a appelés sous les murs de ce châtel. Oui, c'est la tutèle d'Adelinde de Montfort, con-

fiée au comte de Brionne, qui nous a contraints, malgré notre desir de vivre en paix, à recourir à la puissance des armes. Le comte de Brionne, dites-vous, tient son pouvoir du duc de Normandie, qui seul a le droit de le conférer ; mais, incapable de connaître de semblables affaires, le duc n'est qu'un enfant, dont l'autorité est contestée encore et chancelante, et qui, avant d'avoir la licence de statuer sur les affaires d'autrui, aura long-temps à travailler pour régler les siennes. Que le comte de Brionne cesse donc de s'étayer d'un suffrage qui ne serait d'aucune force, lors même que le duc de Normandie le lui aurait lui-même accordé ! Que sera-ce donc s'il ne tient son pouvoir que du gouverneur du duc Guillaume? Que Dieu, notre sire, me soit en aide! si le suffrage du duc n'est d'aucune importance, en supposerons-nous davantage à celui de son gouverneur? D'ailleurs, ce gouverneur est mort ; la commission qu'il avait délivrée au comte de Brionne, loin d'émaner du con-

seil de Normandie, n'était l'œuvre que de ce gouverneur ; nous ne sommes donc pas obligés de nous y soumettre. Mais quand toutes ces considérations ne rendraient pas de nulle valeur l'autorité alléguée par le comte de Brionne, l'intérêt même de l'état, le soin que nous en devons prendre comme grands tenanciers du duché, nous imposeraient la loi de nous opposer à une décision dont le but évident est d'accroître la puissance déjà trop considérable d'un seigneur aussi remuant que le tuteur actuel de l'héritière de Montfort. Aidé par les vassaux, hommes liges et vavasseurs de ses vastes seigneuries, et par ceux du comté de Montfort, que n'osera-t-il point entreprendre ? où s'arrêtera-t-il ? Et s'en trouvera-t-il un seul, je ne dis pas en Normandie, mais dans toute la France, capable de lui résister ? Si, enflammé de la passion des conquêtes, quand il n'avait encore que ses domaines paternels, Gilbert-Crespin de Brionne a eu l'audace de rompre les trèves jurées et de troubler la paix

publique, à quoi ne se portera-t-il point aujourd'hui qu'un nouveau secours vient et relever ses espérances, que de justes défaites avaient abattues, et ajouter encore à l'arrogance de ses prétentions ?..... »

« — Détenteur du bien de mes pères, quelles paroles te sont échappées ? interrompt vivement le comte de Brionne ; est-ce à toi d'invectiver contre la soif de conquérir ? Ah ! si cette noble ardeur ne s'est point emparée de ton ame, ce n'est point modération de ta part, c'est lâcheté. Oui, c'est lâcheté, continue le comte de Brionne avec plus de véhémence en s'apercevant que son ennemi voulait l'interrompre à son tour ; et tu ne saurais le nier, quand, mettant à profit l'avantage passager que t'avait donné le hasard d'une journée malheureuse et craignant que ta timidité ne te permît pas de soutenir de si heureux commencemens, tu t'es hâté de faire intervenir l'autorité ducale, cette même autorité que tu es mainte-

nant assez ingrat pour outrager; c'est par elle que tu me contraignis à un accommodement où je perdis une partie de mes biens. Sans doute, tu dois te déchaîner contre la noble ambition qui ne se satisfait que par des exploits ; tu n'as jamais contenté la tienne que par les sourdes menées de la politique et de l'intrigue. Mais, j'en jure par ce glaive ! » en même temps il tire son épée et en frappe, sur la barrière élevée entre lui et son adversaire, un coup qui la brise ; « le comté de Sap que tu me détiens rentrera sous mon pouvoir, et ton insolente rapacité sera punie. »

A la vue de la barrière brisée et de l'épée du comte de Brionne, les cinq autres châtelains avaient tiré les leurs, et les deux armées s'étaient ébranlées. En vain, Talvas, dont la timide circonspection redoutait les combats, avait-il fait tous ses efforts pour calmer les esprits émus ; on allait en venir à une affaire générale, quand la *guaite* du château de

Montfort, fit entendre son cornet, et quelques écuyers du parti de Talvas, placés par lui en vedettes sur les points de la campagne les plus élevés, vinrent à toute bride prévenir ce châtelain que deux troupes assez considérables s'avançaient, bannières déployées, vers le château de Montfort.

Cette nouvelle, qui paraissait annoncer des défenseurs à l'un ou à l'autre parti, et peut-être à tous les deux, opéra une diversion favorable à la paix, en occupant les esprits et en leur donnant le temps de se calmer. Les six châtelains en profitèrent pour retourner vers leurs hommes d'armes, et se préparer, soit à la retraite, soit au combat, selon l'issue réservée à l'attente qui les tenait encore en suspens.

Cependant on voyait déjà dans le lointain s'avancer les troupes annoncées, et si impatiemment attendues; on distinguait à leur éclat les fers des lances, les cimiers, les ai-

grettes, les casques, les cuirasses des chevaliers; on apercevait leurs flottantes bannières.....; mais, avant d'aller plus loin, il faut nécessairement remonter un peu plus haut, et prendre connaissance de certaines circonstances qui doivent beaucoup influer sur les événemens rapportés dans la suite de ce récit.



14.

Que les mortels sont à plaindre de se faire entre eux des attachemens durables!

(J. J. Rousseau.)

La mort du comte d'Hiesme avait répandu la consternation à la cour du jeune duc. La part qu'on soupçonnait Osbern d'y avoir prise, et l'audace avec laquelle avait été commis un tel meurtre, jetaient l'effroi dans tous les cœurs; chacun redoutait de se charger d'une tutèle qui entraînait de si grands périls, et les rênes du gouvernement semblaient destinées à flotter au hasard sans qu'il se

trouvât une main assez hardie pour s'en saisir. Après bien des hésitations, Téroulde, homme habile et fort instruit pour son temps, fut nommé par le roi de France, et monta à ce poste dangereux. Le premier soin du nouveau gouverneur eut pour but de mettre un terme à la discorde qui armait les uns contre les autres tant de châtelains, dont la bravoure et le sang auraient été bien mieux employés à vaincre les ennemis de l'État, qu'à perpétuer de misérables querelles. En conséquence, après avoir envoyé des hérauts d'armes aux comtes de Longueville et de Pont-Audemer, afin de les engager à employer tout leur ascendant sur le vicomte de Beaumont pour le déterminer à la paix, Téroulde expédie un messager de confiance au sire de Guacé, afin de donner à ce seigneur l'ordre de se rendre au château de Montfort, et de mettre tout en œuvre pour faire poser les armes, tant aux assiégeans qu'aux assiégés.

Les comtes de Longueville et de Pont-Audemer se chargèrent avec plaisir de la pacifique mission qui leur était confiée. Ils se mirent sur-le-champ en route, mais ne purent atteindre le vicomte de Beaumont qu'à quelques lieues du château de Montfort. A la vue de son père et de Guiffard de Longueville, son meilleur ami, le vicomte ressentit une véritable joie; mais ni lui, ni le sire de Grantménil, ne voulurent rien accorder sans l'aveu de leurs alliés. Quelque vivement que sollicitassent les deux négociateurs, il leur fallut se résoudre à attendre qu'ils fussent arrivés à Montfort, pour régler le différend d'une manière définitive. Les quatre châtelains se remirent donc en route avec toute leur suite. Chemin faisant, les comtes de Longueville et de Pont-Audemer remarquèrent Judicaël, et ils félicitèrent le vicomte de Beaumont de l'avoir retrouvé. Le vicomte leur apprit toutes les circonstances de son voyage à la *Forêt aux lions*, et le nouveau service que le damoisel lui avait rendu. L'in-

térêt que notre héros avait déjà inspiré à Humphroy et à Guiffard, s'accrut infiniment par ce récit; mais ce fut inutilement qu'ils cherchèrent à faire parler le jouvencel sur les deux guerriers qui l'avaient si bien secondé, lorsqu'il était venu au secours du vicomte de Beaumont. Le damoisel, à qui son tuteur avait fait promettre le silence le plus rigoureux, ne se permit pas à cet égard la moindre indiscrétion; et les quatre châtelains, en cheminant vers le château de Montfort, furent réduits à se perdre en conjectures, tant sur les êtres mystérieux fréquentés par Judicaël durant son absence, que sur le lieu où il avait habité. Tandis qu'ils devisaient ainsi, ils chevauchaient avec diligence vers le terme de leur voyage; leur troupe était l'une des deux qu'aperçurent les écuyers de Talvas et la *guaite* veillant dans le château de Montfort, lorsque la vive impétuosité et l'altier ressentiment du comte de Brionne, allait ensanglanter le théâtre d'une pacifique conférence. La seconde de

ces deux troupes, était celle du sire de Guacé.

Ce seigneur avait reçu, de la part de Téroulde, la commission de se rendre à Montfort et de rétablir la concorde entre les deux partis qui s'y livraient à la guerre : le sire de Guacé, à qui Téroulde avait su imposer par un commencement d'administration ferme et sage, n'osa point refuser cette mission, d'ailleurs infiniment honorable. Ce connétable de Normandie aurait appréhendé, en faisant des difficultés à cet égard, qu'on n'approfondît sa conduite, qu'on ne découvrît ses liaisons avec Talvas, les Giroies et le sire de Vassy, qu'on ne pénétrât enfin ses vues sur la régence et qu'on ne se mît en mesure de lui susciter des obstacles insurmontables. Aussi, se consolant de n'avoir pu succéder au comte d'Hiesme, dont il avait trop redouté la malheureuse mort pour vouloir le remplacer dans des conjonctures si épineuses, le sire de Guacé se résigna à l'obéissance envers un

plus hardi compétiteur et s'en dédommagea en secret par l'espérance de s'élever prochainement sur les ruines de ce trop fortuné rival. Ce fut avec ces sentimens que le connétable partit pour Montfort où il se proposa de ménager ses alliés. Soixante lances suivaient ses pas, et sa troupe étaient l'une de celles que remarquèrent les ennemis et les défenseurs d'Adelinde. Bientôt le sire de Guacé se réunit aux comtes de Longueville et de Pont-Audemer chargés de la même négociation que lui, et ces trois châtelains se concertent, chemin faisant, sur la manière de réussir dans la pacifique mission confiée à leur zèle.

Dès qu'il sont arrivés au terme de leur voyage, les trois médiateurs n'entrent ni au château de Montfort, ni dans le camp des assiégeans. Ces trois seigneurs font dresser leurs tentes dans la plaine et envoient un héraut d'armes pour citer à leur tribunal Talvas et ses alliés, le comte de Brionne et ses partisans. Le comte de Brionne et Talvas

n'avaient pas été long-temps à apprendre ce qui amenait à Montfort les sires de Longueville, de Pont-Audemer et de Guacé. Les assiégeans et les assiégés avaient donc, chacun de leur côté, convoqué un conseil. Parmi ces derniers, le sire Henri de Vieilles soutenait fortement toutes les mesures qui préparaient une réconciliation générale et il était appuyé par le sire de Grantménil. Le vicomte de Beaumont se sentait partagé entre le désir de punir les Montgoméry, qui l'avaient si maltraité dans l'affaire où avait péri Hugues-à-la-Barbe, et la crainte de désobliger son père, le comte de Pont-Audemer, et son ami, le comte de Longueville. Le sire de Guitot, sans vouloir positivement qu'on se soumît à une pacification, conseillait de ménager avec soin ceux qui s'étaient chargés de la négocier et demandait qu'on se rendît à leur invitation. Pour le sire de Brionne, il n'entendait à aucun accommodement et ne parlait que d'employer la voie des armes contre ses ennemis et ceux de sa pupille.

Dans le parti contraire, les esprits n'étaient guère mieux d'accord : Osbern de Crespon, qui tenait à la famille ducale par le mariage que Gonnor, l'une de ses tantes, avait contracté jadis avec Richard-aux-longues-mains, visait à la place de gouverneur du duc actuel, et s'était vu avec peine préférer Téroulde, auquel il ne le cédait ni en noblesse, ni en illustration. On pense donc que ce sénéchal de Normandie était assez peu disposé à se soumettre à des ordres émanés de son heureux compétiteur ; aussi tous ses vœux étaient-ils pour la continuation des hostilités. A l'exception de Malles-Couronnes, qui hautement et avec chaleur parlait en faveur de la paix, tous les Giroies partageaient les belliqueuses inclinations d'Osbern, plus par haine pour le comte de Brionne que par inimitié pour Téroulde, dont l'élévation ne leur importait nullement. Quant aux sires de Montgoméry, la paix les trouvait aussi indifférens que la guerre ; le seul desir de satisfaire Talvas leur avait mis les armes à la main et les

leur faisait conserver; il n'est donc pas surprenant qu'ils aient adopté le parti de la paix aussitôt que ce parti eut été embrassé par Talvas. Celui-ci, trop timide pour oser heurter de front Téroulde et ses négociateurs, soutint, avec une énergie à laquelle il était peu habitué, qu'on ne pouvait se dispenser d'entrer en accommodement.

« — Endormons, continua-t-il, par une apparente déférence les soupçons de nos ennemis et de nos réconciliateurs; ménageons-nous et le temps de nous préparer à une nouvelle campagne et le loisir d'en trouver une favorable occasion. »

Tandis que ces différens conseils se tiennent de part et d'autre, Judicaël, arrivé avec le vicomte de Beaumont, s'est glissé dans le château et se rend à la chambre de Rumel, fidèle écuyer du père de Hugues-à-la-Barbe. Il trouve ce bon serviteur versant des larmes sur le sort de sa jeune et infortunée maîtresse,

qu'il vient à peine de quitter depuis quelques instans.

« — Ah! vous voilà, sire page? dit le vieil écuyer à notre héros aussitôt qu'il l'eut aperçu; par l'âme de mon cher maître Turstin! par celle de Hugues-à-la-Barbe, son digne fils! vous vous êtes fait attendre bien long-temps, et notre damoiselle ne parle cependant que de vous; vous seul êtes nommé par elle dans le peu de momens lucides que lui laisse la sombre mélancolie où l'a plongée la perte de notre bon seigneur. Hélas! je viens de la voir, cette pauvre jouvencelle! Le cœur le plus impitoyable eût été attendri à cet aspect. Venez, sire page; vous l'aimiez autrefois cette chère damoiselle; on disait même que son père vous l'avait promise; venez voir l'état où l'ont réduite ceux qui lui ont ravi son père. » Ému de la franche et naïve tendresse qui règne dans la douleur du bon écuyer, Judicaël suit ses pas dans la chambre de Hugues-à-la-Barbe. De là, à travers une

porte dont le modeste châssis est recouvert en canevas, notre héros distingue Adelinde dans un de ces accès de démence dont nous avons déjà parlé. La vierge infortunée se roule par terre comme une furieuse, poussant des gémissemens lamentables; et, de temps en temps, elle lève les yeux au ciel, s'agenouille, joint les mains, se prend à pleurer; et d'une voix déchirante pour le malheureux damoisel : « — Mon Dieu! mon Dieu! s'écrie-t-elle, prenez pitié de moi! » Aux convulsions de la douleur, au délire du désespoir, succède alors un affaissement physique et moral...... L'inconsolable jeune fille retombe dans une sorte de torpeur presque semblable à la mort.

Judicaël ne peut tenir à un pareil spectacle; la sensibilité de son cœur l'emporte sur la fermeté de son caractère; il fond en larmes, et, entraîné par son amour, il se précipite dans la chambre d'Adelinde; il tombe à genoux près de cette pauvre jouvencelle, qui

gît, étendue sur le plancher, sans mouvement et comme sans vie; tandis que ses trois compagnes, Anaïs, Blictilde et Cérona mettent tout en usage pour la ranimer. Enfin, après un long espace de temps, la jeune châtelaine revient à elle-même; mais, hélas! combien n'eût-il pas mieux valu que son évanouissement se fût prolongé jusqu'au départ de Judicaël? Rendue à la vie et non pas à la raison, elle voit le damoisel sans le reconnaître, lui parle sans attendre ses réponses, et l'afflige autant par le désordre de son esprit qu'elle l'a désolé par la violence de sa douleur. Et cependant, l'inconsolable jouvencel ne sait s'il aimerait mieux être ailleurs. Il souffre près d'elle; loin d'elle, il souffrirait davantage. Il contemple avec un serrement de cœur inexprimable cette jeunesse flétrie dans sa fleur, cette beauté si tôt éclipsée, ces éclairs fugitifs d'une raison dont le souffle du malheur a éteint presque entièrement le flambeau et qui ne semble se ranimer de loin en loin et lancer quelques reflets incertains

que pour en faire mieux sentir la privation. Par là, notre héros éprouve un chagrin poignant, mais qui toutefois n'est point sans une sorte de plaisir.

« — La voilà, se dit le damoisel ; elle n'est plus que le vain simulacre d'elle-même ! »

Cette idée le désespère ; mais il voit celle qu'il chérit ; et, si de pareilles douleurs pouvaient être consolées, on dirait en quelque façon que cette vue le console.

Ainsi se passent, pour Judicaël, le reste du jour et la nuit suivante. A peine l'aube commence-t-elle à poindre, qu'un grand bruit, en retentissant dans tout le château, attire l'attention du jouvencel et des trois compagnes d'Adelinde : Cérona va voir ce qui cause cette rumeur et revient, peu de temps après, annoncer à notre héros qu'une trêve a été conclue au nom de Téroulde entre les assiégeans et les assiégés ; que leur dif-

férent est remis à la décision du nouveau gouverneur de Normandie; que le château et la terre de Montfort, abandonnés par le comte de Brionne et ses partisans, sont confiés aux sires de Guacé, de Pont-Audemer et de Longueville; qu'enfin le comte de Brionne et ses amis vont venir chercher Adelinde pour la conduire à Rouen, où Téroulde se trouve, afin qu'à la vue du triste état où l'on a réduit cette châtelaine, le régent se détermine à la prendre sous sa protection et se déclare contre les persécuteurs de cette intéressante orpheline.

A ces nouvelles, Judicaël sent qu'il ne peut demeurer près de son amie; aussi, quoi qu'il lui en coûte pour la quitter, il s'y décide sans balancer un instant, persuadé que le vicomte de Beaumont accompagnera le comte de Brionne. D'après cette supposition, notre héros présume qu'il escortera lui-même la châtelaine à qui il a pour jamais consacré son cœur et voué son existence. Il

sort donc par une porte dérobée; il descend un escalier petit, étroit, irrégulier et aboutissant à une longue galerie, dont les murs sont couverts de monochromates représentant tous les ancêtres de Hugues-à-la-Barbe; le portrait de cet infotuné seigneur est le seul qu'on n'aperçoive pas dans cette silencieuse assemblée. Cette galerie mène Judicaël dans la tour de Turstin, d'où il sort du château en passant par une poterne délabrée, et négligée par les défenseurs du château, parce que de ce côté on n'avait rien à craindre des ennemis campés dans la plaine qui s'étend aux pieds de la partie des remparts opposée à celle-ci. Bientôt Judicaël a rejoint les troupes du vicomte de Beaumont rangées en bataille non loin de celles du comte de Brionne. Les unes et les autres n'attendaient pour se mettre en route que l'arrivée de leurs seigneurs. Ceux-ci ne se firent pas attendre long-temps : Judicaël s'était à peine réuni depuis une demi-heure à ses compagnons d'armes, que le vicomte de Beaumont, le

comte de Brionne, les sires de Grantménil, de Guitot et de Vieilles parurent, escortant une litière fermée, où l'on avait placé, aussi commodément que possible, Adelinde avec ses trois compagnes. Bientôt après, les soldats du comte de Brionne environnèrent la litière; ceux du vicomte de Beaumont et du sire de Grantménil la suivirent, et ces trois seigneurs, accompagnés de Henri de Vieilles et du sire de Guitot, se rendirent dans cet ordre à Rouen.

Durant le voyage, Judicaël mit tout en œuvre pour diminuer la distance qui le séparait d'Adelinde, mais toujours inutilement. Les ordres du sire de Beaumont, qui le connaissait trop pour que ses moindres pensées pussent lui échapper, prévenaient toutes ses démarches et le retenaient loin de la litière dont il desirait si vivement s'approcher. Car, le vicomte n'ignorant pas la perversité de ses adversaires, craignait avec raison que leurs calomnies sur la présence de Judicaël dont l'amour était connu de tout le

monde, n'engageassent le régent à confier la tutèle d'Adelinde aux ennemis de ce jouvencel, sous prétexte de pourvoir à la réputation de l'héritière de Montfort en mettant notre héros dans l'impossibilité de la voir.

Enfin, on arrive à Rouen; on dresse un camp hors de la ville; les troupes de nos chevaliers s'y retranchent, comme si elles eussent eu à redouter quelque surprise : car, dans ces temps de troubles et de dissensions, on n'était en sûreté nulle part. Ces préparatifs achevés, le comte de Brionne et le vicomte de Beaumont envoient leurs rois d'armes à Téroulde pour porter à sa connaissance leurs griefs contre Talvas et ses adhérens, et pour demander une audience où ils puissent soutenir et prouver leurs assertions. Téroulde accueillit les rois d'armes avec dignité, mais avec tous les égards dus à de pareils messagers. Il reçut leurs plaintes et remit à un mois l'audience sollicitée. Il motiva un si long délai tant sur la nécessité de se procurer

par lui-même, au sujet de cette affaire, tous les renseignemens désirables, que sur l'obligation où il était de donner aux adversaires des sires de Brionne et de Beaumont le temps de se rendre à cet ajournement et d'y plaider leur cause.

Ce retard ne fut agréable à aucun de nos chevaliers, et ne parut point leur présager des dispositions bien favorables de la part de Téroulde. Ils s'y soumirent néanmoins, ne pouvant mieux faire; et ils allèrent attendre dans leurs châteaux le moment fixé à leur impatience pour appeler sur leurs ennemis la punition méritée par leurs attentats.

Le sire de Grantménil retourna près de sa femme.

Le comte de Brionne regagna ses châtellenies, d'où les affaires et l'orphelinage de sa pupille l'avaient tenu éloigné si long-temps. Mais il ne voulut point amener avec lui l'hé-

ritière de Montfort : il craignit que le séjour d'un manoir aussi solitaire que le sien ne fît qu'aggraver le triste état de sa malheureuse filleule. Il céda donc sans peine aux instances du vicomte de Beaumont et lui permit d'emmener Adelinde dans son château. Mais, de peur qu'on ne l'accusât d'avoir trop peu veillé à l'honneur de cette jeune châtelaine, le comte de Brionne exigea que Judicaël vînt passer à Brionne tout le temps que la fille de Hugues-à-la-Barbe demeurerait à Beaumont; et c'est ce qui s'exécuta au grand déplaisir de notre héros; car celui-ci aurait bien mieux aimé en toute circonstance, et plus encore dans celle où il se trouvait, ne pas quitter son protecteur; vains et stériles desirs !

Le lendemain de leur arrivée devant Rouen, nos chevaliers en repartirent : le sire de Grantménil, seul avec ses hommes d'armes; le vicomte de Beaumont et son frère avec Adelinde et ses compagnes; enfin, le comte

de Brionne, accompagné de ses deux fils, du sire de Guitot et de Judicaël.

Qui pourrait cependant se faire une juste idée du cruel ennui qui s'empara du cœur de notre damoisel lorsqu'il se trouva comme isolé dans ce vaste château de Brionne et éloigné de tout ce qu'il chérissait le plus? Vainement, la chasse, cette noble et vive image des combats, variait-elle l'uniformité de sa vie; il y eût été sensible, s'il eût su qu'un regard d'Adelinde l'attendait à son retour; mais, loin d'elle, son cœur pouvait-il trouver quelque consolation? A tout moment, il se rappelait le triste état où il avait vu cette jouvencelle: il se la figurait réduite à une situation encore plus déplorable; et, dans l'impossibilité d'éclaircir ses doutes, ou de calmer ses craintes, il s'y abandonnait avec désespoir. Aussi, sa santé ne tarda-t-elle pas à en être altérée. Son cœur et son imagination, fortement émus par les sentimens et les sensations les plus pénibles, firent d'abord dépérir le

dolent jouvencel : la maigreur défigura insensiblement ses traits pâlis par la douleur ; une langueur mortelle se répandit dans tout son être physique ; elle eut bientôt altéré la vigueur de son caractère ; il s'affaiblissait de jour en jour, l'infortuné damoisel ; dans une longue et cruelle agonie il voyait défaillir et peu à peu s'éteindre le flambeau de son existence.

En vain tous les soins étaient-ils prodigués à notre héros par le conte de Brionne et ses serviteurs ; en vain tous les *physiciens* de la contrée étaient-ils appelés près du jeune malade, chacun attribuait à de si violentes souffrances une cause plus ou moins plausible, mais aucun n'en découvrait le véritable motif. Les uns voulaient que le mal de Judicaël provînt du travail qu'à cette époque de la vie la nature opère ordinairement pour parvenir à se développer ; quelques autres disaient qu'une manière de vivre trop retirée et peu en harmonie avec les inclinations du jouven-

cel l'avait conduit à cet état de dépérissement ; mais la plupart, rejetant toute cause naturelle, prétendaient que le jeune page était victime de quelque enchantement.

Ce qui servait à appuyer singulièrement cette opinion, c'est que le même bruit s'était répandu au sujet d'Adelinde. On connaissait l'amour de notre héros pour elle, et l'on conjecturait que les ennemis de cette jeune châtelaine, ayant jeté un sort sur elle, en avaient lancé un autre sur Judicaël. Ces ennemis, comme tout le monde en avait la certitude, n'étaient autres que Talvas, les sires de Montgoméry et les Giroies. Or, il était incontestable que Malles-Couronnes, l'un de ces derniers, pouvait fort bien avoir employé son habileté dans la magie et son commerce étroit avec les puissances infernales pour servir la haine de ses frères et de leurs alliés. Cette opinion prévalut bientôt à un tel point, que l'on congédia d'auprès de Judicaël tous les *mires* et les *physiciens*; et que les astrolo-

gues, les nécromans, et une infinité d'autres personnes de ce genre vinrent par l'ordre du comte de Brionne essayer sur notre héros l'effet de leurs pratiques superstitieuses et de leurs mystérieuses conjurations.

A la première nouvelle du déplorable état où son page était tombé, le vicomte de Beaumont accourut au château de Brionne : il y trouva son jeune protégé dans un péril, qui, de jour en jour, le rapprochait davantage du tombeau. Quelle ne fut pas la douleur du vicomte à la vue de notre héros, de cet aimable et charmant Judicaël? Une constitution forte et robuste semblait lui promettre encore de si nombreuses années, et il s'arrête presque aux premiers pas qu'il a essayés dans le sentier de la vie; et, frappé par la foudre de l'infortune, il voit s'ouvrir devant lui la tombe qui doit à jamais engloutir avec sa jeunesse tous ses rêves d'amour, de gloire, de bonheur.

« — Infortuné damoisel ! s'écrie le vi-

comte, en l'apercevant sur un lit d'où la douleur a exilé le repos : ce n'était point pour te revoir ainsi que j'avais autorisé ton éloignement... Hélas ! que diraient tes premiers protecteurs, s'ils pouvaient apprendre ta fin prématurée, s'ils voyaient s'évanouir les espérances que leur avaient fait concevoir ton courage naissant et déjà célèbre, ton aventureuse ardeur et tes vertus héroïques? »

A ces mots, un soupir long et douloureux sembla partir de l'un des angles de la vaste chambre, et répondre à la demande du vicomte de Beaumont. Ce seigneur tourna les yeux de ce côté; mais il était nuit alors, et le flambeau de résine, qui veillait aux pieds du lit de Judicaël, ne portait point jusque-là sa lugubre et douteuse clarté.

« — Que vais-je devenir, privé de toi, infortuné damoisel? reprit le vicomte, j'aimais à préjuger davance tes succès, je les contemplais dans l'avenir, et je sentais un secret or-

gueil se glisser dans mon cœur, en songeant que je n'aurais peut-être pas été inutile à tes nobles destinées; et voilà que la mort te ravit à ma tendresse et à mon espoir. O présages trop douloureusement démentis! ô illusions trop vite dissipées! ô désolante réalité! Que me laissez-vous entrevoir? »

« — Une famille illustre, qui, avec ce damoisel, descend tout entière dans la tombe! » répond une voix partie du lieu d'où le soupir s'était fait entendre. Le vicomte en est étonné; et, le flambeau de résine à la main, il s'avance vers cet endroit; mais il n'y trouve personne, quelques soigneuses recherches qu'il y fasse.

Au moment où, revenu près du lit de Judicaël, il replace le flambeau dans le candélabre; un vieil astrologue, tout courbé sous le faix des années, entre dans l'appartement. Le vicomte de Beaumont le regarde attentivement; les traits de ce vieillard ne lui parais-

sent pas inconnus, mais il ne peut désigner le lieu où ils se sont offerts à ses regards. Bientôt il est rappelé à de plus sérieuses réflexions par l'état de notre héros; et, présumant, comme le sire de Brionne, que les remèdes surnaturels sont capables de suppléer à l'inefficacité des médicamens humains, le vicomte va interroger l'astrologue pour savoir ce qu'il pense de la situation du malade, quand le comte de Brionne entre tout-à-coup.

« — Cher sire, dit ce dernier au vicomte de Beaumont, la position alarmante de ce jouvencel, nous avait fait oublier que les trente jours demandés par Téroulde, pour connaître de l'affaire d'Adelinde, sont expirés depuis avant-hier. Un courrier que je reçois à l'instant même, et qui m'est dépêché par le régent, vient de m'en prévenir, et me donne avis que nos antagonistes sont déjà arrivés à Rouen, où leurs manœuvres frauduleuses ont rangé à leur parti le plus grand nombre

des conseillers. Je crois donc qu'il n'y a pas de temps à perdre, si nous ne voulons abandonner la victoire à nos rivaux. J'ai donné les ordres les plus circonstanciés pour qu'on ait soin de Judicaël pendant tout le temps de notre absence, que nous abrégerons autant que possible. Il ne nous reste donc plus qu'à partir. »

Trop ému pour être capable de répondre, trop attaché à notre héros pour le quitter sans douleur dans de pareilles conjonctures, mais trop sincèrement dévoué aux intérêts d'Adelinde, pour les trahir en refusant d'accompagner le comte de Brionne, le vicomte s'approche de Judicaël, le presse dans ses bras, et l'arrose de ses larmes; Judicaël le reconnaît et lui sourit tristement. Le vicomte sent alors s'évanouir tout son courage; il regarde le comte de Brionne, et va lui déclarer qu'il ne peut se résoudre à partir; mais le comte ne lui en donne pas le temps; il le saisit par le bras, il l'entraîne hors de la chambre fa-

tale; et, joignant les raisonnemens aux supplications, il le force d'acquitter, en se rendant à Rouen, la dette d'honneur qu'il a contractée envers le comte de Montfort.



15.

Il mourut..... et voilà sa pierre funéraire.

(Soumet.)

Tandis que Judicaël est laissé aux soins du vieil astrologue dont nous avons parlé, et à la surveillance du sire de Guitot, tandis que le comte de Brionne entraîne à Rouen le vicomte de Beaumont, pour défendre la cause de leur intéressante, mais infortunée pupille, quelle est la destinée de cette jeune châtelaine de Montfort? La fille du vicomte de Beaumont, l'aimable Hélissente, l'avait reçue avec

cette douce et tendre cordialité qu'elle tenait d'une excellente éducation, du caractère le plus heureux, et de sa fraternelle tendresse pour Judicaël. Avec Anaïs, Blictilde et Cérona, Hélissente mit tout en œuvre pour rendre l'usage de la raison à la fille de Hugues-à-la-Barbe; ce ne fut pas toutefois en cherchant à contrebalancer les effets de la douleur par les accens d'une folle gaîté, mais en ramenant cette affliction à une mélancolie douce, et dépourvue de cette espèce de fureur dont notre héroïne avait donné des preuves si affligeantes. La musique fut pour cela d'un merveilleux secours : on s'attacha à produire sur le cerveau de la malade des sensations inattendues, en lui faisant entendre, à l'improviste, de petits concerts dans les lieux où elle devait le moins espérer cette sorte de divertissemens. De telles surprises, en ébranlant, par leur agréable soudaineté, les fibres délicates d'Adelinde, provoquaient dans cette jouvencelle un changement d'état, qui, attendu les soins et les prévenances dont

elle était l'objet, n'avait rien que de favorable.

Ce changement prospère eut effectivement lieu ; et, lorsque le vicomte de Beaumont fut appelé au château de Brionne par la maladie de Judicaël, Adelinde, plus tranquille, n'avait plus ces momens de désespoir, source de tant de chagrin pour notre héros. Peu de jours après le départ du vicomte, elle commença même à jouir de quelques instans lucides, mais ce fut là tout ce qu'on put obtenir. Vainement Anaïs cherchait-elle à fixer l'attention de la jouvencelle sur les légendes merveilleuses rapportées au sujet de diverses contrées voisines ; vainement Cérona essayait-elle de la distraire, en lui racontant les exploits de ces braves Normands, qui vinrent se faire une patrie si loin du berceau de leurs ancêtres ; vainement Blictilde rappelait-elle à Adelinde les pieuses chroniques de ces saints anachorètes qui peuplèrent le désert, le rendirent fertile, et ne contribuèrent pas moins,

par leurs travaux, au bonheur temporel des hommes, qu'ils ne concoururent, par leurs prières et leurs austérités, à leur félicité éternelle; rien ne faisait, sur Adelinde, une impression durable; et, après avoir recouvré sa raison pendant quelques instans, elle retombait dans une stupeur d'où rien ne la pouvait tirer. Ainsi s'écoulèrent plusieurs années.

Quant aux deux protecteurs de cette pauvre jouvencelle, ils arrivèrent à Rouen au moment où l'on allait prononcer, contre elle et contre eux, un jugement qui aurait armé leurs ennemis d'une supériorité invincible, et livré à la merci de Talvas et d'Osbern les biens et la fille de Hugues-à-la-Barbe. Ce fut à s'opposer à l'exécution de cet arrêt, et à demander une nouvelle instruction, que tendirent toutes les démarches du comte de Brionne; car le vicomte de Beaumont se trouva d'abord tellement accablé par l'idée du péril de Judicaël, qu'il fut incapable d'appuyer, autrement que par sa présence, les

réclamations du comte de Brionne. Enfin, parvenu au bout de quelques jours à sortir de cet abattement, le vicomte joignit ses sollicitations à celles de ce châtelain, que secondaient puissamment les comtes de Pont-Audemer et de Longueville. Ce dernier, surtout, contribua seul, plus que tous les autres ensemble, à exciter en Téroulde des sentimens favorables à l'orpheline de Montfort. D'après le conseil de Guiffard, le régent prononça que les terres d'Adelinde resteraient administrées par les officiers à qui les comtes de Longueville et de Pont-Audemer les avaient confiées. Quant à la personne de la châtelaine, Téroulde voulut que, jusqu'à sa majorité, le château du vicomte de Beaumont lui servît d'asile.

Qu'on se figure, s'il se peut, le désappointement de Talvas, du sire de Vassy et d'Osbern, et la colère des Giroies! Les uns et les autres furent cependant assez politiques pour ne permettre aucun éclat à leur ressentiment;

Talvas, par la confiance qu'il mettait dans ses ruses et ses intrigues clandestines; Osbern de Crespon, par la persuasion où il était qu'avec sa fortune, sa puissance et son crédit, l'hymen de son fils avec Adelinde ne saurait manquer de réussir; les Giroies, parce qu'ils étaient convaincus que l'ambition remuante du comte de Brionne leur donnerait bientôt prise sur lui; enfin, indigné secrètement de l'influence accordée aux protecteurs d'un enfant dans lequel il avait reconnu le descendant de ses ennemis les plus implacables, le sire de Vassy jura tout bas en partant qu'il s'en vengerait sur Judicaël. Ainsi, chacun des intéressés quitta Rouen avec une satisfaction réelle ou apparente. Mais, pour le comte de Brionne et le vicomte de Beaumont, cette satisfaction fut bien troublée par les nouvelles qu'ils apprirent à leur arrivée au château de Brionne.

Au moment où ils y entrent, personne ne s'offre à leurs regards; ils avancent: les cours,

les salles, tout est désert; enfin, portant par hasard leurs pas du côté de la chapelle, ils en entendent partir un bruit semblable à des chants funèbres, mêlés de gémissemens. Une secrète horreur s'empare aussitôt de leur ame; ils se dirigent avec une inquiète précipitation vers le lieu d'où s'exhalent ces accens de douleur; ils en approchent, ces accens redoublent; ils y arrivent..... Mais avant de poursuivre notre récit, il est important de connaître ce qui s'est passé au château de Brionne depuis que le suzerain s'en est absenté.

La maladie de Judicaël avait bientôt pris le caractère le plus alarmant; l'astrologue à qui ce jeune infortuné avait été confié, s'était éloigné du château; et, le jour qui succéda à la nuit où avait eu lieu cette disparition, le sire de Guitot, venu dès le matin, selon sa coutume, pour s'informer de la santé du jouvencel, l'avait trouvé froid et inanimé comme un cadavre. Il appelle; on vient, on prodi-

gue au malheureux page tous les secours qu'on croit capables de l'arracher au trépas..... Soins stériles! frivoles secours!..... Le jour suivant, le damoisel est placé dans un cercueil; le chapelain, les deux fils du comte de Brionne, le sire de Guitot et tous les autres habitans du manoir, réunis dans la chapelle, rendent au jeune page les tristes et derniers devoirs que les morts réclament de la piété des vivans. Le caveau s'ouvre, bientôt y descend le cercueil accompagné de tous les assistans, chacun un flambeau de résine à la main. La désolée procession s'avance avec lenteur au milieu du silence et de l'obscurité des tombes, dont les échos, si long-temps silencieux, ne retentissent que du chant des hymnes funéraires et des sanglots péniblement échappés à tant de cœurs brisés par l'affliction. Enfin, on arrive, à travers une double haie de sépulcres, près d'une colonne quadrangulaire, au pied de laquelle est une tombe ouverte et nouvellement construite. On y dépose, avec les rites accoutu-

més, les seuls restes de celui qui fut Judicaël; la pierre tombale va se baisser pour jamais, quand tout-à-coup se présente un héraut d'armes revêtu de la *librée* des comtes de Sonnois, dont il porte, d'une main, la bannière, de l'autre, le bâton de commandement; on le regarde, on s'étonne, on lui fait place; la curiosité suspend la douleur; lui, d'un pas ferme et tranquille, se dirige vers la tombe; il s'y arrête; et, d'une voix triste, mais assurée :

« — Très haut et très excellent seigneur, Judicaël de Sonnois, fils de Raoul-le-Preux et petit-fils d'Arnould, comte de Sonnois, vient de terminer ici sa carrière mortelle; priez pour le repos de son ame, à laquelle Dieu, notre sire, fasse paix et miséricorde! »

Ainsi dit le héraut en déposant sa bannière dans la tombe et en y jetant son bâton de commandement qu'il a brisé; cela fait, il se retire aussi paisiblement qu'il est venu, sans

que l'on songe ou à l'arrêter ou à l'interroger, tant la surprise et l'émotion ont troublé tous les esprits! tant le regret a abattu tous les cœurs! Cependant la pieuse cérémonie s'achève; la tombe se ferme; la foule se retire; le caveau est rendu à son silence, à ses ténèbres accoutumées.

En ce moment arrivèrent le comte de Brionne et le vicomte de Beaumont. Le sire de Guitot, qu'ils rencontrèrent le premier à la porte de la chapelle, leur apprit en gémissant la déplorable perte dont ils venaient d'être frappés. A cette déchirante nouvelle, un froid glacial se glissa dans leurs veines et s'insinua jusque dans leur cœur; un frisson de mort agita d'un frémissement convulsif leurs membres immobiles, et l'affliction, s'appesantissant de tout son poids sur leur poitrine oppressée, rendit quelque temps leur respiration aussi génée que le râle d'un mourant...... Enfin, le vicomte de Beaumont, s'arrachant à cette espèce de morne insensi-

bilité, serra la main du comte de Brionne et s'éloigna...... Un instant après, on entendit le pont-levis du château se baisser, et retentir sous les pieds des chevaux; c'était le bruit que faisaient en partant les coursiers du vicomte de Beaumont et de sa suite. Trop désolé de la perte qu'il venait d'essuyer pour rester dans un séjour qui la lui rappelait si vivement, le vicomte voulut le quitter aussitôt. Le comte de Brionne partageait la douleur du père d'Héllissente; il ne put donc qu'approuver le départ de ce châtelain. Cependant, il s'enferma avec le sire de Guitot dans son cabinet; là, il interrogea le gouverneur de ses enfans sur les derniers momens de Judicaël, sur les circonstances qui les avaient accompagnés. « — Pourquoi, ajoute-t-il, pourquoi ne m'avoir point fait prévenir du péril de cet infortuné? » Le sire de Guitot, qui lui avait déjà fait part de ce qui s'était passé aux obsèques de Judicaël, répond en ces mots à cette dernière question :

« — Monseigneur, le nécroman Alcédamas, à qui vous aviez confié le jouvencel, m'assurait que ses connaissances astrologiques ne lui faisaient présager nulle funeste issue à la maladie de votre protégé; et, le lendemain, Judicaël était sans vie. Vainement ai-je eu recours à tous les moyens pour retrouver Alcédamas, il a disparu. »

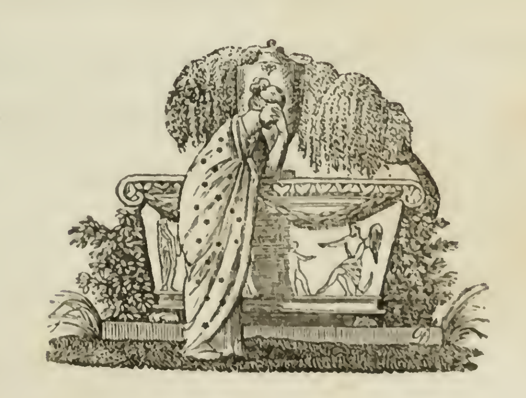
« — O honte ! ô malheur ! ò infortunée maison de Sonnois ! » s'écrie le comte de Brionne en levant les mains au ciel.

« — Bien infortunée en effet, réplique le sire de Guitot, si Judicaël en était le dernier rejeton, comme le héraut d'armes a voulu le faire entendre. »

« — Oui, par l'ame de mon père ! continue le comte de Brionne, elle est bien infortunée cette maison, et plus encore que tu ne te le figures. Écoute, et tu vas apprendre jus-

qu'à quel point peut être poussée la perversité humaine. »

A ces mots, les deux chevaliers s'assirent sur un banc, près de la table. Le comte de Brionne, voyant le jour déjà presque entièrement remplacé par la nuit, fit apporter des flambeaux ; il congédia tout le monde ; et, demeuré seul avec le sire de Guitot, il commença en ces termes son lamentable récit.



16.

I. 20

Oh! vous êtes de grands faiseurs de révolutions! Vous avez fait des révolutions contre toutes les institutions morales et politiques de la société!

(Ch. Nodier.)

Cette histoire est singulière et morale.

(L. de Maynard.)

HISTOIRE D'ARNOULD.

Les comtes du Mans et ceux de Belesme, unis, dès l'origine de leur race, par une étroite parenté, n'avaient cependant jamais nourri les uns pour les autres que des sentimens antipathiques, nés d'une opposition héréditaire entre le caractère et les mœurs de ces deux maisons. Les seigneurs du Mans, nobles et magnifiques, autant que ceux de Belesme étaient avares et crapuleux, pous-

saient quelquefois jusqu'à la prodigalité leurs inclinations généreuses, et laissaient dégénérer leur loyauté en imprudence, leur bravoure en témérité, leur bonté confiante en un désastreux aveuglement. Les sires de Belesme, au contraire, joignaient à la plus sordide avarice la mauvaise foi la plus habile, la plus adroite circonspection, la perversité la plus clairvoyante. Tu vois, par là, mon cher Guitot, qu'il y avait certainement plus de motifs qu'il n'en fallait pour constituer entre ces deux familles une de ces bonnes haines bien vivaces, héritage beaucoup plus fidèlement transmis que tout autre, et non moins fidèlement accepté. Toutefois, au Mans et à Belesme, elle s'offrait sous des traits bien différens. Dans la première de ces deux seigneuries, on se défiait plus des comtes de Belesme qu'on ne les haïssait; on avait contre eux plus d'éloignement que d'inimitié, et il entrait dans cet éloignement plus de pressentiment que de calcul. A Belesme, tout au rebours, on haïssait les comtes

du Mans en toute cordialité, et un rare calcul présidait aux actes par lesquels se développait ou se dissimulait cette haine. Cette dissemblance entre deux sentimens qui tenaient également de l'aversion n'avait pas seulement pour cause la dissemblance morale de ceux qui en étaient animés; elle provenait encore du but différent qu'ils avaient en vue. Les comtes du Mans n'aspiraient qu'à conserver leurs fiefs dans leur intégrité, sans la moindre envie d'y ajouter ceux des sires de Belesme. Ces derniers, essentiellement rapaces, ne soupiraient qu'après l'occasion d'arracher à leurs parens quelques lambeaux de seigneurie, s'ils ne pouvaient s'en approprier la totalité. Aussi, dès que la puissance des comtes de Belesme diminuait, ou qu'à force de duplicité, ils réussissaient à donner le change sur leurs projets ultérieurs, la défiance des comtes du Mans s'évanouissait tout-à-coup et ne renaissait que sur les indices les plus manifestes. Mais il n'en était pas ainsi des comtes de Belesme; et, comme ils ne pas-

saient pas un seul jour sans convoiter les domaines de leurs parens, ils n'en laissaient écouler aucun sans accroître contre eux le trésor de haine qu'ils couvaient au fond de leurs cœurs.

« Telle était la situation respective de ces deux familles à l'époque où Robert, père de Talvas, hérita du comté de Belesme. Son premier soin fut de se liguer en secret avec Avesgand, son oncle, évêque du Mans, contre Hébert-Éveille-chien, comte de cette ville. Hébert, une fois en querelle avec l'ambitieux prélat, ne put désormais s'occuper d'autre chose. C'étaient à tout moment des débats à soutenir, des injures à venger, des agressions à punir; et le comte du Mans, absorbé dans ces discordes journalières, n'avait ni la pensée ni le loisir de surveiller les sourdes menées et la tortueuse politique de Robert. Celui-ci, qui l'avait prévu, s'était arrangé de longue main pour profiter d'une si favorable conjoncture; et, tandis que Hébert est tout à ses différends

avec son évêque, Robert tend piéges sur piéges à Loïs, comte de Sonnois, frère du comte du Mans. D'abord il s'attache à avilir Loïs dans l'esprit de ses vassaux en déshonorant Herménégilde, sa femme; il sème ensuite l'or à pleines mains pour s'acquérir des partisans dans le comté de Sonnois et pour détacher de Loïs ses plus fidèles serviteurs. Enfin, quand il croit avoir tout préparé au gré de ses desseins perfides, il donne une dernière et décisive impulsion à tous les ressorts qu'il avait tendus, et tout-à-coup, comme par l'effet d'une puissance magique, Loïs et Herménégilde, abandonnés de leurs proches, que l'imminence d'une mort sans fruit et sans gloire avait contraints à s'exiler, se virent assaillis dans leur château par une multitude de vassaux rebelles. Tandis que ces révoltés égorgent sans miséricorde le peu de serviteurs que la séduction, la frayeur et les mauvais conseils n'avaient pu détacher de leur seigneur légitime, cet infortuné châtelain est réduit à se réfugier avec sa malheureuse compagne dans le sein d'une

assemblée de factieux qui, sous prétexte de les protéger, les précipitent dans une indigne prison. C'est alors que Robert de Belesme, qui, jusqu'alors, n'avait tramé que dans l'obscurité la perte de son parent, jeta ouvertement le masque de son hypocrisie; et, mettant en œuvre toute son influence, précipita l'impie dénouement de ce mystère abominable... Que te dirai-je, cher Guitot, que la renommée ne t'ait déjà appris? La félonie et le parjure triomphèrent : d'infâmes vassaux s'abreuvèrent du sang d'Herménégilde et de Loïs, et cela, par l'ordre, sous les yeux, avec le secours de l'exécrable Robert. Le moment était alors venu pour lui de mettre à profit les résultats de son infernale politique. Mais Robert de Belesme n'avait pas plus de cœur que d'entrailles : sa lâcheté égalait sa scélératesse. Il hésita au moment de réunir le comté de Sonnois à ses domaines : il donna ainsi le temps à ses amis de se refroidir, aux indifférens de se séparer de lui, à ses ennemis de se concer-

ter. Misérable jouet des caprices populaires, il fut brisé par cette même tourmente qu'il avait soulevée contre son malheureux parent; et la même cognée qui vait abattu la tête de Loïs, comte de Sonnois, trancha aussi celle de Robert, comte de Belesme ! Dès que Talvas eut appris que son père avait reçu de ses complices la juste punition de ses forfaits, il se hâta de déserter bravement le poste où Robert l'avait placé, et il regagna au plus vite Alençon où il eut fort à faire avant d'y avoir affermi sa chancelante autorité. Aussi ne put-il tirer avantage de tous les crimes qu'avait amoncelés son père; et le comté de Sonnois se déroba pour le moment à sa cupidité; mais cet infortuné fief n'en fut pas pour cela moins à plaindre. Long-temps les fléaux de la guerre et de la famine, justes salaires de tous les attentats qui s'y étaient commis, s'appesantirent sur cette contrée; et ce ne fut qu'après avoir passé par tous les maux de l'anarchie, que le comté de Sonnois respira de tant de calamités. Loïs avait laissé un fils nommé Ar-

nould. Les tenanciers et nobles hommes de Sonnois comprirent enfin que, si le renversement de l'autorité légitime leur avait enfanté tous ces désastres, le rétablissement de cette même autorité les devait enfin réparer. Aussitôt ils rentrèrent en eux-mêmes; ils gémirent de leur ingratitude envers un suzerain qui les avait comblés de bontés; et, en expiation de leur impiété envers lui, ils s'empressèrent de rappeler son fils. Arnould, que des serviteurs fidèles avaient préservé des tempêtes dans lesquelles son père avait péri, revint du Mans, où il avait passé ce temps d'épreuves et de douleur. Il revint, le pardon dans le cœur, les mains pleines de bienfaits, et vit bientôt, à l'ombre de son pouvoir tutélaire, refleurir dans son heureux fief un bien-être depuis long-temps inconnu.

« Talvas jouissait encore d'une puissance trop précaire pour s'essayer à venger son père sur Arnould. Il feignit donc de n'imputer la mort de l'auteur ses jours qu'à quelques-uns

de ses propres vassaux auxquels il infligea le dernier supplice. Dans toute sa conduite, il ne laissa jamais percer la moindre animosité contre Arnould ; il lui montra toujours les intentions les plus pacifiques et même la plus grande cordialité.

« Arnould se tint d'abord en garde contre le nouveau comte de Belesme ; mais, se rassurant peu à peu sur le nombre de ses vassaux, de ses amis, et principalement sur l'affection des Giroies et du sire de Vassy, qui paraissaient alors lui être dévoués, il ne fit point difficulté de lier avec Talvas une sorte d'amitié. Il le recevait souvent dans son château, et même l'allait voir quelquefois soit à Belesme, soit à Alençon, soit à Séez. Bientôt il s'ensuivit entre eux une plus grande intimité qu'on n'aurait pu le prévoir.

« Arnould avait quatre enfans ; trois fils dont l'aîné, Raoul-le-Preux, était déjà écuyer, et une fille, nommée Hildeburge,

qui entrait dans sa dix-septième année. Talvas n'a jamais été beau cavalier; mais, dans sa jeunesse, il se présentait avec grace, savait parfaitement feindre la passion, et même se couvrir de l'apparence des vertus. Hildeburge et son père en furent les dupes : celui-ci consentit à marier sa fille à Talvas; la principale clause du contrat fut que, dans le cas où Arnould et ses fils mourraient sans postérité mâle, le comté de Sonnois passerait à Talvas où bien à ses réprésentans ; clause funeste, qui précipita la ruine d'Arnould !

« Peu de temps après le mariage de Talvas et de Hildeburge, les sires Giroies et de Vassy, diminuant la fréquence et la longueur de leurs apparitions au château de Sonnois, se trouvaient plus souvent chez Talvas.

« Arnould m'était depuis long-temps connu; j'avais toujours apprécié ses talens et rendu justice à sa bravoure, car j'en avais

eu des preuves dans cette malheureuse expédition que nous fîmes par les ordres du duc Robert-le-Magnifique contre le comte de Ponthieu. Arnould y avait sauvé la vie à cet intrépide Helloin, fils d'Ansgot et de Helloïs, qui, au sortir de ce péril, alla dans la forêt de Brionne fonder l'abbaye du Bec, dont il est encore supérieur. Tu sais combien Helloin m'était cher, et par son attachement à mes intérêts, et par la faveur dont il jouissait près du duc Robert, et par sa parenté avec le comte de Flandre. Aussi, le service que lui rendit Arnould en cette circonstance me lia irrévocablement avec le comte de Sonnois. Témoin de l'abandon où le laissaient les sires Giroies et de Vassy, je sentis se réveiller contre eux, mais surtout contre les premiers, l'antique haine que mes ancêtres m'avaient transmise avec leur sang.

« Telles étaient mes dispositions, quand Hildeburge donna le jour à Arnulphe de Belesme. Jaloux de célébrer dignement le

baptême de son premier né, Talvas, à cette occasion, donna, sous les murs de Séez, des joutes où je fus invité ainsi qu'Arnould et ses fils. Les Giroies s'y trouvaient également, mais nous n'y distinguâmes pas le sire de Vassy.

« Après plusieurs combats assez indifférens, et dans lesquels Arnould eut l'avantage sur presque tous les champions qui se présentèrent, on vit entrer dans la lice un chevalier couvert d'armes noires, et dont le bouclier ne portait d'autre devise que ces mots : « *A la mort!* » écrits en caractères de sang. A cette vue, un cri d'indignation s'élève de toutes parts; mais, sans donner aux hérauts d'armes le temps d'intervenir, le nouvel assaillant s'élance sur Arnould, qui était alors le tenant de la joute, il le renverse, il le laisse grièvement blessé et disparaît en un clin d'œil.

« Talvas et les Giroies voulaient s'emparer

de la personne d'Arnould; et, affectant de s'élever contre l'insigne trahison dont ce châtelain avait été victime, ils promettaient de lui prodiguer tous les soins que réclamait son état. Heureusement je n'étais pas dupe de toutes ces protestations; et, soit haine, soit perspicacité, je soupçonnais les Giroies et Talvas de n'être pas aussi innocens du malheur de mon ami, qu'ils auraient voulu le paraître. Je fis donc enlever et transporter Arnould dans une maison peu éloignée, où mes soins, ceux de ses trois fils, avec lesquels j'avais agi de concert, et les secours d'un habile *physicien*, eurent bientôt rappelé à la vie le comte de Sonnois.

« A peine ce dernier fut-il rétabli, qu'il me demanda à qui je croyais pouvoir imputer l'attentat dont il avait à se plaindre. Le nom du sire de Vassy fut le premier qui s'offrit à ma pensée. Depuis long-temps ce châtelain avait rompu tout commerce avec Arnould, et des émissaires de Talvas, dont je ne me défiais pas assez, venaient chaque jour

me rapporter confidentiellement quelque insultant propos tenu par le sire de Vassy contre le comte de Sonnois; ajoute à cela que le sire de Vassy était, des chevaliers à nous connus, le seul qui ne se fût point montré aux joutes de Séez; et que, lorsque j'eus remarqué son absence, Talvas me répondit avec un sourire d'incrédulité que le duc Robert avait appelé ce chevalier auprès de lui. Seras-tu surpris, d'après cela, que j'aie jugé le sire de Vassy capable d'une telle perfidie? Je le nommai donc à Arnould. Celui-ci, déjà prévenu comme moi par les mêmes émissaires de Talvas, approuva mes soupçons. Je lui fis part alors de tout ce qui les confirmait; et, trop sûrs d'avoir bien deviné, pour approfondir un mystère que nous croyions avoir éclairci, nous nous rendîmes aussitôt à Rouen, afin de demander justice au duc Robert. Mais, projetant à cette époque une expédition contre le duc de Bretagne, le duc de Normandie refusa d'entamer un procès qui aurait retardé son entreprise. Nous enjoi-

gnant donc de ne plus songer à vider en ce moment notre querelle, il nous somma de lui amener nos vassaux.

« Ce déni de justice, joint à la rencontre du sire de Vassy, que nous avions aperçu en entrant dans le palais ducal, nous persuada de plus en plus que ce châtelain, effectivement coupable, avait prévenu contre nous notre commun seigneur; et, à force d'intrigues, l'avait déterminé à étouffer cette affaire. Notre haine contre le sire de Vassy ne s'en accrut que davantage; et, résolus de la satisfaire par sa ruine, nous jurâmes de ne prendre de repos que lorsque cette ruine serait consommée.

« Afin de réaliser un projet qui flattait si bien notre ressentiment, nous nous retirâmes chacun dans nos seigneuries. Arnould, qui le premier se trouva prêt, entra le premier en campagne, ainsi que nous en étions convenus. La fortune ne se déclara point d'abord

en sa faveur : secouru par les Giroies, le sire de Vassy le battit en plusieurs rencontres et prit ses deux plus jeunes fils, qu'il livra à Talvas, en paiement de sa neutralité. Arnould, pour qui cette dernière circonstance était un mystère, et qui croyait ses deux enfans encore au pouvoir du vainqueur, s'adressa en toute hâte à son infâme gendre, et le conjura, avec larmes et supplications, d'obtenir que le sire de Vassy acceptât la rançon, et brisât les fers des deux jeunes prisonniers. Talvas feignit de pleurer avec son beau-père, tandis qu'il étranglait les deux enfans de ce malheureux seigneur, par la main du comte de Montreuil. Ensuite, il simula une députation au sire de Vassy pour les lui redemander. Enfin, au retour de ses envoyés, il se fit annoncer par eux, en présence d'Arnould, l'assassinat de ces deux malheureux jouvenceaux, dont il laissa retomber tout l'odieux sur le sire de Vassy. C'est ainsi que, sans se compromettre, Talvas travaillait à réaliser les projets de son père sur le comté de Sonnois.

« Désespéré de cette catastrophe, je voulus, n'ayant pu la prévenir, en tirer du moins une éclatante vengeance. J'entrai donc, à la tête de tous mes vassaux, sur les terres des Giroies, partisans déclarés du sire de Vassy. Tu sais l'issue déplorable de cette malheureuse expédition; les Giroies abandonnèrent la défense du sire de Vassy pour voler à celle de leurs possessions. Repoussé par eux, je fus contraint de me replier sur mes terres, où ne me trouvant même pas le plus fort, je me vis enlever le comté de Sap.

« Outré de colère contre Arnould, et surtout contre moi, le duc Robert ne refusa point cette fois de se mêler de nos différends; il y intervint avec tout le despotisme qui le caractérisait; et, le poids de son épée inclinant la balance du côté des Giroies, je fus contraint de leur abandonner le comté qu'ils m'avaient ravi.

« Pendant ce temps, Arnould, plus heu-

reux que je ne l'avais été, battait le sire de Vassy, dont il saccageait les domaines, pillait et brûlait les châteaux. Le duc Robert, si impitoyable pour moi qui avais été vaincu, se montra plein de clémence pour Arnould victorieux. Ce duc aurait craint effectivement qu'en forçant le comte de Sonnois à dédommager son adversaire, une guerre terrible ne s'allumât entre les Normands et les Manceaux, qui déjà commençaient à s'ébranler pour venir à l'aide d'Arnould. De plus, Robert-le-Magnifique voulait tenter ainsi de me séparer de ce dernier châtelain, en me rendant jaloux de la partialité qu'il faisait éclater envers lui.

« La paix termina donc aussi de ce côté-là toute hostilité. Dans notre parti, le comte de Sonnois avait abattu son antagoniste, et s'était enrichi de ses dépouilles, tandis que j'avais essuyé des pertes considérables, dont mes adversaires avaient profité; dans le parti contraire, le sire de Vassy avait éprouvé de rudes

échecs; les Giroies avaient obtenu de grands succès; ainsi, il y avait eu, des deux côtés, et des triomphes et des défaites: on ne pouvait ni se féliciter, ni se désoler entièrement. Talvas, lui seul, sans avoir levé de troupes, ni exposé sa vie ou celle de ses vassaux, avait lieu de se réjouir sans réserve: le but de toutes ses machinations était atteint; il m'avait affaibli; il avait rendu Arnould irréconciliable avec le sire de Vassy et les Giroies, desquels il avait su gagner l'affection; enfin, ce qui lui importait encore plus que tout cela, il avait privé Arnould de ses deux plus jeunes enfans, et s'était par là diminué les obstacles qui s'opposaient à ce qu'ils recueillît l'héritage de ce châtelain.

« De pareils avantages étaient certes fort considérables; mais ils ne purent s'obtenir sans éveiller contre Talvas, la défiance d'Arnould. Ce qui la confirma, la corrobora, l'autorisa même pleinement, ce furent les dépositions de l'un des écuyers de Talvas. Peu

de temps avant la fin de la campagne, les Giroies, pour m'attirer dans une embuscade, opérèrent un mouvement rétrograde au moment même où cet écuyer, qui n'était point prévenu de cette manœuvre, se rendait à leur armée. La vivacité avec laquelle je m'avançai, le fit tomber entre mes mains; je me saisis de ses lettres qui ne renfermaient que quelques phrases insignifiantes, mais d'après lesquelles je compris que l'écuyer était chargé de dépêches verbales. Je le conduisis de nuit dans cette demeure, après avoir répandu le bruit de sa mort; ensuite, l'ayant mis à la torture, j'appris par lui que le sire de Vassy n'était nullement coupable du meurtre tenté sur Arnould aux joutes de Séez. « — C'est un des servans du comte de Belesme qui s'est chargé de cette commission, ajouta l'écuyer, et ce comte ne l'en a récompensé qu'en le faisant périr. Le comte de Belesme est l'auteur des rapports mensongers qui, depuis longtemps, vous étaient journellement transmis, tant à vous qu'au comte de Sonnois, au sujet

des propos attribués au sire de Vassy. Le comte de Belesme ne perdait aussi aucune occasion d'animer ce dernier châtelain contre vous et le seigneur Arnould. Las, enfin, de ne pas vous voir vous armer les uns contre les autres aussi promptement qu'il l'aurait desiré, Monseigneur de Belesme a profité du séjour que le sire de Vassy a été obligé de faire auprès du duc Robert, pour donner ces fatales joutes d'Alençon, dont le prétexte était la naissance de son fils, et le véritable motif, l'intention de développer les semences de discorde par lui jetées dans le cœur de Messeigneurs de Vassy et de Sonnois. Quant à la mort des deux enfans de celui-ci, elle a été ordonnée au comte de Montreuil par Monseigneur de Belesme, qui m'a envoyé vers les sires Giroies, pour les engager à conclure la paix avec vous, afin de secourir le sire de Vassy, et de l'aider à accabler le comte de Sonnois. » Ainsi parlà l'écuyer de Talvas. Après avoir soigneusement recueilli toutes ces informations, je les envoyai au comte

de Sonnois, avec celui qui me les avait fournies.

« Arnould n'apprit pas sans le plus vif ressentiment l'horrible trahison de son gendre, et il se détermina à s'en venger. Le premier sur lequel il voulut qu'elle tombât, fut le malheureux Guy; ainsi se nommait l'écuyer de Talvas, que je lui avais envoyé. Mais Raoul-le-Preux, quoiqu'il connût le motif du courroux de son père, plaida si heureusement la cause de Guy, qu'il parvint à le dérober à la mort. De son côté, Guy ne fut point ingrat à l'égard de Raoul-le-Preux, au service duquel il s'attacha; et, après la mort de Raoul, il a été, de tous les serviteurs d'Arnould, le seul qui soit resté près de ce malheureux châtelain. Hélas! combien n'eût-il pas mieux valu que cet écuyer ne se fût pas montré si loyal! Mais poursuivons notre récit.

« Avant de mettre à exécution ses projets

de vengeance contre Talvas, Arnould voulut assurer des défenseurs à sa cause et un avenir à sa famille. Il demanda donc et obtint en mariage pour son fils, Hildeflède, fille aînée de ce Dreugot Osmond, qui, depuis, ayant tué, dans la *Forêt aux lions*, Guillaume Ripostel, coupable d'avoir séduit Havoise, fille cadette de ce châtelain, fut réduit à se retirer d'abord en Bretagne, et plus tard en Italie. »

En cet endroit, le comte de Brionne fut obligé de s'arrêter un instant pour prendre un repos rendu nécessaire par la longueur de cette narration. Le sire de Guitot demeura absorbé dans les idées excitées en son esprit par le récit de ces événemens, qui ne lui étaient qu'imparfaitement connus, parce qu'au moment où ces guerres et ces intrigues avaient éclaté, il se trouvait retenu à la cour de France pour les affaires du comte de Brionne. Aussi, tant que ce dernier châtelain garda le silence, son méditatif auditeur ne le rom-

pit pas, et attendit que son suzerain reprit la parole. C'est ce que celui-ci ne tarda point à faire de la manière suivante.



17.

La maison à présent, comme savez de reste,
Au bon monsieur Tartuffe appartient......

(Molière , *Tartuffe.*)

Son couronnement ne fut que l'acte culminant d'une conspiration triomphante......

(Ch. Nodier.)

SUITE ET FIN

DE L'HISTOIRE D'ARNOULD.



Avant de continuer mon récit et pour t'en rendre la suite tout-à-fait intelligible, il est indispensable que je t'expose en peu de mots et la conduite qu'avait tenue Talvas durant les longues guerres d'Arnould avec Vassy, et la situation où se trouvait alors le comté de Sonnois.

« Talvas, qui, plus que jamais, brûlait de

consommer l'usurpation de cette seigneurie, vit aisément combien il lui importait de ne pas échouer dans ce dessein, qui, s'il venait encore à manquer, serait pour toujours impraticable. Aussi comprit-il que la connaissance du caractère d'Arnould et la certitude de le perdre en le trompant, n'étaient pas les points les plus essentiels, mais que, pour ne pas subir la même destinée que son père, il lui fallait s'assurer des dispositions des vassaux les plus influens que renfermait le comté de Sonnois, et les enchaîner sans retour à son parti. Après les terribles orages auxquels ils s'étaient trouvés si long-temps en butte, ces vassaux n'envisageaient pas tous sous le même aspect les rapports dans lesquels ils étaient avec leur seigneur. Irréconciliables ennemis de toute autorité légitime, les uns ne pouvaient lui pardonner le mal qu'ils avaient voulu lui faire, et la haine implacable avec laquelle ils l'avaient poursuivi pendant long-temps. S'ils avaient paru adhérer au rétablissement d'Arnould, s'ils

avaient reçu de lui un pardon généreux, la dissimulation à laquelle leur hypocrisie avait recouru, et leur orgueil humilié d'une magnanimité dont ils se jugeaient indignes, ulcéraient profondément leurs cœurs essentiellement ingrats, et leur animosité comprimée menaçait, par cela même, d'une explosion d'autant plus violente, qu'ils affectaient de croire momentané l'oubli de leurs crimes toujours présens à leur pensée. Toutefois, ce n'était qu'au regard exercé d'un habile observateur que se révélaient ces dispositions intimes. Elles se cachaient à l'œil inattentif sous le masque d'un ardent amour pour le bien général, de crainte pour l'avenir, et d'un fallacieux dévouement aux intérêts du suzerain. D'autres, tout-à-fait indifférens et à la prospérité publique et au salut de l'autorité, n'avaient en vue que leur avantage personnel : repoussés par Arnould, ils cabalaient contre lui avec une rage sans bornes, ne laissaient aucun de ses actes sans le décrier, n'omettaient aucune occasion de

répandre et de propager des germes de mécontentement et d'insubordination; Arnould les accueillait-il, et, vaincu par leurs clameurs, les appelait-il à l'administration du comté, la nécessité de donner des bases à leur précaire influence, les obligeait d'accorder tout au dévouement qu'on feignait pour eux, et de n'accorder rien aux plus zélés serviteurs d'Arnould. De là naissait pour ce malheureux châtelain une troisième classe d'adversaires. Elle se composait de tous ceux qui, après lui avoir donné des preuves d'un véritable attachement, avaient cru devoir compter sur un dédommagement égal à leurs sacrifices. Déchus dans leurs espérances, ils n'avaient pu pardonner leur désappointement au comte de Sonnois auquel ils l'attribuaient, tandis qu'ils n'auraient dû l'imputer qu'à l'égoïsme de certains conseillers. Aussi leur avide fidélité n'avait-elle pas tenu à une pareille épreuve, et ils avaient formé une défection assez redoutable qui, sans avoir ni le même mobile, ni les

mêmes vues, s'était pourtant ralliée aux égoïstes ambitieux qu'il avait été impossible de satisfaire tous entièrement, et aux implacables ennemis que nulle concession n'était capable de ramener. Autour de cette innombrable phalange, qui cernait et assaillait de tous côtés le pouvoir d'Arnould, on voyait se grouper encore une multitude de trouvères que la hardiesse de leurs productions avait fait bannir de toutes les contrées voisines. L'indulgente bonté d'Arnould les avait accueillis, et leur ingratitude l'en récompensait par les satires les plus mordantes, les plus caustiques chansons, les épigrammes les plus sanglantes. Leurs vers, rapidement répandus, avaient accès dans toutes les demeures, se gravaient dans toutes les mémoires, étaient répétés par toutes les voix; et, chaque jour, ils ajoutaient quelques nouvelles recrues à la foule déjà si nombreuse des mécontens.

« Talvas, qui couvait des yeux le comté de

Sonnois, comme une proie future, avait parfaitement remarqué dès l'origine ces semences de désaffection. Il les avait cultivées avec soin ; son astucieuse politique les avait fait croître, et il n'attendait que le moment favorable pour en recueillir la moisson. Toutefois il sentait le péril d'une méprise, et il aima mieux résister à sa cupidité, que d'en compromettre les espérances, en essayant de la satisfaire prématurément. Il se borna donc à capter la faveur populaire, par les habitudes les plus propres à la lui concilier. Les trouvères jouirent auprès de lui d'un crédit sans limites. Tandis que son extérieur l'assimilait au plus humble vassal, sa conversation louangeuse flattait adroitement l'amour-propre de tout ce qui se piquait d'exceller dans la poésie. Aussi trouvères et vassaux exaltaient, d'un commun accord, sa douceur, son humanité, sa modération, son amour pour les lettres et les beaux-arts. Il est vrai que cet amour éclatait plutôt par la magnificence de ses paroles, que par celle de ses dons, tandis que Ar-

nould, malgré l'ingratitude des trouvères, répandait sur eux l'or à pleines mains. Mais la prévention avait tellement faussé tous les jugemens, qu'on ne voulait voir dans la munificence d'Arnould que le desir de corrompre ou d'enchaîner le génie; et, dans la parcimonie de Talvas, que la prudence économique d'un chef de famille, dont la tendresse paternelle veillait déjà à l'avenir financier de ses enfans. Non content de s'acquérir des créatures parmi les trouvères et la classe infime des vassaux, le comte de Belesme attirait à lui tout ce qu'il y avait d'égoïstes ambitieux dans le comté de Sonnois, et les faisait jouir, en espérance, de tous les avantages que procurait le fief dont il convoitait la possession. Quant aux anciens ennemis de l'autorité légitime, il les ralliait à sa cause par la sympathie de leurs communs antécédens; et, comme ils s'étaient autrefois unis avec le père pour consommer la ruine de Loïs, le fils n'eut pas de peine à leur persuader de servir ses secrets desseins contre Arnould. Sans

doute telle n'était pas l'intention des anciens serviteurs de ce châtelain, lesquels s'étaient pourtant ligués avec leurs antagonistes d'autrefois. Talvas n'ignorait pas leur répugnance à cet égard ; mais il savait aussi que le ressentiment les avait lancés dans une route où il est difficile de s'arrêter à point nommé, et il se flattait que l'entraînement des circonstances les amènerait à un résultat diamétralement contraire à leur volonté.

« Voilà où en étaient ces différens partis, quand Hildeburge, femme de Talvas, le rendit père pour la seconde fois, en donnant le jour à Mabile. Le comte de Belesme, qui avait toujours eu soin de ne laisser, dans sa conduite, rien entrevoir de ses trames secrètes contre son beau-père, se hâta de lui apprendre l'heureuse délivrance de Hildeburge, et de l'inviter aux fêtes qu'il préparait pour célébrer cet événement. Arnould, dont la loyauté répugnait à croire que cette invitation recelât un piége, se disposa à s'y rendre, et

il se fit précéder par son fils, Raoul-le-Preux, à la tête de vingt-cinq lances. Mais, avant de s'absenter lui-même de sa seigneurie, il voulut la mettre à couvert de toute tentative insurrectionnelle, en refrénant, par un édit, l'extrême licence des trouvères. Débarrassé, par ce soin, de toutes les craintes qu'il aurait pu concevoir, il confia le commandement de sa milice et l'administration du comté, à un chevalier dont personne ne révoquait en doute le courage et les talens, mais dont le bonheur et la fidélité n'avaient pas toujours inspiré la même confiance. Il lui enjoignit, surtout, de tenir la main à l'exécution de son dernier édit, et de veiller avec sollicitude au salut de sa belle-fille Hildeflède, à qui une légère indisposition ne permettait d'accompagner chez Talvas, ni son beau-père, ni son époux. Persuadé qu'il avait ainsi pourvu à ce qu'exigeait de lui une sage circonspection, il partit pour le château de Belesme, où il ne se fit accompagner que par une suite peu nombreuse.

« A peine avait-il quitté son château, que les trouvères, sans tenir comte de son édit, redoublent d'hostilité et d'insolence. Aussitôt la milice est convoquée par les ordres d'Ansgard, ainsi se nommait le chevalier revêtu, par Arnould, de toute la puissance seigneuriale. Mais Ansgard voit la plupart des tenanciers sourds à son appel, et le peu de soldats qu'il réussit à rassembler, essaient en vain de mettre l'édit à exécution. A une résistance passive succède bientôt une énergique agression. En un clin d'œil le feu de la révolte se propage dans tout le comté; tenanciers, vassaux et serfs, tout en un instant devient soldat pour renverser l'autorité légitime. Partout on en détruit les symboles, on en efface les blasons, on en abolit les vestiges. Ansgard et les siens, malgré leur valeureuse résistance, battus sur tous les points, sont réduits à se retirer, et la révolte est de tous les côtés triomphante. Cependant les chefs des diverses factions, unies momentanément contre Arnould, délibèrent longue-

ment, et sans résultat, sur le parti qu'ils ont à prendre. Les anciens serviteurs d'Arnould gémissent tout bas d'une révolution aussi dangereuse qu'inopinée ; les égoïstes ambitieux, satisfaits d'avoir vu jusqu'où s'étend leur pouvoir, croient en avoir fait assez pour effrayer Arnould à son retour, et le forcer de se livrer à eux. Aussi ces deux factions s'accordent-elles pour surseoir à toute décision irrévocable. Mais les anciens complices de Robert de Belesme, les fauteurs des premiers troubles qui avaient désolé le comté de Sonnois, les meurtriers de Loïs, leurs adhérens, et toute la jeunesse qu'ils avaient séduite, demandent impérieusement qu'on proclame la déchéance d'Arnould, et qu'on se crée sur-le-champ une nouvelle administration. Dans ce moment de conflit et d'incertitude générale, les partisans de Talvas ne se déconcertent pas ; ils s'adressent à tous les partis, et en exploitent si habilement les craintes et les espérances, qu'ils réussissent à leur persuader une détermination antipathique à tous leurs

sentimens, et en opposition avec leurs vrais intérêts : ils les décident à se donner à Talvas. Ce n'est pourtant pas sans difficulté qu'ils y parviennent. Que d'astuce, que d'impostures, que de déceptions il leur faut pour mener à bien cette œuvre d'iniquité! Aux vieux antagonistes de la maison de Sonnois, et aux fauteurs de ces vétérans de l'anarchie, ils font redouter l'intervention des seigneurs voisins, s'ils ne leur opposent, comme un bouclier, la puissance du comte de Belesme. Cette puissance, toute grande qu'elle soit, ne doit leur inspirer aucune défiance : Talvas a trempé comme eux dans les anciennes révolutions du pays, et son attachement à la cause qu'ils ont défendue, sa haine pour la race d'Arnould, ne sont pas les moindres legs qu'il ait trouvés dans l'héritage de son père. Tandis que les créatures du comte de Belesme amènent ainsi à leurs vues la partie la plus énergique des insurgés, ils s'adressent aux égoïstes ambitieux, et à ceux dont la défection a obtenu une si lamentable victoire : les partisans du

désordre, disent-ils, sont prêts à se ruer sur eux; ils vont arborer le signal de la spoliation et du carnage; et, à la proscription, au vol, au massacre déjà imminens, nul autre rempart à opposer que l'autorité de Talvas. Enfin, quand la crainte était impuissante, on recourait à la cupidité : Talvas, ajoutait-on, est déjà assez riche de ses immenses domaines paternels, pour ne pas tenir aux revenus du comté de Sonnois; il les répandra sans mesure sur tous ceux qui auront contribué au développement de son pouvoir. Et l'argent, répandu plus à propos qu'en abondance, achève ce que le raisonnement n'a fait encore qu'ébaucher..... Arnould et ses descendans sont déclarés déchus de tous leurs droits, dont on investit à perpétuité Talvas et ses descendans. Les fêtes célébrées en l'honneur de l'accouchement de Hildeburge n'étaient point encore terminées, que l'odieux comte de Belesme se hâta de venir recueillir les fruits de sa criminelle hypocrisie et de sa ténébreuse scélératesse. En peu d'instans la

plupart des tenanciers du Sonnois lui eurent prêté foi et hommage ; tous les trésors, toutes les terres et le château d'Arnould lui furent livrés en proie; et il put s'enorgueillir d'avoir porté sa puissance plus haut que ne l'avait fait encore aucun de ses prédécesseurs. Mais, au comble de la prospérité, une idée venait flétrir son bonheur. Ce n'était point la crainte de l'apparition d'Arnould, ou du retour de Raoul-le-Preux : ni l'un ni l'autre n'avaient assisté aux fêtes de Belesme ; nul ne savait ce qu'ils étaient devenus ; et, quand les plus intimes confidens de Talvas allaient jusqu'à lui en parler, on voyait un sourire de triomphe crisper les lèvres de l'usurpateur : sa sécurité semblait donc complète à cet égard. Ce n'était donc pas de ce côté que lui venaient ses inquiétudes ; c'était de Hildeflède, l'épouse de Raoul-le-Preux. Comme je te l'ai dit, elle n'avait pas quitté le château de Sonnois ; et, sans soupçonner les trames qui s'ourdissaient autour d'elle, sa confiante tranquillité avait vu sans alarmes le départ de son

époux et de son beau-père. Toutefois un seul coup d'œil sur l'extrême violence et les rapides progrès de l'insurrection lui avait suffi pour en prévoir les résultats; et, avant qu'Ansgard, vaincu, eût abandonné le château à la merci des rebelles, elle en était sortie sous un travestissement. Pour la retrouver, Talvas soulevait ciel et terre. Trois mois s'étaient écoulés à peine depuis qu'avait été célébré le mariage de Hildeflède et de Raoul-le-Preux, et l'usurpateur, redoutant qu'un gage de cette union ne vînt à perpétuer la maison de Sonnois, brûlait de s'emparer de la jeune épouse, seule personne qui désormais semblât en possession de lui inspirer quelque frayeur. Long-temps ses perquisitions furent infructueuses, et la fidélité, le dévoûment, le culte dû au malheur, réussirent à éluder tous les efforts d'une ambition aussi inquiète que coupable. Mais que ne peuvent la persévérance et la corruption! A force de recherches et de vigilance, Talvas se mit sur la voie de l'asile où se cachait Hildeflède. Un traitre,

comblé des bienfaits de cette infortunée, et honoré de sa confiance, en trafiqua au profit de son persécuteur, et le comte de Belesme eut la satisfaction, grâce à son or, de jeter dans un cachot, et d'y retenir sa jeune et malheureuse parente. Néanmoins, ni les souterrains du château de Sonnois, ni ceux du manoir de Belesme, ne reçurent sa captive; il aurait appréhendé que les partisans de la maison de Sonnois, et que tous les vassaux, dont Hildeflède avait toujours été la seconde Providence, ne vinssent l'arracher à ses fers. Il la mit entre les mains du comte de Montreuil. Ce châtelain l'emmena à Échauffou; il l'y retint dans une étroite prison; ne la laissa communiquer au dehors avec personne; lui mesura l'air et la lumière; et, par une suite non interrompue d'innombrables vexations, la contraignit à révéler sa grossesse. Ainsi un chevalier qui n'était pas sans s'être acquis quelque renom dans les camps et sur les champs de bataille, ne rougit point de se transformer en geôlier, de s'instituer le fléau

d'une jeune femme que ses infortunes et sa position auraient dû lui rendre sacrée; de s'acquitter enfin, à son égard, de l'infâme métier de bourreau!.....

« Depuis ce temps, je n'avais plus ouï parler ni de Hildeflède, ni de l'enfant qu'elle avait dû mettre au jour, jusqu'au moment où j'ai appris que cet enfant était judicaël.

« Quant à Arnould, il reparut seul, avec Guy, son écuyer, dans le comté de Sonnois, peu de temps après l'arrestation de sa bru.

« Le malheureux comte de Sonnois, dépouillé de toutes ses possessions, aurait supporté sa déplorable fortune avec moins de chagrin, si, dans l'ignorance où il était probablement du sort qu'avait éprouvé son fils, il avait su du moins ce qu'était devenue Hildeflède; s'il avait pu veiller lui-même sur le petit-fils qu'elle devait lui donner. Cette consolation lui fut refusée; et nul ne put trans-

mettre à Arnould le moindre éclaircissement sur la destinée de sa bru.

« Craignant de compromettre son existence en prolongeant son séjour dans son comté, il se retira avec Guy chez les Manceaux, qui chérissaient son nom et sa famille. Que n'aurais-je point donné afin qu'il me fût permis de le secourir ! Mais la paix que, par l'ordre du duc de Normandie, j'avais jurée aux Giroies, s'étendait à leurs alliés, et par conséquent à Talvas. J'avais d'ailleurs à apaiser, dans mon comté d'Eu, une révolte trop sérieuse pour qu'il me fût possible de me joindre aux défenseurs d'Arnould. Les Manceaux n'hésitèrent point à prendre les armes en sa faveur, et ils attaquèrent Talvas avec une vivacité extraordinaire. Le succès le plus heureux couronna d'abord leur valeur : Talvas, battu en plusieurs rencontres, fut réduit à fortifier ses places et à s'y tenir renfermé avec tous ses vassaux. La campagne appartenait à Arnould et aux guerriers du Mans, qui la dé-

solèrent, mais sans pouvoir se rendre maîtres d'aucun des châteaux de leur ennemi. L'hiver fit déposer l'épée aux vainqueurs; mais le printemps suivant la leur vit reprendre, sinon avec le même avantage, du moins avec une nouvelle ardeur.

« Les Giroies, qui, l'année précédente, s'étaient abstenus, je ne sais trop pourquoi, de prendre part à cette guerre, vinrent cette année-là à l'aide de Talvas ; ils battirent Arnould et les Manceaux. Enfin, malgré la mort d'Albuin, l'un d'entre eux, qui périt à Balon par la main d'Arnould, ils contraignirent les Manceaux à reconnaître Talvas comme légitime possesseur du Sonnois et à conclure avec lui une paix perpétuelle.

« Ainsi finit cette guerre, dont le terme fut à la fois celui des espérances d'Arnould. Depuis ce temps, délaissé de toute la terre, excepté de Guy, le comte de Sonnois erra tantôt dans le Maine, tantôt en Normandie.

Tous ses anciens partisans redoutaient, en lui accordant un asile, de se compromettre à l'égard de ses ennemis : cette appréhension domina plus que jamais tous les esprits, quand Dreugot Osmond et tous les autres parens de Hildeflède eurent été forcés d'abandonner nos contrées. Plusieurs fois Arnould essaya de rentrer à main armée dans ses anciennes possessions; mais le plus léger succès lui a toujours été interdit par la terreur que Talvas n'a jamais cessé de faire régner dans le Sonnois. La dernière de ces infructueuses tentatives a même consommé la perte du père de Raoul-le-Preux.

« Informé de l'expédition entreprise par ce malheureux châtelain, le sire de Vassy se mit à sa poursuite et allait le joindre, lorsque, se doutant de son intention, Arnould se jeta dans la forêt de Brionne dont il se trouvait alors voisin. Le sire de Vassy l'y suivit sans délibérer. Le comte de Sonnois, qui, n'ayant avec lui que son écuyer, était hors d'état de

tenir tête à son ennemi, accompagné d'une nombreuse escorte, courut chercher un asile chez Helloin, supérieur de l'abbaye du Bec. Helloin se souvenait qu'il devait la vie à Arnould, et il s'empressa de lui ourir son monastère. Ne pouvant supporter l'idée de perdre la victime qu'il s'était proposé d'immoler à sa vengeance, le sire de Vassy se déguise aussitôt en religieux mendiant; il fait prendre le même habit à deux de ses écuyers, et tous trois vont demander l'hospitalité à l'abbaye du Bec. On les y admit sans difficulté; ils y soupèrent avec celui dont ils brûlaient de répandre le sang; et, quand le moment d'aller se livrer au repos fut arrivé, ils remarquèrent soigneusement la cellule où l'on faisait entrer leur ennemi. Cette cellule n'étant pas fort éloignée de la leur, ils en conçurent le plus heureux espoir, et ils se retirèrent dans celle qui leur était assignée. Ils la quittèrent vers le milieu de la nuit; ils se rendirent à celle d'Arnould; et, contrefaisant leurs voix, ils demandèrent qu'on se-

courût un de leurs frères qui venait de tomber malade. Arnould leur ouvrit : aussitôt les trois assassins se précipitèrent sur lui ; ils le percèrent de coups de poignard ; et, après s'être bien assurés qu'ils lui avaient arraché la vie, ils quittèrent le monastère dont ils eurent forcé et franchi la clôture avant qu'on se fût aperçu de leur attentat.

« Helloin, qui, le lendemain, trouva sur le seuil de la cellule le corps sanglant d'Arnould, prit soin qu'on l'inhumât dans la chapelle de l'abbaye, où j'ai vu moi-même le tombeau de l'ancien comte de Sonnois.

« Voilà ce que j'ai appris au sujet d'Arnould, tant par moi-même que par le vénérable supérieur de l'abbaye du Bec. J'avais cru pendant long-temps que je n'en saurais jamais davantage, lorsque, quelques jours après que Judicaël fut tombé malade, un étranger, affectant tout le costume et l'extérieur bizarre d'un astrologue, me fit de-

mander un entretien particulier. J'ordonnai qu'on me l'amenât dans ce cabinet. Demeuré seul avec cet étranger, je reconnus, non sans étonnement, que c'était l'écuyer Guy qui s'offrait à mes regards.

« Après qu'il m'eut laissé donner les premiers momens à la surprise, il m'informa du tendre intérêt qu'il portait à notre jeune page. « C'est le petit-fils de mon ancien maître, me dit-il ; trois preuves contribuent à vous l'attester : la haine avec laquelle Talvas et ses partisans poursuivent ce jouvencel, sa ressemblance frappante avec Raoul-le-Preux, et le reliquaire que ce damoisel porte toujours à son cou. C'est Arnould qui a donné jadis en ma présence ce reliquaire à Hildeflède : ouvrez-le, et vous y trouverez dans un double fond les portraits de Hildeflède et de Raoul-le-Preux, surmontés de leurs armoiries. » C'est ainsi que Guy s'exprima, et nous passâmes ensemble dans la chambre de Judicaël, qui était plongé dans un engour-

dissement léthargique. Guy prit le reliquaire, l'ouvrit, et me fit voir les deux portraits et les armes dont il m'avait parlé. « La seule grace que je vous demande, continua-t-il en s'adressant toujours à moi, c'est de permettre que je veille moi-même sur cet unique héritier de mes maîtres. Je connais sa maladie, j'ai apporté les remèdes qui y conviennent; laissez-moi-les administrer à ce jouvencel; mais gardez surtout le plus profond silence sur mon nom : que celui d'Alcédamas soit le seul sous lequel on me connaisse. L'acharnement des ennemis d'Arnould, qui furent aussi les vôtres, vous est trop bien démontré pour que vous regardiez cette précaution comme inutile. » Je consentis à tout ce qu'il voulut; je lui promis, je lui gardai un inviolable secret. Devais-je prévoir qu'après s'être formellement engagé à conserver la vie de Judicaël, il le laisserait ainsi périr? »

« — Par mes éperons et mon destrier! répond le sire de Guitot, je ne me serais guère

attendu à me trouver tellement près d'un homme qui avait appartenu à ce fameux comte de Sonnois dont on m'avait tant entretenu, mais dont je ne connaissais les aventures que bien superficiellement; car vous savez que j'ai vécu, soit auprès du duc Robert, soit à la cour de France, pendant qu'ont duré les démêlés du comte de Sonnois avec Talvas et le sire de Vassy. Mais, en même temps, plus je réfléchis à ce que vous venez de me dire, moins je trouve vraisemblable qu'un serviteur aussi dévoué que Guy à la famille de Sonnois ait fait ou laissé mourir le seul être au monde en qui reposassent les plus chères espérances de cette famille. »

« — Sans doute, repart le comte de Brionne, et cependant tu ne peux douter de la mort de Judicaël? »

« — Pas plus que de mon existence. »

« — Il faudrait alors, poursuit le comte, que le malheur eût troublé la raison de Guy, et que, dans un moment de démence, il eût empoisonné Judicaël. »

« — Si votre conjecture était vraie, réplique le sire de Guitot, il aurait été bien difficile que, voyant Guy et lui parlant tous les jours pendant trois mois, je ne ne me fusse aperçu d'aucun dérangement dans sa raison. »

« — Alors, reprend le comte de Brionne, voici, ce me semble, le seul moyen d'expliquer la mort du jeune page, et la disparition de l'écuyer : celui-ci ignorait la force des médicamens qu'il donnait au jouvencel; et, effrayé de l'horrible résultat qu'avaient ces remèdes, il s'est hâté de prendre la fuite. »

Le sire de Guitot ne répondit à cette supposition que par un mouvement de tête approbatif, et les deux chevaliers restèrent

assez long-temps dans un silence profond, qui indiquait suffisamment que les réflexions les plus graves s'étaient exclusivement emparées de leur attention.

Ils furent rappelés à eux-mêmes par le jaquemart de la chapelle, qui sonnait la deuxième heure après minuit. Le comte de Brionne prit alors la parole :

« — Mon cher Guitot, dit-il, j'ai toute confiance en toi, tu le sais; et il faut que j'aie cru bien fermement pouvoir compter sur ton zèle, puisque je t'ai commis à la garde et à l'éducation de mes deux fils, des êtres que je chéris le plus, et que je regarde comme mon plus précieux trésor. Je suis donc infiniment éloigné de me défier de toi et de révoquer en doute la moindre de tes assertions. Aussi, n'est-ce point afin de les vérifier que je veux à l'instant même descendre dans le caveau funéraire; c'est seulement pour jeter un dernier regard sur l'infortuné

Judicaël, pour lui dire un dernier adieu avant que le tombeau l'ait entièrement dévoré. »

En parlant ainsi, le comte de Brionne prit un flambeau ; et, suivi du sire de Guitot, il s'achemina vers la chapelle. Le bruit de leurs pas égaux et mesurés retentissait d'une manière lugubre et mélancolique au milieu de ces vastes appartemens déserts, de ces longues et solitaires galeries, où de nombreux courans d'air faisait vaciller l'unique et tremblotante lumière qui leur servait à se guider. A les voir s'avancer ainsi dans cet antique manoir, on eût dit que c'étaient les ombres de deux anciens chevaliers qui, conservant après leur trépas les habitudes de leur vie, allaient faire leur ronde nocturne dans les salles et sur les tourelles. Le silence qu'ils gardaient durant leur marche ajoutait encore à l'illusion, et avait je ne sais quoi de triste, de solennel, de mystérieux.

Parvenus à la chapelle, ils lèvent la pierre du caveau; ils descendent dans ces régions souterraines, où veillent le deuil et la douleur, d'où l'espérance est exilée, et dont les symboliques ténèbres semblent annoncer aux mortels l'obscure incertitude de l'avenir qui les attend au-delà du tombeau. Arrivé près du sépulcre de Judicaël, le comte de Brionne remet au sire de Guitot le flambeau qu'il tient; mais, au moment de lever la pierre tombale, il se sent comme enchaîné par un pouvoir surnaturel; une frayeur religieuse s'empare de cet intrépide châtelain; il brûle de voir encore une fois l'infortuné qu'il pleure, et il frémit de troubler, par une démarche indiscrète, l'auguste repos du cercueil; son cœur, toujours impassible au sein des batailles, bat maintenant avec force, et le comte de Brionne se désisterait de son entreprise, s'il tenait moins à saluer d'un dernier coup d'œil le jouvencel qu'il a toujours si tendrement chéri. Cette réflexion le décide; il se baisse pour lever la pierre tu-

mulaire, déjà même il l'a ébranlée, quand un cri poussé par le sire de Guitot lui fait lever la tête, et l'odieux aspect du sire de Vassy frappe aussitôt ses regards. La surprise glace d'abord sa langue; bientôt, le comte de Brionne revient à lui-même; et, s'adressant au nouveau venu :

« — Sire de Vassy, lui dit-il, quel chemin vous a conduit ici? Quel motif vous y a guidé? »

« — Le chemin importe peu, répond le sire de Vassy; et quant à mes motifs, ce sont sans doute les mêmes que les tiens. »

« — Scélérat! s'écrie le comte de Brionne en tirant son épée, est-ce à toi de t'arroger les sentimens que l'amitié fait naître, quand c'est la haine seule qui t'a toujours inspiré? »

« — Resterait à savoir, répond le sire de

Vassy avec un ton insultant et un sourire ironique, si cette haine fut méritée. »

« — Un enfant pouvait-il la provoquer? »

« — L'iniquité des pères retombe sur les enfans. »

« — Crains donc pour ta postérité! Au lieu de venir troubler la paix des tombeaux et leur sainteté, va dans l'ombre de quelque retraite sacrée désarmer par une juste et rigoureuse pénitence le céleste courroux, prêt à te frapper ici par ma main! »

Le comte de Brionne parlait avec feu et résolution; son glaive brillait à deux doigts de la poitrine de son interlocuteur qu'il aurait immolé, si son ame vertueuse n'eût eu horreur d'un meurtre qui lui aurait semblé réunir tous les caractères de l'assassinat.

Le sire de Vassy ne laissa cependant pas

d'être intimidé du geste et des paroles du comte de Brionne; cet implacable ennemi de notre héros renonça donc à l'entreprise qui l'avait amené dans ce châtel : cette entreprise était d'immoler notre jeune page dont il ignorait encore la mort, et d'accomplir ainsi le vœu auquel il s'était astreint avant de quitter Rouen. Aussi, jetant un regard dédaigneux et hautain sur son adversaire, qu'il avait l'air de braver encore quoiqu'il lui cédât, le sire de Vassy s'éloigna à pas lents, et regagna une partie du mur qui, profondément lézardé, avait fini par s'écrouler en partie, et par ouvrir une communication entre le caveau et une citerne desséchée. Le comte de Brionne, qui le remarqua, chargea le sire de Guitot de veiller le lendemain à ce que cette issue fût fermée.

Après la retraite du sire de Vassy, nos deux chevaliers, toujours animés des mêmes sentimens pour Judicaël, revinrent à son tombeau; ils l'ouvrirent; mais quelle ne fut

point leur surprise, lorsqu'ils n'y trouvèrent que la bannière et le bâton de commandement laissé par le héraut d'armes!...... Le corps du jeune page en avait disparu.

Le comte de Brionne et le sire de Guitot refermèrent exactement la tombe, après avoir cherché, mais en vain, à s'expliquer un fait encore plus étrange que tout ce qui avait jusqu'alors épuisé leurs conjectures; ils se transportèrent en toute hâte dans le donjon du château, en éveillèrent les gardes, en firent sonner le beffroi; et, quand toute la garnison fut sur pied, ils en envoyèrent des détachemens, de tous les côtés, à la recherche de notre jeune orphelin. Mais chacun de ces corps, après une excursion plus ou moins longue, revint sans rapporter au comte de Brionne la moindre découverte sur l'objet de ses sollicitudes; et toutes les tentatives qu'il réitéra pendant plusieurs mois consécutifs, n'eurent pas un meilleur succès.

Cependant, d'après l'ordre de ce châtelain, et pour prévenir toute perfide agression, le sire de Guitot était descendu dans les caveaux du manoir de Brionne, et avait fait solidement murer la brèche par laquelle était entré le sire de Vassy.



18.

Il n'est rien ici bas qui ne trouve sa pente. ...

(VICTOR HUGO.)

Dix-huit mois après les derniers événemens rapportés dans le précédent chapitre, à la fin d'une belle journée de printemps, et au moment où des nuages, en s'amoncelant sur la forêt de Belesme, semblaient présager un orage prochain, un inconnu à cheval, la visière baissée, et couvert d'une armure sans devise et sans couleur, vint à passer près de la fontaine de la Herse. Il s'y arrêta un ins-

tant, comme s'il eût eu envie de s'y reposer; mais, ayant levé les yeux et vu les nuages qui obscurcissaient de plus en plus la partie du ciel qui s'étendait au-dessus de sa tête, il piqua des deux et continua sa route avec toute la vitesse de son destrier. Parvenu au *donjon de la Désolée*, il voulut redoubler de vélocité; mais un affreux coup de tonnerre, accompagné d'une pluie abondante, effraie le destrier, qui se câbre, et contre lequel le cavalier lutte quelque temps pour lui faire reprendre sa course. Efforts inutiles ! le noble, mais opiniâtre animal, se dresse avec fierté, se laisse retomber de tout son poids, relève et abaisse sa croupe, se dresse de nouveau; et, continuant toujours le même manége, il arrive sur le bord du fossé qui environne le donjon. Sans se troubler du sort qui le menace; et, s'élançant de dessus son cheval au moment où celui-ci se jette dans le fossé, l'inconnu y tombe à son tour, en faisant un faux pas produit par l'empressement qu'il met à vouloir éviter cette chute.

Entraîné par le poids de son armure, il va au fond de l'eau et y perd connaissance. Quand il revient à lui, il se trouve étendu à terre, à quelques pas du donjon, sous une voûte ruineuse, suspendue en l'air par trois colonnes, et entre un jeune homme et un vieillard. Le vieillard est armé et a la visière baissée; le jeune homme est vêtu d'un jaque de mailles ; sa tête est couverte d'une chapeline. L'inconnu l'envisage, pousse un cri; et, sans permettre qu'on délace son casque ou qu'on lève sa visière, il abandonne ses sauveurs, il saute sur son cheval, qu'il aperçoit à quelque distance; il part à toute bride, malgré la pluie tombant par torrens; il disparaît.

Surpris d'une fuite si soudaine, le jeune homme et le vieillard quittent la voûte pour gagner une grotte voisine, qui paraît être leur demeure, car on y voit deux lits, une table, deux bancs et quelques vêtemens appendus à des pointes de dard fichées dans

le roc. Le vieillard, qui semble fatigué, se jette sur un des lits : peu de minutes après, il fait signe au jeune homme de le venir joindre en silence. Le jouvencel s'approche; le vieillard se met sur son séant, et colle son oreille contre le mur de la grotte; le jeune homme l'imite; ils entendent parler; ils écoutent :

« — Es-tu sûr des Giroies? »

« — Non pas de tous les quatre. »

« — Tant pis : nous ne pouvons rien sans eux. »

« — Je réponds que Robert Giroie et Odon-le-Gros nous serviront de tout leur pouvoir. »

« — C'est quelque chose; mais il aurait été plus important d'être secondé par le comte de Montreuil et surtout par Malles-Couronnes. »

« — Pour le comte de Montreuil, je ne désespère point de l'y amener; mais, quant à Malles-Couronnes, qui ne hasarderait pas un mouvement sans la permission des astres, il ne faut pas même s'en occuper. »

« — Tant pis, encore une fois, par Brudemort! s'il n'est point pour nous, il sera contre nous; et ce n'est point là ce qui nous fera réussir. »

« — Ce n'est pas non plus ce qui nous fera échouer. »

« — Peut-être. »

« — Allons donc, Vassy! tu as perdu la tête ou le cœur. »

« — Si tout autre qu'un enfant me tenait un pareil propos, par la mort!... »

« — Trève de colère, mon vieux camarade, sans cela, nous sommes perdus; et tu sais qu'Arnulphe ne veut pas plus se perdre que toi. »

« — Voilà ce qui s'appelle bien parler, mon jeune ami; d'ailleurs, n'ai-je pas besoin que tu réussisses pour que tu m'aides à régler mon ancien compte... »

« — Oh! sois tranquille; dès que nous aurons dépêché mon... »

« — Il suffit : nous nous comprenons. Dans cette supposition, ta sœur et le comté de Séez sont à moi? »

« — Je te les ai promis, et je t'en réitère l'assurance. »

« — Pour présent de noces, je lui apporte la tête... »

« — Je crois queMabile s'en souciera assez peu. »

« — Bon ! bon ! un peu de cruauté ne saurait déplaire à la sœur d'Arnulphe et à la fille de Talvas. Mais sais-tu qu'il n'y a pas encore une heure que je l'ai rencontré? »

« — Qui donc? »

« — Lui. »

« — Lui? Qu'est-ce à dire? »

« — Le petit-fils de mon vieux débiteur. »

« — Vraiment? »

« — Par tous les diables! et, l'enfer me le pardonne ! je crois même qu'ils m'ont sauvé la vie. »

« — Qui ? les diables? »

« — Eh ! non; le petit-fils, et je ne sais quel vieux coquin qui lui tenait compagnie. »

« — Le petit-fils, dis-tu? mais n'était-il pas mort? »

« — On le disait, et je l'avais cru comme toi; mais il existe encore. »

« — En ce cas, la mort de Téroulde était parfaitement inutile, puisque voilà toujours deux obstacles entre Adelinde et moi. »

« — Pas si inutile que tu le dis; car, sans cette mort, ce seraient trois obstacles au lieu de deux, ce qui n'est pas du tout la même chose. Sur ces deux obstacles, les sires de Montgoméry nous aideront, bon gré malgré, à en surmonter un, et quant au dernier, je m'en charge. »

« — Soit; mais tu n'en viendras jamais à bout, tant que le comte de Brionne existera. »

« — C'est ce qui veut dire, dans notre langue, qu'il n'existera pas long-temps. Mais la pluie a cessé, il est temps que nous nous quittions; ton absence pourrait donner l'éveil à ton père, et la mienne me rendre suspect aux sires de Montgoméry. Pars donc, au plus vite, et qu'il te souvienne de nos conventions; le plus pressé, comme je te l'ai dit, est de t'embusquer entre... »

Sa voix s'affaiblit en s'éloignant, et ne fit plus entendre qu'un bruit confus et inarticulé, qui s'éteignit entièrement au bout de quelques minutes.

« — Les scélérats! dit alors le vieillard, qui les avait écoutés; par malheur, je ne sais de leur complot que ce qu'il est le moins important de prévenir.... N'importe; j'en ai toujours assez découvert pour que le comte de Brionne se tienne sur ses gardes; il ne me reste plus qu'à l'avertir. »

Trois jours s'étaient écoulés depuis que ces événemens avaient eu lieu près du *donjon de la Désolée*, lorsque le sire de Guitot, qui, avec ses deux élèves, se promenait sur le préau du château de Brionne, vit s'avancer à toute bride un écuyer portant la librée du vicomte de Beaumont. Cet écuyer était couvert de poussière et de sueur, et demanda au sire de Guitot qu'on le fît parler sur-le-champ au comte de Brionne. Le sire de Guitot, rentrant alors dans le manoir avec ses deux élèves qu'il laissa ainsi que l'écuyer dans la salle d'armes, s'achemina vers le cabinet du comte, dont, en s'approchant, il entendit la voix. Comme le sire de Guitot le croyait seul, il fut surpris de l'ouïr parler et il s'arrêta quelques instans; bientôt une autre voix vint frapper son oreille; enfin, tout rentra dans le silence. Inquiet de ne plus rien entendre, le sire de Guitot frappe à la porte du cabinet; le comte de Brionne vient lui ouvrir et lui demande avec tranquillité quel est le motif qui l'amène. Le sire de Guitot, qui le voit

seul et qui en est fort étonné, lui répond, en balbutiant, qu'un écuyer du vicomte de Beaumont sollicite une prompte audience. Le comte quitte alors le cabinet; et, accompagné du gouverneur de ses enfans, il se rend dans la salle où attend l'écuyer. Celui-ci le salue avec respect et lui remet ses dépêches; le comte les prend, les ouvre, les parcourt, pousse un cri d'étonnement et les laisse tomber de sa main. Le sire de Guitot les ramasse et les présente au comte de Brionne, qui lui fait signe de les lire. Quelle est la stupéfaction du sire de Guitot, quand il voit que Téroulde a été assassiné en sortant de la chambre du duc de Normandie et que le comte de Crespon, successeur de Téroulde, réclame la personne et tous les domaines d'Adelinde. « — Il n'y a point un moment à perdre, ajoute le vicomte de Beaumont; des troupes sont déjà en marche pour m'enlever votre pupille, si je la refuse au nouveau régent. »

Pendant que le sire de Guitot prenait con-

naissance de cette lettre, le comte de Brionne, revenu de sa surprise, avait formé une résolution et s'y était irrévocablement arrêté. Par son ordre sont convoqués tous les hommes d'armes que renferme son manoir ; il en donne la moitié au sire de Guitot, auquel il défend de rendre la place à qui que ce soit avant son retour; il prend le reste de ses hommes d'armes ; et, malgré la nuit qui déjà succède au jour; il se met en route pour le château de Beaumont.

Que se passait-il, pendant ce temps, en cette demeure d'Adelinde? Le vicomte de Beaumont aurait bien voulu ne pas obtempérer à la demande d'Osbern de Crespon; mais, éloigné de son père, du comte de Longueville et du sire de Grantménil, il ne savait à quoi se déterminer. Il ignorait que le château de Brionne fût entouré d'une troupe de brigands commandés par le sire de Vassy et par Arnulphe de Belesme; il n'avait pas présumé non plus que l'écuyer envoyé par lui au

château de Brionne, dans la crainte de tomber entre les mains de ces brigands, avait été contraint de prendre de longs détours qui avaient infiniment alongé sa route. Six jours s'étaient déjà écoulés depuis le départ de cet écuyer; et, ne le voyant pas revenir, le vicomte de Beaumont apprenait avec inquiétude l'approche d'un certain nombre de lances auxquelles il se sentait hors d'état de résister. Dans cette perplexité, il aime mieux avoir l'air de céder de bon gré que d'obéir à la force; il fait monter Adelinde et ses trois compagnes dans une litière; et, suivi de vingt lances, il se met en route pour escorter les quatre jouvencelles jusqu'à Rouen; mais, à peine a-t-il fait huit ou dix lieues, que plusieurs coups de sifflets, partis de divers endroits, couverts de bois et de broussailles, viennent frapper son oreille, et aussitôt il se voit attaquer de tous les côtés à la fois par un essaim de guerriers, bien supérieurs en nombre à la troupe qu'il conduit. Il les prend d'abord pour le corps que le comte de Crespon avait dirigé contre

lui afin de l'obliger à rendre Adelinde ; mais vainement cherche-t-il à s'expliquer avec eux; vainement il s'écrie qu'il conduit à Osbern la jeune héritière de Montfort ; il ne peut obtenir un seul instant de trève : ses adversaires culbutent, renversent, massacrent ses soldats, s'emparent de la litière, l'ouvrent; mais, n'y trouvant personne, ils la laissent sur le champ de bataille et disparaissent en un clin d'œil.

Surpris à la vue de la litière abandonnée par eux, le vicomte de Beaumont y court ; il la voit déserte et l'abandonne aussitôt pour s'élancer à la poursuite d'Adelinde et de ses trois compagnes. Mais, après une longue et inutile recherche, dans une clairière peu distante du lieu où il est alors, il distingue deux troupes nombreuses combattant l'une contre l'autre; il s'en approche, et le *champ de gueules à deux fasces d'or avec trois besans du même métal* qu'il aperçoit sur une bannière, *le champ de gueules à la quinte-feuille d'her-*

mines qu'il voit sur la bannière opposée, lui apprennent que ce sont les hommes d'armes du comte de Brionne qui en sont venus aux mains avec ceux du comte de Crespon. A l'instant même, avec le peu de chevaliers qui lui restent encore, le vicomte de Beaumont, qui désespère de retrouver la fille de Hugues-à-la-Barbe, court se ranger auprès du tuteur de cette châtelaine et envoie un de ses écuyers à Burnon de Glos, qui commande les troupes d'Osbern, pour demander une suspension d'armes. Burnon de Glos, qui n'avait mission de combattre qu'à la dernière extrémité et qui ne s'y était déterminé que parce qu'il croyait Adelinde emmenée par le comte de Brionne, consentit sans peine à la suspension demandée.

Les trois chefs quittent sur-le-champ leurs soldats; ils se rapprochent : le comte de Brionne se plaint de l'attaque dont il a été l'objet, lorsqu'ayant appris au manoir du vicomte de Beaumont, le départ de ce châtelain,

il courait sur ses traces pour se concerter avec lui au sujet d'Adelinde.

Burnon de Glos fait part de l'erreur qui l'a trompé et qui est d'autant moins étonnante que, s'étant laissé attirer par des bandits loin de la route tenue par le vicomte de Beaumont, il n'avait eu aucune nouvelle du passage de ce châtelain.

Celui-ci conta l'incident qui venait de lui arriver et qui lui avait d'abord semblé supportable, parce qu'il avait présumé que c'étaient les troupes d'Osbern, qui lui avaient enlevé la fille de Hugues-à-la-Barbe.

« — C'est impossible, lui répondit Burnon; les troupes que je commande sont les seules que monseigneur de Crespon ait mises en campagne. »

« — Mais alors, s'écrie avec feu le vicomte

de Beaumont, quelles seraient celles qui m'ont assailli? »

« — C'est ce qu'il m'est impossible de vous dire, » réplique Burnon.

Après s'être long-temps consultés, les trois chevaliers sont d'avis de se mettre en toute hâte à la poursuite d'Adelinde. Ils exécutent aussitôt cette résolution; mais toutes leurs courses, tous leurs soins, toutes leurs peines sont inutiles, et le comte de Brionne, le vicomte de Beaumont, Burnon de Glos, se rejoignent vers le milieu de la nuit sans avoir retrouvé l'héritière de Montfort. En conséquence, nos trois chevaliers se déterminent à se rendre près d'Osbern; et, dût-on lui accorder pour son fils la main d'Adelinde, à obtenir qu'il coopère à chercher et à retrouver cette jeune châtelaine.

Ce parti n'est pas plutôt choisi qu'il est embrassé. Bientôt on arrive à Rouen; on se

présente à Osbern ; on lui annonce la disparition d'Adelinde ; et ce sénéchal promet d'employer tous les moyens qui sont en son pouvoir pour la découvrir ; mais à condition qu'on s'engagera à la donner pour épouse à son fils.

« — Nous y consentons, répondent unanimement le comte de Brionne et le vicomte de Beaumont ; notre devoir le plus impérieux est de pourvoir au salut et à la délivrance d'Adelinde ; nous nous soumettrons par conséquent à tout ce qui peut nous conduire à ce but sans déroger à la dignité et au bonheur de notre pupille ; de plus, le seul obstacle qui s'opposerait à votre demande, a cessé d'exister avec Judicaël, dont la mort a rompu les engagemens que nous avions pris avec lui. »

Satisfait de cette réponse, Osbern invite les deux chevaliers à le venir trouver sous trois jours. « — Ce délai, ajoute-t-il, me suffit pour savoir ce qu'Adelinde est devenue. »

19.

Vous m'avez acheté plus que je ne m'estime.

(Casimir Delavigne.)

Cependant, Talvas de Belesme était en proie, depuis quelque temps, aux plus sombres soucis. A peine pouvait-il parfois en perdre le souvenir au sein des immenses richesses, causes et résultats de ses monstrueuses usurpations. Non seulement la mémoire de ses crimes faisait ressentir à son cœur mille et mille remords, il éprouvait, en outre, les appréhensions les plus cruelles, en voyant gran-

dir le jeune duc de Normandie, qu'un horoscope de Malles-Couronnes lui avait montré comme devant anéantir la maison de Belesme. Aussi, l'idée de ce prince ne se présentait-elle jamais à Talvas sans qu'on entendît ce châtelain murmurer ces paroles : « Maudit sois-tu de Dieu, puisque par toi et ta race, ma puissance sera renversée, et toute la gloire de mes descendans obscurcie ! »

Mais ni ses craintes, ni ses remords ne tourmentaient autant Talvas que sa défiance à l'égard de son fils. Quelque adresse qu'Arnulphe et le sire de Vassy eussent apportée à leurs intrigues, quelque discrétion qu'ils eussent fait présider à leurs entrevues, leur liaison n'avait cependant échappé ni à Talvas, ni aux sires de Montgoméry. Ces derniers surtout avaient des raisons personnelles pour surveiller Arnulphe.

Possesseurs des domaines qui avoisinaient ceux de Talvas, ils n'auraient pas été fâchés

de réunir encore ces derniers sous leur obéissance, ce qu'ils ne pouvaient espérer qu'autant que Talvas, se brouillant avec son fils, laisserait la totalité de ses seigneuries à sa fille, Mabile, destinée à l'hymen de l'un d'entre eux. Ils ne négligeaient donc rien pour connaître toutes les démarches d'Arnulphe, toutes ses liaisons, toutes ses menées, et l'or, qu'ils répandaient à pleines mains pour en être informés, leur ouvrait sans difficulté le conseil de leur ennemi : car leur ambition et leur cupidité les déterminaient à flétrir de ce nom leur beau-frère futur. Il ne doit pas paraître bien extraordinaire qu'ayant su la résolution qu'Arnulphe avait prise avec le sire de Vassy, en vue de déposséder Talvas, ils en aient averti ce dernier. Talvas fait aussitôt venir Malles-Couronnes ; il lui communique la nouvelle qu'il a apprise, et ajoute, comme s'il n'en pouvait douter, qu'on l'a également prévenu de se tenir en garde contre le comte de Montreuil, Odon-le-Gros et Robert Giroie. Malles-Couronnes proteste de l'innocence de

ses trois frères; et, à ce sujet, il rassure complétement les feintes terreurs de Talvas. Ce châtelain, à la nouvelle de la trahison de son fils et du sire de Vassy, s'était figuré que les Giroies devaient avoir pris part dans ce complot. Mais la tranquillité que Malles-Couronnes avait rendue à Talvas à l'égard de ces derniers, ne fut pas de longue durée.

Les Montgoméry, s'étant aperçus des soupçons du comte de Belesme contre les Giroies, ne manquèrent pas de les lui rendre de plus en plus suspects, et il faut convenir que les Giroies y donnèrent lieu beaucoup plus que la prudence ne devait le leur permettre.

Odon-le-Gros, qui était dépourvu de caractère, avait été sans peine la dupe des cajoleries d'Arnulphe et du sire de Vassy; il leur avait donc promis de les favoriser dans tous leurs projets, mais en se proposant bien de n'en rien manifester avant que le temps d'agir fût arrivé. Toutefois, la sobriété dans l'usage des boissons

enivrantes n'était point sa vertu de prédilection; et, dînant un jour avec Talvas, il laissa, dans un moment d'ivresse, échapper le secret qu'il avait résolu de garder. Cette indiscrétion, confirmant les assertions des Montgoméry, nuisit infiniment près de Talvas au reste des Giroies. Ceux-ci le remarquèrent aisément; invités à la trahison par la méfiance dont ils étaient les objets, ils s'éloignèrent du comte de Belesme; et, plus que jamais, prêtèrent l'oreille aux propositions d'Arnulphe. Robert Giroie fut, après Odon-le-Gros, le premier qu'Arnulphe gagna. Enfin, redoutant la vengeance de Talvas, qui, disait-on, ne pouvait lui pardonner la conservation de Judicaël, le comte de Montreuil prit, avec Arnulphe et le sire de Vassy, les mêmes engagemens que Robert et Odon-le-Gros.

Les sires de Montgoméry ne tardèrent point à acquérir les preuves de cet accord. Voici de quelle manière : Roger de Montgoméry avait été informé du départ soudain

d'Arnulphe et du sire de Vassy, aussi bien que de leur réunion entre le château de Beaumont et celui de Brionne. Craignant que cette retraite ne couvrît quelque secrète trame contre lui-même ou contre ses frères, il ne voulut se reposer sur personne du soin de la surveiller, et il partit accompagné de deux écuyers seulement.

Arrivé dans un lieu planté d'arbres touffus, il aperçut autour de lui la terre jonchée de cadavres, dont les uns portaient la librée de Talvas; les autres, celle de Vassy, et un plus grand nombre, les couleurs du vicomte de Beaumont. Sachant que Talvas n'avait envoyé de ce côté aucun de ses vassaux, Roger de Montgoméry s'étonna de voir l'écusson de Belesme sur la cotte de mailles de ces hommes d'armes. Il n'en put trouver la raison qu'en conjecturant qu'Arnulphe et le sire de Vassy avaient livré en ce lieu un combat au vicomte de Beaumont. Pour fixer son incertitude à cet égard, il s'adressa à un paysan

qui, un bâton noueux à la main, et le *que-nivet* au côté, passait non loin de lui, et semblait avoir hâte de poursuivre sa route. Ce paysan ne la suspendit qu'afin d'apprendre à Roger qu'une rude attaque avait été livrée, la veille, au vicomte de Beaumont, par le sire de Vassy et le damoiseau de Belesme, ainsi nommait-on Arnulphe.

« — Par le ciel! répliqua Roger, il faut qu'ils aient mis une bien grande importance à le vaincre, puisqu'ils ont sacrifié une si grande quantité de leurs gens ! »

« — Ah! sans doute, répondit le paysan; mais que nous importe ? »

« — Oh ! rien du tout, reprit le chevalier; j'ai seulement à te remercier de ta complaisance. » Et en parlant ainsi, il glisse au paysan une pièce d'or dans la main.

« — Grand merci, Monseigneur, dit alors

ce dernier en ralentissant son pas qu'il met à l'unisson de celui de Roger. Enhardi par cette marque de déférence :

« — C'est un rude jouteur que le sire de Vassy, reprend le chevalier ; je l'ai vu s'escrimer souventes fois et d'une belle manière. »

« — Pas plus qu'hier, répart le paysan ; vous pouvez en croire Gernauld. »

« — C'est donc là ton nom, mon brave? »

« — Oui, Monseigneur. »

« — Et tu dis que le sire de Vassy s'est battu ?..... »

« — Comme un enragé ; mais aussi il y avait bien sujet : quatre jeunes et nobles damoiselles !..... »

« — Vraiment? »

« — Sans doute. »

« — Et la victoire est demeurée?..... »

« — Au damoiseau de Belesme et au sire de Vassy; mais autant eût valu pour eux qu'ils eussent été battus; car les quatre jouvencelles avaient pris la clef des champs, tandis qu'on se disputait leur possession. »

« — Et sait-on où elles se sont retirées? »

« — On l'ignorerait encore, si je ne m'en fusse mêlé. »

« — Bon! Comment as-tu fait? » Et en adressant cette question, Roger de Montgoméry glisse encore quelques pièces d'or dans la main de Gernauld.

« — Je vais vous conter cela, réplique ce dernier; je me couvris de l'accoutrement d'un vieux bonhomme d'ermite, que j'avais

assommé ces jours passés pour lui enlever son escarcelle, où, soit dit en passant, je ne trouvai pas un denier; ainsi déguisé, je suivis les traces des fugitives à travers la forêt, que je connais quasi aussi bien que les vieilles sorcières, qui, tous les samedis, y viennent tenir leur sabbat. Je ne tardai point à reconnaître mes quatre coureuses; alors, prenant un détour, j'allai me poster sur leur route. Elles, sans défiance, m'accostent et me demandent où il leur sera possible de trouver un asile et un homme de bonne volonté pour porter un message au château de Brionne. Je m'offre à leur procurer l'un et l'autre; elles s'abandonnent à ma conduite. Bientôt je les ai emmenées dans ma chaumière et confiées à ma femme. Je cours trouver ensuite le sire de Vassy, que je crois encore au camp formé par lui dans l'endroit de la forêt le plus solitaire; mais je n'y rencontre qu'un de ses hommes d'armes, qui me remet une lettre de son maître pour le comte de Montreuil. Je charge cet homme d'armes d'annoncer au sire de

Vassy le succès de mes recherches; je prends la lettre, je regagne ma cabane; j'y passe la nuit, et j'en repars ce matin pour Echauffou. Là, je compte trouver le sire de Montreuil, et lui remettre la missive confiée à mes soins. »

« — Tu est donc bien dévoué au sire de Vassy? demande Roger. »

« — Hé! qui ne lui serait attaché? réplique Gernauld; un si digne et généreux seigneur, avec qui il y a au moins dix bons sous d'or à mettre de côté tous les ans! »

« — Dix sous d'or? c'est quelque chose; mais je connais, moi, quelqu'un avec qui on pourrait en avoir trente, sans qu'il fallût pour cela se donner à, beaucoup près, autant de peines qu'avec le sire de Vassy. »

« — Oui-dà, monseigneur? Et quel est ce quelqu'un? »

« — Je ne puis te le dire qu'autant que tu seras résolu à lui rendre service. »

« — Mais j'y suis tout déterminé, et vous pouvez m'en demander telle preuve qu'il vous plaira, pourvu qu'elle ne me brouille point avec le sire de Vassy. »

« — Tu n'as rien à craindre de ce côté-là : il s'agit uniquement de me laisser parcourir les dépêches que tu portes au comte de Montreuil, et de me tenir au courant de tout ce que trameront le sire de Vassy et le damoiseau de Belesme. Je te jure, sur ma foi de chevalier, que ces deux seigneurs ne sauront jamais un seul mot de tes rapports, et que je te compterai tous les ans la somme que je t'ai promise. »

« — Est-ce bien vrai, seigneur chevalier ? »

« — Tiens, voilà qui te prouvera la loyauté

de mes intentions. » A ces mots, Roger de Montgoméry tire son escarcelle et met trente sous d'or dans la main du paysan : celui-ci ne peut tenir contre un pareil moyen de séduction ; il laisse prendre à Roger les dépêches du sire de Vassy ; Roger les parcourt et les rend ensuite à Gernauld, qui, les ayant remises dans sa poche, se dispose à quitter son nouveau patron. « — Maintenant, Monseigneur, lui dit-il, apprenez-moi qui vous êtes et où je vous retrouverai quand j'aurai à vous annoncer quelques nouvelles ? »

« — Quant à mon nom, brave Gernauld, réplique le chevalier, mon intention n'est pas de te le dire, et tu peux fort bien te passer de le savoir. Mais si tu as à me parler, rends-toi à Hiesme, demande le gouverneur et présente-lui ce poignard ; tu seras conduit sur-le-champ au lieu où je serai. »

Ainsi parla Roger, et il remit en même temps à Gernauld un poignard à manche

d'argent, dont la lame était richement damasquinée en or. Gernauld le prit, salua le chevalier, et continua sa route vers Échauffou, tandis que Roger de Montgoméry partit sur-le-champ pour le château de Belesme, où il communiqua au châtelain les nouvelles lumières qu'il venait de recueillir sur la ligue des Giroies avec Arnulphe et le sire de Vassy.

Talvas jura de se venger de tous les Giroies, mais principalement du comte de Montreuil. Toutefois, comme avant de se brouiller avec cette puissante maison, il était bien aise de se ménager quelque alliance capable de le dédommager de la défection des Giroies, il réunit auprès de lui ceux des sires de Montgoméry qui habitaient alors en Normandie. Les principaux membres de cette famille s'y trouvaient tous, à l'exception de l'aîné, Guillaume de Montgoméry, qui en était le chef, depuis que le comte d'Hiesme avait été assassiné par les sires de Vassy et Robert Giroie.

Comme Téroulde s'était constamment refusé à lui rendre les biens du comte d'Hiesme, Guillaume de Montgoméry s'était retiré en France. Il n'y eut donc que ses quatre frères qui se réunirent à Belesme, où Talvas les avait appelés. Ils lui conseillèrent tous unanimement de compenser la perte des sires Giroies et de Vassy, en s'acquérant l'alliance du vicomte de Beaumont.

« — Il serait assez difficile, leur répondit Talvas, d'amener le vicomte à une pareille alliance, puisqu'il s'est toujours rangé dans le parti de nos adversaires. »

« — Pas si difficile que vous le pensez, répliqua Roger de Montgoméry, que sa qualité de gendre futur de Talvas rendait plus hardi que les autres; votre alliance avec le vicomte de Beaumont ne saurait préjudicier aux intérêts du duc de Normandie, auxquels ce vicomte est entièrement dévoué. En outre, Judicaël n'existe plus, et ce jeune page, qui

avait fomenté et perpétué entre vous la discorde, ne peut empêcher aujourd'hui votre réconciliation. »

« — Et quel moyen trouveriez-vous pour réussir ? » demanda Talvas.

« — Il en est un bien simple, reprit Roger; c'est de solliciter la main d'Hélissente, fille du vicomte de Beaumont. »

« — Mon fils est encore trop jeune, répondit Talvas, pour songer à se marier. »

« — Aussi n'est-ce point pour votre fils, mais pour vous-même que je propose cette union. »

« — Pour moi, sire Roger ? y pensez-vous ? J'ai cinquante-huit ans, Hélissente n'en a guère que dix-huit; et, quand une si grande disproportion d'âge ne nous arrêterait pas, croyez-vous que le sort éprouvé par Hilde-

burge ne soit pas pour le vicomte de Beaumont un motif de me refuser sa fille ? »

« — Nullement; vous jureriez par tous les saints de la mieux traiter que votre première épouse, et le vicomte de Beaumont...... »

« — Ne me croirait pas. »

« — Je ne suis point de votre avis ; mais, supposé que vous ayez raison, il peut, d'ici à quelques jours, arriver certains événemens qui vous permettront d'imposer au vicomte telles conditions qu'il vous plaira. »

« — Que voulez-vous dire? »

« — Qu'il pourrait se faire qu'Arnulphe et Vassy aient travaillé et travaillent encore dans votre intérêt. »

« — Comment ? »

« — C'est ce que je ne puis dire, parce que je n'en suis pas aussi sûr que je le voudrais. »

Talvas eut beau employer les promesses et les menaces, la colère et la douceur; Roger de Montgoméry s'obstina à ne point vouloir s'expliquer plus clairement, et la séance fut levée sans que le châtelain de Belesme fût parvenu à éclaircir ses doutes.

Peut-être sera-t-on surpris que Roger et ses frères, dont le projet était de s'instituer les héritiers de Talvas au détriment de son héritier légitime, eussent ouvert un avis ayant pour résultat probable de donner de nouveaux enfans à Talvas, et de multiplier ainsi les obstacles qu'ils avaient à vaincre pour réaliser les desseins que leur avarice avait formés. Cette surprise serait juste, si les Montgoméry se fussent proposé de laisser accomplir l'hymen auquel ils engageaient leur patron; mais, en lui donnant ce conseil, ils se réservaient tacitement la faculté

d'en arrêter l'exécution, ou d'en prévenir les résultats : le crime leur avait toujours trop peu coûté pour qu'ils fussent embarrassés en pareille circonstance; d'ailleurs, ils avaient eu soin de n'environner, depuis long-temps, le comte de Belesme que de gens qui, loin de contrarier leurs vues, se seraient fait un devoir de les servir.

En conséquence, fort tranquilles sur l'issue que leur conseil devait avoir, ils attendirent, sans se troubler, la nouvelle des événemens auxquels Roger de Montgoméry avait fait allusion. Un mois s'était à peine écoulé depuis cet entretien, lorsque ces événemens leur furent effectivement annoncés. Mais, avant de les rapporter, il est nécessaire de retourner au château de Grantménil.



20.

. . . . Digne objet de leurs craintes!
Un enfant malheureux. . . . . - .
(L. Racine.)

Le sire de Grantménil, de retour dans son manoir, fut assez étonné de trouver chez lui sa belle-sœur Aliénor avec son époux Gachelin ; il leur montra cependant sa cordialité accoutumée, et se félicita de les voir tous deux en bonne santé.

Gachelin, par égard pour l'indisposition qu'il avait supposée, afin de ne point accom-

pagner le comte de Brionne, eut l'air de se plaindre encore pendant quinze jours de sa mauvaise santé; mais, au bout de ce temps, l'arrivée du sire de Guacé ayant augmenté le nombre des hôtes de Grantménil, Gachelin oublia sa maladie, et proposa une partie de chasse qui fut agréée avec plaisir par sa femme et par le sire de Grantménil.

L'épouse de ce dernier avait toujours eu en horreur les exercices violens, auxquels elle ne s'était jamais livrée que par complaisance pour ses hôtes; elle déclara donc qu'elle tiendrait compagnie au sire de Guacé, qui, la veille, en descendant de cheval, s'était foulé le pied.

Le sire de Grantménil, ne trouvant rien de si naturel que l'antipathie de sa femme pour la chasse et que sa courtoisie pour leur hôte, donna, sans opposition, les mains à cet arrangement.

Le lendemain donc, dès le point du jour, chasseurs, piqueurs et meutes furent en campagne, et la belle Hortense vint s'établir garde-malade du connétable de Normandie, auprès de qui elle était secondée par damoiselle Isabeau, sa femme-de-chambre.

Déjà plus de la moitié de la journée s'était écoulée, lorsqu'un bruit insolite se répandit tout-à-coup dans le château. Bientôt la porte de l'appartement qu'habite le sire de Guacé s'ouvre avec fracas, et...... Mais la clarté du récit et l'intelligence de ce qui va suivre demandent que nous revenions à deux personnages, perdus de vue depuis trop longtemps : on devine qu'il s'agit de Judicaël et du *chevalier au brillant fermail.*

Cet intéressant jouvencel n'était point mort, ainsi qu'on peut aisément l'avoir présumé. Son tuteur, qui avait découvert l'espèce de maladie dont le damoisel était atteint, avait compris qu'il serait impossible

de le guérir, tant qu'on n'aurait recours qu'à la médecine ou à l'astrologie; d'ailleurs, il connaissait l'acharnement de ses ennemis; et, persuadé que son pupille ne pourrait jamais croître et attendre en paix le jour de son rétablissement dans les biens de ses ancêtres, si on ne le croyait mort, le *chevalier au brillant fermail* profita de l'occasion qui se présentait, et fit donner, par Guy, à notre héros un breuvage soporifique, qui persuada à tout le monde que le jouvencel avait rendu le dernier soupir. Guy se déroba ensuite du château de Brionne, et alla rejoindre son maître à l'abbaye du Bec. Ce fut cet écuyer qui, au moment des funérailles de Judicaël, pénétra dans le caveau par le mur entr'ouvert et donnant passage dans la citerne. Guy remplit en cette circonstance les fonctions de hérault d'armes, afin de mieux constater la mort de notre héros, qu'avec l'aide de son maître, il enleva dès que tout le monde se fut retiré. Ils transportèrent à l'abbaye du Bec le corps inanimé du jouvencel; et, par

les soins les plus empressés, ils parvinrent à le rappeler à la vie.

A cette époque, informé par Guy de tout ce qui se tramait entre le sire de Vassy et Arnulphe contre Talvas et Adelinde, le *chevalier au brillant fermail* crut qu'il ne pouvait mieux faire que de s'établir près de Belesme, où il pourrait profiter de tout ce qui s'exécuterait contre l'ennemi de son pupille, et prévenir les entreprises dont la fille de Hugues-à-la-Barbe aurait été la victime. Il choisit pour habitation une caverne située près du *donjon de la Désolée*. Là, il fit d'avance transporter par Guy tout ce qui lui était nécessaire. Ce fut en s'y rendant, qu'avec Judicaël il tira des fossés du *donjon* un chevalier inconnu, qui n'était autre que le sire de Vassy. Ce fut encore Judicaël et son tuteur qui, au moyen d'un écho, entendirent de leur caverne la conversation de ce même sire de Vassy avec Arnulphe de Belesme. Elle démontra au *chevalier au brillant fermail*

l'authenticité des nouvelles que Guy lui avait racontées.

Ce chevalier, son écuyer et Judicaël s'acheminèrent le lendemain vers le manoir de Brionne, dont le châtelain fut singulièrement surpris de voir paraître à l'improviste, dans son cabinet, un chevalier dont la visière baissée et les armes sans couleur ne lui permirent pas la moindre conjecture, tant sur le nom que sur le titre de ce chevalier. Celui-ci était le tuteur de notre jouvencel, qui, en peu de mots et en déguisant sa voix, ayant appris au comte de Brionne les projets hostiles formés contre lui par le sire de Vassy et le damoiseau de Belesme, disparut du cabinet aussi soudainement qu'il y était entré. Doit-on s'étonner que le *chevalier au brillant fermail* ait eu tant de facilité pour s'introduire dans ce manoir? Il y avait réussi au moyen des instructions de son écuyer. Ce dernier, ayant servi Talvas, avait eu autrefois besoin, pour remplir les ordres de ce châtelain, d'ac-

quérir une parfaite connaissance des secrets passages par lesquels on pouvait pénétrer dans la plupart des châteaux de la Normandie.

Le comte de Brionne étant averti, le *chevalier au brillant fermail* alla promptement rejoindre son écuyer et Judicaël. Tous trois, étant sortis de la forêt, se disposaient à retourner dans leur caverne, lorsqu'ils remarquèrent qu'ils étaient suivis par trois chevaliers qu'ils reconnurent bientôt pour le comte de Montreuil avec ses deux frères, Robert Giroie et Odon-le-Gros, accompagnés d'une assez bonne escorte. Ces trois seigneurs avaient été prévenus par le sire de Vassy de l'existence de Judicaël; ils pensèrent que s'il l'atteignaient et le faisaient périr, ils regagneraient, par un si grand service, toute la confiance de Talvas, qui, ne se tenant pas en garde contre eux, leur rendrait plus faciles, par sa sécurité, les projets qu'ils méditaient contre lui. Ils se mirent donc sur les traces du *che-*

valier au brillant fermail et de son pupille; mais ils ne parvinrent à les retrouver qu'au sortir de la forêt de Brionne.

Le *chevalier au brillant fermail*, qui ne pouvait douter de leurs mauvais desseins, mais qui n'était plus à temps de les prévenir en se réfugiant à l'abbaye du Bec déjà trop éloignée, n'eut garde de se retirer dans la caverne de la forêt de Belesme; il chercha au contraire à dépayser ses ennemis en courant la campagne; car il espérait trouver l'occasion de leur faire perdre ses traces. C'est ainsi que, galopant sans tenir une route bien déterminée, le tuteur, le pupille et l'écuyer arrivèrent au château de Grantménil; et, profitant du pont-levis baissé et de la herse levée en attendant le seigneur du château, ils s'y jetèrent précipitamment dans l'instant même où les Giroies les allaient atteindre.

Ceux-ci, désespérés de se voir enlever leur proie, ne demandèrent point à par-

ler au sire châtelain, dont ils savaient les sentimens favorables à notre héros et dont l'absence leur était inconnue. Sans sommation préalable, ils se disposèrent à donner l'assaut au châtel, et c'est le trouble que leurs dispositions hostiles y avaient répandu, qui avait interrompu la dame de Grantménil dans les soins qu'elle rendait au sire de Guacé. Bientôt même, comme nous l'avons dit, l'appartement où ils étaient s'ouvrit avec fracas, et un homme d'armes vint leur aprendre qu'un chevalier, un écuyer et un page, pourchassés par une troupe nombreuse, étaient entrés dans le château afin d'y trouver un asile, mais que leurs ennemis se préparaient à les en enlever de vive force.

« — C'est ce qu'il ne faut pas souffrir, » s'écria le sire de Guacé.

« — Non certes, répliqua Hortense; ce serait pour ce château un affront qu'il n'a ja-

mais reçu et qu'il ne doit jamais recevoir. Mais quel est le nom de ce chevalier et celui de ses adversaires? »

« — Pour le chevalier, il n'a jamais voulu le dire; son écu est sans emblème ni devise, et la poussière qui couvre ses armes n'en laisse pas distinguer la couleur; il a demandé instamment à vous être présenté. Quant à ses ennemis, leur bannière est celle des sires Giroies, les frères de votre seigneurie. »

« — Faites entrer ce chevalier, » répondit Hortense. Puis, rappelant l'homme d'armes : « — Non, dit-elle, j'y vais aller. »

« — Noble dame, reprit alors le sire de Guacé, si ma présence pouvait vous être utile.....? »

« — Non, restez, lui dit Hortense; cependant, je ne sais s'il ne vaudrait pas mieux.....»

En ce moment l'homme d'armes qui, pour ne point gêner cette délibération, en va attendre la fin dans l'antichambre, ouvre la porte de la salle, et *le chevalier au brillant fermail*, suivi de Guy et de Judicaël, y entrent précipitamment.

« — Noble châtelaine, dit à Hortense *le chevalier au brillant fermail*, un malheureux chevalier et son pupille viennent dans votre château réclamer votre protection. Les abandonnerez-vous à leur nombreux ennemis? Trahirez-vous l'espérance qu'il ont mise en vous? Voudrez-vous, par leur exemple, apprendre à toute la Normandie que le heaume doré qui surmonte le portail de cette demeure n'est qu'un vain simulacre d'hospitalité? Et vous, sire connétable, continua-t-il en s'adressant au sire de Guacé, dédaignerez-vous d'être notre intercesseur près de cette châtelaine? »

La dame de Grantménil, naturellement gé-

néreuse, ne put supporter la pensée de repousser des malheureux dont elle était alors l'unique protectrice.

Faisant donc rentrer l'homme d'armes, elle lui confia les trois étrangers après lui avoir indiqué tout bas le lieu où il devait les conduire. Se tournant ensuite vers *le chevalier au brillant fermail* :

« — Seigneur, lui dit-elle, tant que vous serez dans ce château, nul mal ne vous sera fait. Suivez sans crainte cet homme d'armes, ses soins vous feront éviter vos adversaires, et vous faciliteront les moyens d'arriver en lieu de sûreté. »

« — Dame, lui répart *le chevalier au brillant fermail*, j'accepte vos offres; non pour moi, mais pour ce jouvencel, qui du reste n'en aurait nul besoin, si nos ennemis étaient assez courageux pour ne nous attaquer qu'en nombre égal. »

En achevant ces mots, il salue Hortense; et, avec Judicaël et Guy, il suit l'homme d'armes, qui, après avoir traversé plusieurs corridors, descend avec eux dans un souterrain au bout duquel une issue secrète leur donne passage dans la campagne.

Cependant, sûre qu'ils ne pourront tomber entre les mains de leurs adversaires, Hortense ordonne qu'on ouvre à ces derniers les portes du château, à condition qu'ils n'y introduiront avec eux qu'une fort petite partie de leur suite. Le comte de Montreuil, qui n'a aucun intérêt à se brouiller avec sa sœur, entre accompagné de quatre chevaliers seulement. Il se plaint avec amertume à Hortense de l'asile donné par elle à des hommes qu'il poursuit et dont la mort est nécessaire à son salut.

« — Que dites-vous là, mon frère? lui demande Hortense; vous repentiriez-vous d'avoir été humain? Ce Judicaël, que vous au-

riez pu faire périr au berceau comme Talvas vous l'avait prescrit et à qui vous aviez conservé la vie, vous voudriez maintenant terminer ses jours? Comment cet infortuné peut-il s'être attiré votre haine? »

« — De la haine? répond le comte de Montreuil, je n'en eus jamais pour lui; mais sa mort est indispensable à l'exécution de mes projets, et vous sentez d'après cela.....»

« — Oui, interrompt Hortense, je sens qu'on peut se lasser d'être généreux; mais ce n'était pas à vous de me l'apprendre, et je n'aurais jamais cru qu'une si triste conviction dût me venir de votre part. Bien qu'allié de Talvas, bien qu'ayant contribué à jeter dans les fers Raoul-le-Preux, le père de Judicaël, vous eûtes cependant le courage de ne point vouloir tremper vos mains dans le sang de cet infortuné chevalier; pour remplir cette exécrable office, Talvas fut contraint d'attendre le retour de l'horrible sire

de Vassy. Enfin, après vous être abstenu du sang du père, vous avez épargné les jours de la mère et du fils. Je l'avoue, d'aussi heureux antécédens me faisaient mieux augurer de vous. Et toutefois, une réflexion me console, c'est que je vous ai enlevé vos victimes; c'est que je suis dans l'heureuse impossibilité de seconder votre fureur. »

« — Malédiction sur toi et ta pitié! s'ecrie le comte de Montreuil dans un transport de colère; c'est bien à toi de contrarier mes desseins! d'empêcher que je rompe la chaîne dont l'opprobre m'a été imposé par un indigne allié!.... »

« — Il en est un moyen bien plus sûr, interrompt le sire de Guacé, jusqu'alors muet témoin de tout ce qui s'était passé; veuillez écouter mes conseils, et les nœuds qui vous lient à Talvas ne tarderont pas à être rompus. Vous n'aurez besoin pour cela ni d'immoler un enfant dont la vie ne peut vous

nuire, ni de conspirer contre un vieillard qui n'a plus que quelques jours à exister. »

« — Quel est ce moyen? demande le comte de Montreuil avec vivacité; parlez; je suis prêt à l'adopter, à l'employer sur-le-champ. »

« — Le voici, continue le sire de Guacé; rien n'est si facile ni si avantageux pour vous..... »

En ce moment, on entendit clatir la meute du sire de Grantménil et celle de Gachelin, qui, ayant lancé un cerf, venaient de l'atteindre aux pieds du mur du château.

« — Le temps des explications est passé, dit Hortense qui n'ignorait pas l'aversion de son mari pour tous les Giroies; retirez-vous, mon frère.... »

Le sire de Guacé, se penchant alors vers l'oreille du comte de Montreuil, dit à ce châ-

telain quelques mots auxquels celui-ci répondit en lui serrant la main. Peu de minutes après, le comte Montreuil avait rejoint ses frères et ses hommes d'armes. Avec eux il s'éloignait du château, où les chasseurs, quittant leurs piqueurs et leurs meutes, rentraient en triomphe et rapportaient leur proie.

Dans l'ivresse de leur victoire, ni Grantménil, ni Gachelin, ni Aliénor, ne s'aperçurent de la retraite des Giroies, ni de leur courte apparition au château. Il n'en fut donc fait aucune mention; et les chasseurs, ayant remis à leurs écuyers leurs faucons tout grilletés et tout chaperonnés, passèrent dans la salle à manger, où ils réparèrent, en soupant, les forces qu'ils avaient perdues.

Peu de jours après, le sire de Guacé et Gachelin du Pont-d'Écheuffray eurent ensemble une conversation que personne n'entendit, mais à la suite de laquelle le sire

de Guacé, entièrement rétabli, partit pour retourner dans ses terres, où, disait-il, d'importantes affaires appelaient sa présence. Deux jours après son départ de Grantménil, on le vit sur le chemin de Rouen, et n'étant suivi que de deux écuyers, s'entretenir avec un chevalier, qu'à sa tournure et à son cheval, on reconnut pour le comte deMontreuil.

Quant à Gachelin du Pont-d'Écheuffray, il ne quitta le château de Grantménil, où il laissa Aliénor, que le lendemain du jour où le sire de Guacé en était parti. Il fit une courte apparition dans ses terres; il y leva autant d'hommes d'armes qu'il put s'en procurer; et, avec eux, il prit la route de Rouen. Il y arriva au moment même que le vicomte de Beaumont et le comte de Brionne, après trois jours d'attente, se rendaient chez le comte Osbern de Crespon pour apprendre le résultat de ses informations au sujet d'Adelinde.

« — Chers sires, leur dit Osbern, dès qu'il les vit entrer, si vous fussiez venus une heure plus tôt, j'aurais été dans l'impossibilité de vous donner le moindre renseignement sur la fille de Hugues-à-la-Barbe; je ne fais que d'en recevoir des nouvelles positives, et voici ce qu'elles m'apprennent : c'est entre les mains de Talvas que se trouve actuellement l'héritière de Montfort; car ce sont les troupes de ce seigneur, qui, répandues autour de votre château, còmte de Brionne, ont intercepté toute communication, et vous ont empêché de connaître l'assassinat de Téroulde aussitôt que vous auriez pu le savoir. Ce sont ces troupes qui ont causé le retard de l'écuyer envoyé par le vicomte deBeaumont, en obligeant cetécuyer à faire un long circuit pour parvenir sûrement jusqu'à vous; ce sont elles encore qui ont donné l'éveil à Burnon de Glos et qui l'ont attiré dans un lieu éloigné de celui par où passait le vicomte de Beaumont, lorsqu'il m'amenait Adelinde. Enfin, ce sont ces trou-

pes de Talvas, qui, se jetant sur vous, vicomte de Beaumont, ont reçu prisonnière l'héritière de Montfort. Maintenant, chers et braves sires, consultez-vous sur ce que vous avez à faire ; pour moi, voici quel serait mon conseil : vous n'auriez qu'à vous mettre à la tête de vos vassaux, et qu'à vous adjoindre tous ceux de vos alliés dont vous êtes le plus sûrs; je vous donnerais tous les hommes d'armes dont je puis disposer tant comme comte de Crespon que comme gouverneur de Normandie; et, à la tête de forces aussi imposantes, vous aurez bientôt déterminé Talvas à nous rendre sa proie. »

Ce parti, qui était véritablement le seul auquel on pût s'arrêter, fut agréé sans difficulté par les deux châtelains. Ils acceptèrent les offres d'Osbern, prirent jour avec lui pour se mettre en campagne; et, rentrés sous leurs tentes, qu'ils avaient dressées près de Rouen, ils y trouvèrent Gachelin du Pont-d'Écheuffray. Après l'avoir remercié de son

zèle, ils expédièrent des messagers dans leurs seigneuries pour qu'on leur envoyât tous les hommes d'armes disponibles. En même temps, ils firent partir des écuyers pour Longueville et Pont-Audemer afin de prier les seigneurs de ces deux importans fiefs de faire cause commune avec eux. Osbern prit les mêmes mesures; et, tout succédant au gré de ses desirs, bientôt brilla le jour marqué pour marcher à la délivrance d'Adelinde.

FIN DU TOME PREMIER.

A. PIHAN DE LA FOREST,
IMPRIMEUR DE LA COUR DE CASSATION,
Rue des Noyers, nº 37.

